



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
ALFRED DE VIGNY

---

# STELLO

---

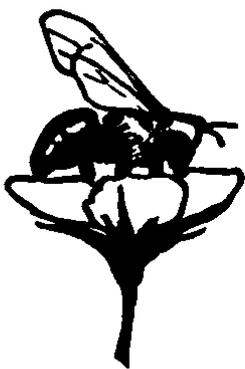
LA DEUXIÈME CONSULTATION DU DOCTEUR-NOIR

---

SCÈNES DU DÉSERT

---

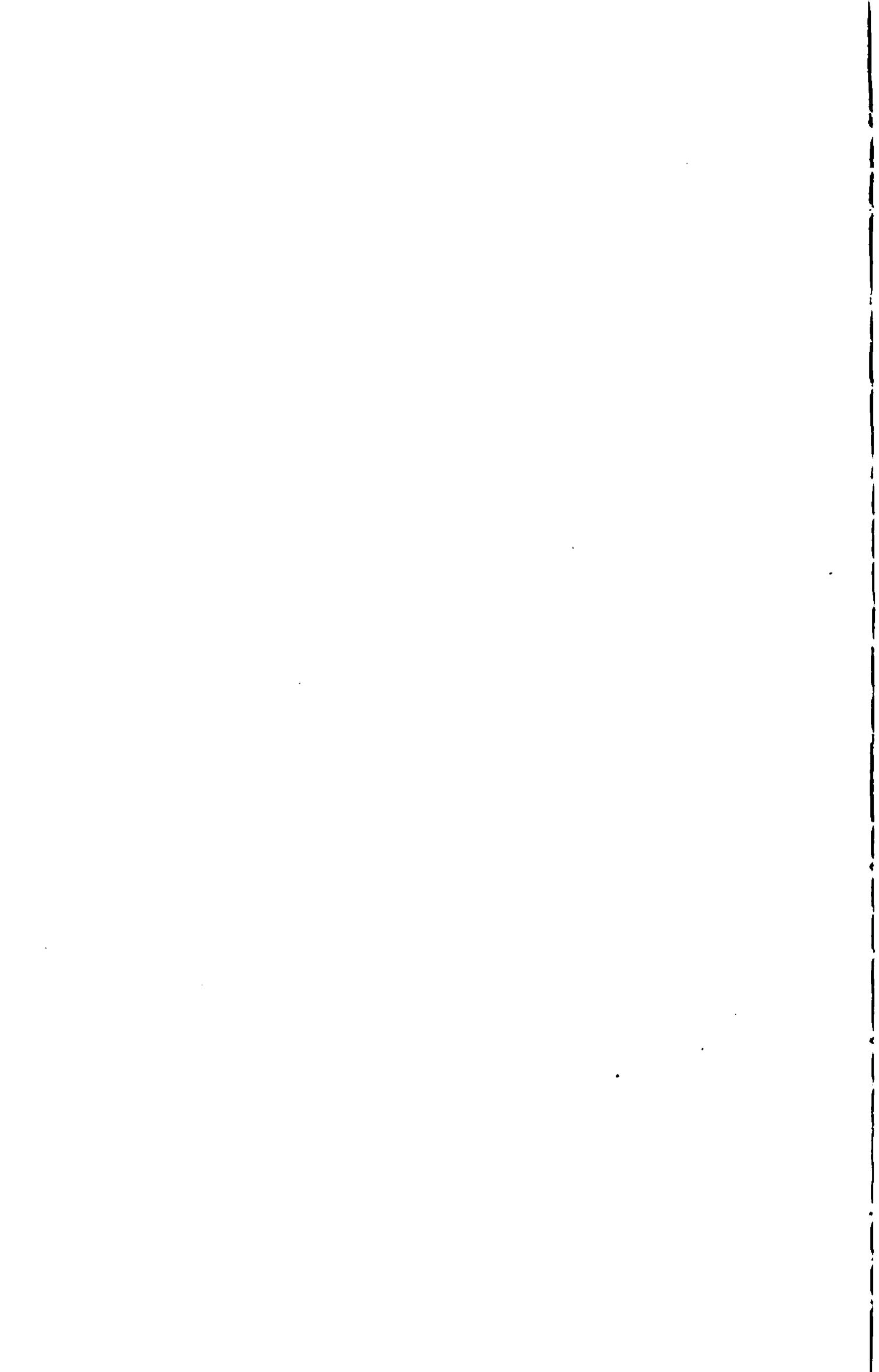
NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS  
DE  
M. FERNAND BALDENSPERGER



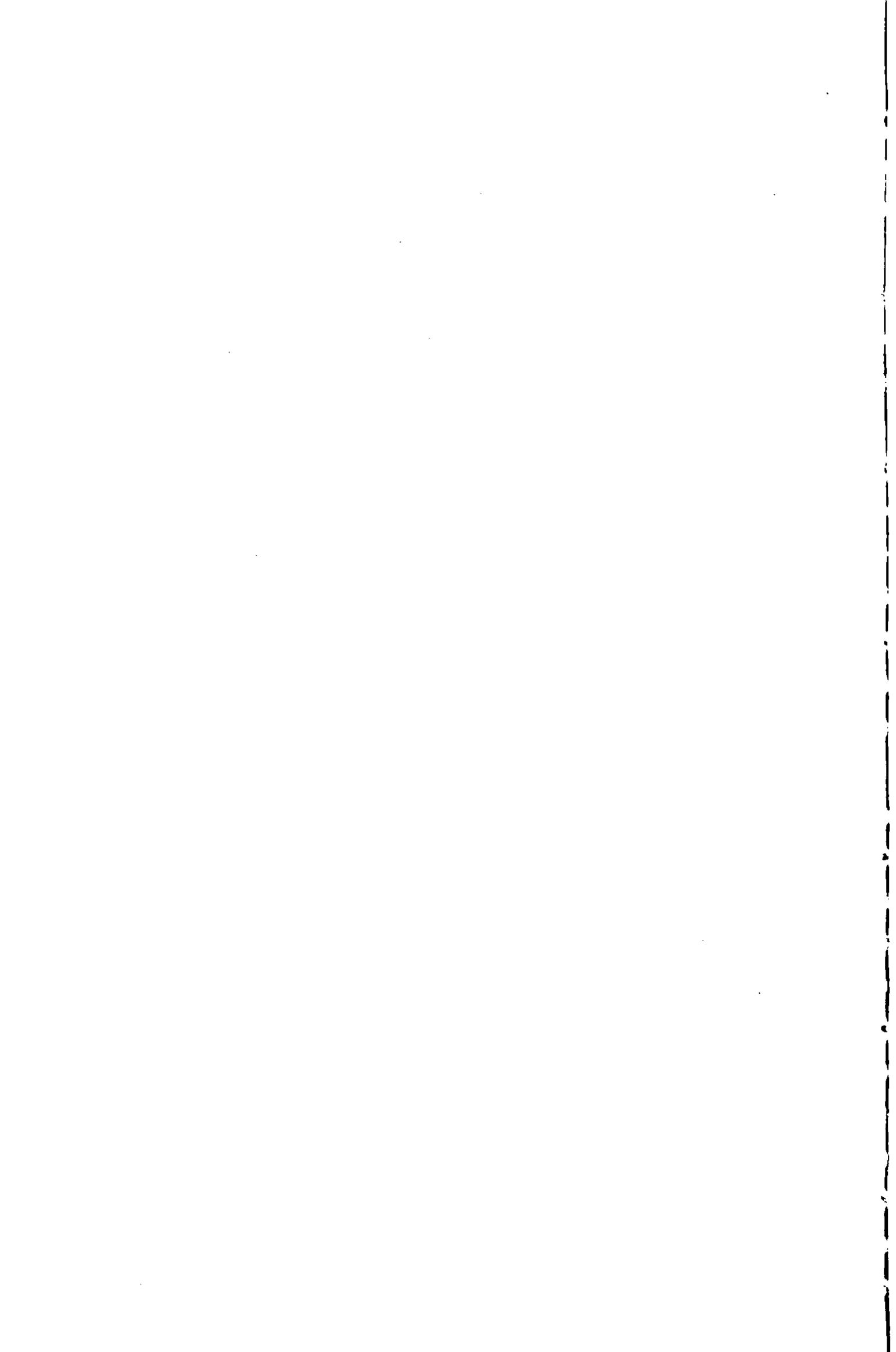
PARIS  
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

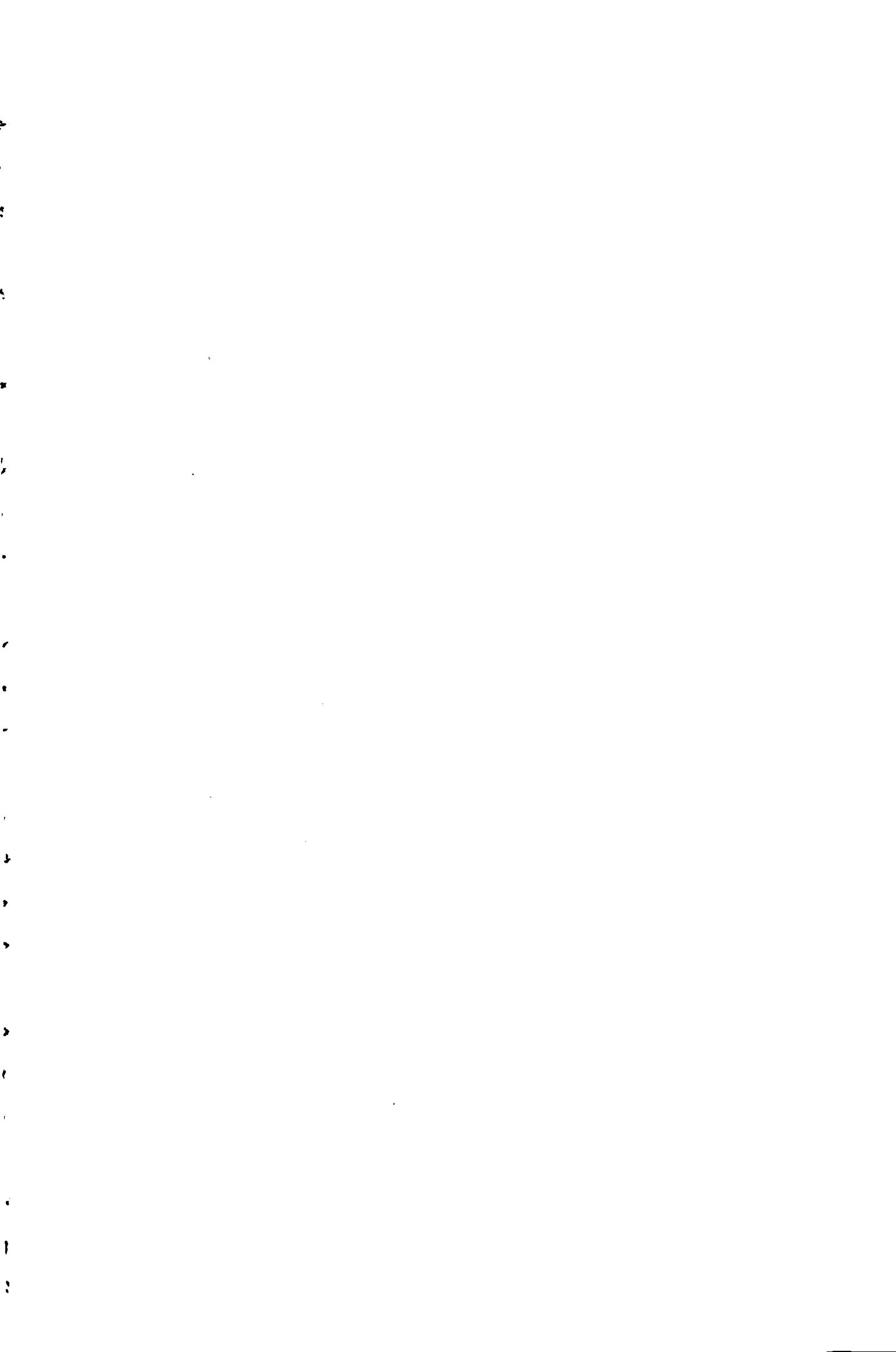
---

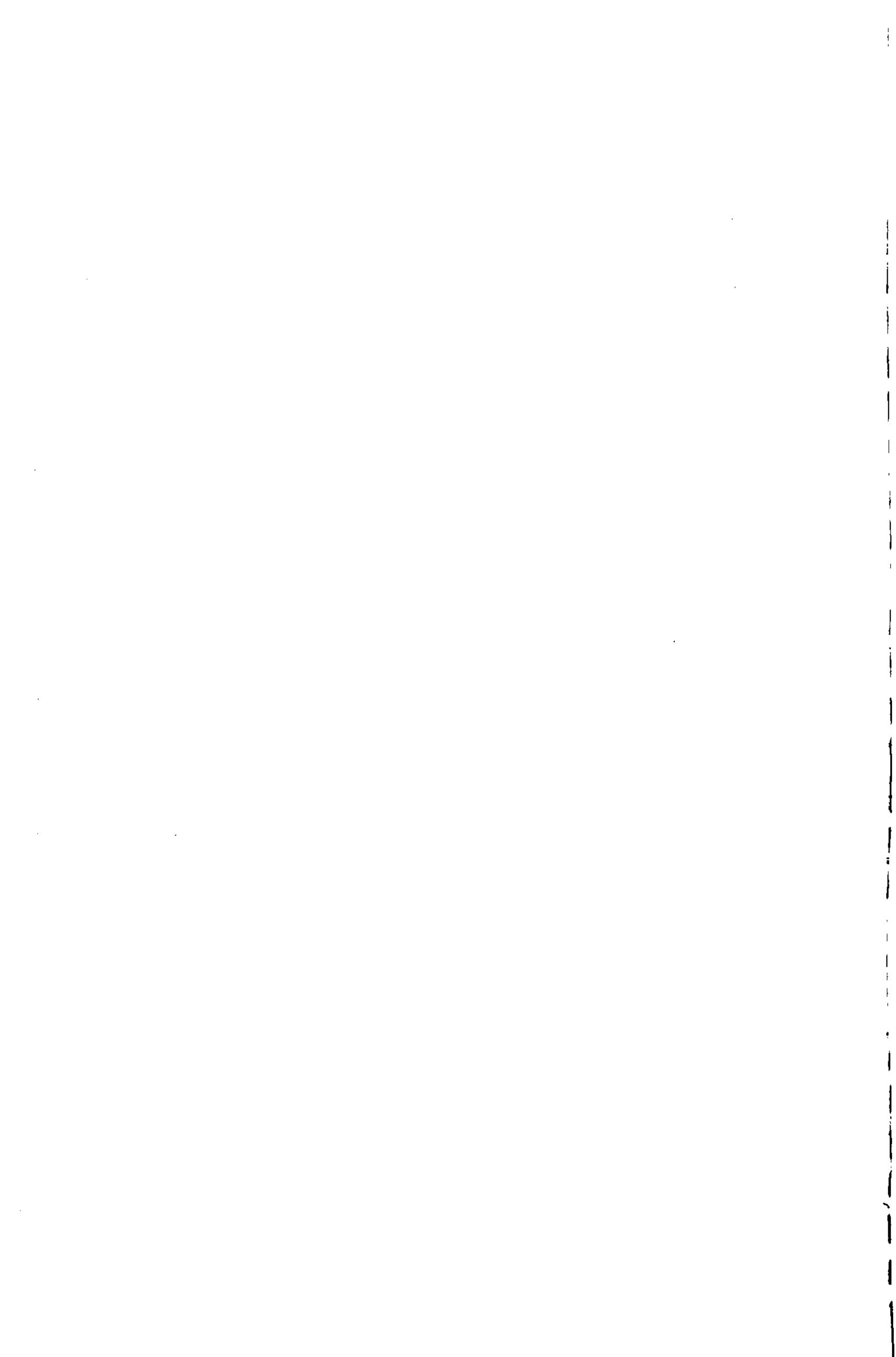
MCMXXV











**ŒUVRES COMPLÈTES**  
**DE**  
**ALFRED DE VIGNY**

LA PRÉSENTE ÉDITION  
DES  
ŒUVRES COMPLÈTES DE ALFRED DE VIGNY  
A ÉTÉ TIRÉE  
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE  
EN VERTU  
D'UNE AUTORISATION DE M. LE MINISTRE DES FINANCES  
EN DATE DU 31 MAI 1913

---

*Il a été tiré de cette édition :*

25 exemplaires, numérotés 1 à 25, sur japon impérial.  
50 exemplaires, numérotés 26 à 75, sur japon ancien.

*Ces exemplaires contiennent une double suite des portraits.*

---

Texte revu sur les manuscrits de l'auteur pour *Stello* et *Daphné*.  
En ce qui concerne ce dernier ouvrage, laissé inédit par Vigny, les  
éditeurs remercient la maison Delagrave qui en a autorisé la publi-  
cation, sous la réserve que le titre en soit dissimulé.

*Tous droits réservés  
pour les fragments n'appartenant pas au domaine public,  
les notes et commentaires.*

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
ALFRED DE VIGNY

---

# STELLO

---

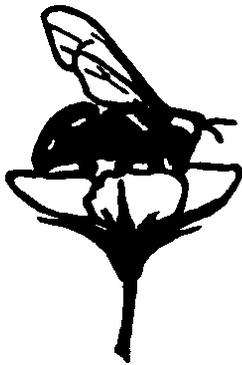
LA DEUXIÈME CONSULTATION DU DOCTEUR-NOIR

---

SCÈNES DU DÉSERT

---

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS  
DE  
M. FERNAND BALDENSPERGER



PARIS  
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

---

MCMXXV



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

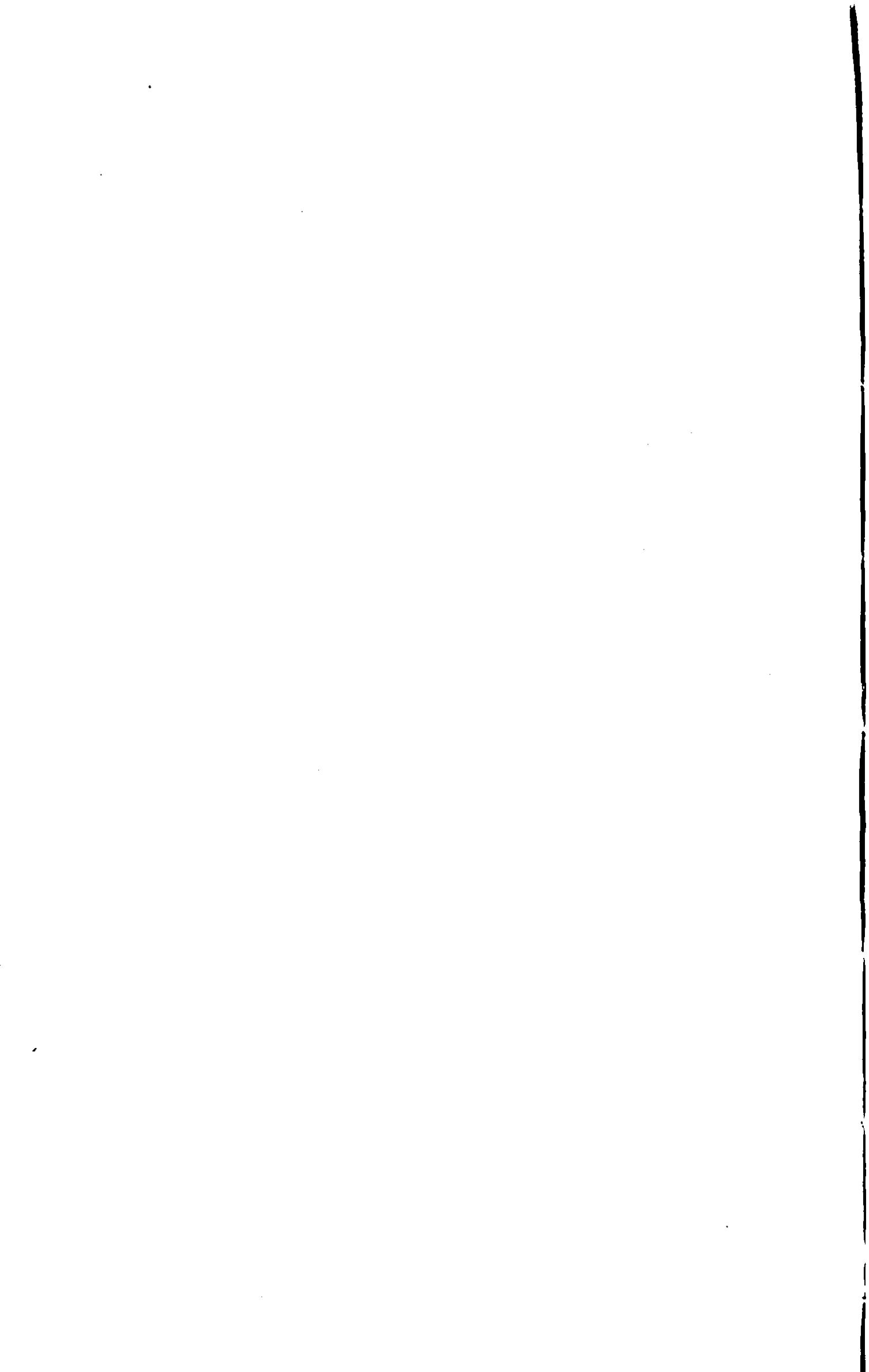
LES  
CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR

---

DEUXIÈME CONSULTATION

---

DAPHNÉ



# DAPHNÉ.

---

## I

### FOULE.

**C'**ETAIT un soir de fête. Le peuple de Paris marchait avec tristesse sur les places publiques et le long des rues. Les familles se tenant par la main allaient en avant, sans savoir où elles allaient, et passaient, sans s'arrêter, en regardant devant elles. Les hommes étaient ennuyés, les femmes fatiguées, les enfants tout en pleurs. Des lampions sinistres s'éteignaient sous une large pluie et répandaient une fumée noire au lieu d'une flamme livide. Les murs étaient teints de lueurs pareilles à celles d'un incendie qui s'apaise; la voûte du ciel était violette et comme irritée.

La foule glissait sur un pavé tout humide. Les têtes noires se touchaient et n'avançaient qu'avec un mouvement insensible. Le murmure des voix était sourd et inarticulé comme un long gémissement. Chacun paraissait chercher et demander quel désir l'avait amené, et vers quel plaisir. Aucun n'était satisfait, aucun n'entrevoyait même ce qui lui pourrait plaire. Tous s'en allaient l'œil vague et la bouche béante; tous incapables de s'arrêter sur leur route perpétuelle qui ne menait à rien.

« C'est là une immense question, dit le Docteur-Noir tout à coup, dans le silence de la nuit.

— Eh bien ! pourquoi ne pas penser à une immense question ? répondit le rêveur Stello. Que suis-je, que suis-je, sinon une machine à penser ? Donnez-moi du chagrin, je pense à ce chagrin avec un étonnement profond ; donnez-moi du bonheur, je réfléchis à ce bonheur, je m'attache à lui, je le travaille, je le creuse, je l'examine comme une solution d'algèbre, et je finis par recevoir autant de peine et de labeur de lui, que j'en aurais eu d'une infortune. Laissez-moi donc ce soir penser en liberté à cette question que je vous fais. La meule infatigable de mon âme avait à broyer pour elle-même un grain politique, et vous le lui avez soustrait avec votre main de fer. Que va-t-elle moudre à présent ? Va-t-elle se broyer elle-même, comme le craignit un jour Luther ? O Docteur-Noir, mon éternel compagnon ! laissez la meule rouler de tout son poids sur cette idée que vient de faire voler sous elle le vent d'une conversation distraite. Laissez cette puissante meule écraser l'idée jusqu'à ce qu'elle en ait exprimé, en la broyant, tout ce qu'elle renferme de consolant et de divin !

« Je ne sais pourquoi, ajouta-t-il en se frappant le front, je reçois vos coups, marteau terrible que vous êtes ! Vous rebondissez, chassé par moi comme une enclume gémissante, mais ce n'est que pour retomber plus dur que jamais. Je ne sais pourquoi l'enthousiasme qui vibre et frémit toujours dans mon cœur voudrait vous fuir et vous désire cependant, comme une femme désire et fuit à moitié son maître. Je sens encore la profonde blessure des derniers mots que vous avez prononcés, mais je ne sais pourquoi, tout amers qu'ils étaient, ils me consolent. Et pourtant, qui donc était écrasé si ce n'était moi-même ? qui l'était sous votre impitoyable force, si ce n'était le Poète ?

— Non pas lui, mais celui qu'a fait si misérable la société ingrate et prosaïque, dit le froid Docteur en comptant les têtes de la foule avec sa canne : il semblait la diviser par troupes, par compagnies et par familles.

— Pauvre être inoffensif ! poursuivit Stello ; âme contemplative et amoureuse ! pauvre être ailé et diaphane ! vous l'avez

pris, vous l'avez frappé, tordu tout enflammé, et il m'a fallu le sauver et le cacher tout au fond de mon cœur.

— Vous l'y avez placé vengé, dit le Docteur-Noir en regardant ailleurs; parlons d'autre chose et livrons un combat sacré. Pour nous, ce combat, c'est la discussion philosophique.

— J'y consens, dit Stello d'une voix douce et profonde, la nuit est revenue; elle a commencé son règne ténébreux. Avec elle, je renais, avec elle s'allume sur mon front comme une étoile brûlante qui darde sa flamme sur toutes choses. Que cherchez-vous dans cette foule, et d'où vient que vous la considérez avec des yeux pénétrants? Pour moi, plus je la regarde, et plus je sens pour elle une sympathique pitié : ne vous semble-t-il pas voir la funèbre marche des corps qui seront éveillés à Josaphat, et à demi animés iront devant eux, sans savoir où, les yeux entr'ouverts et aveugles? Oh! quelles fêtes sans joies! quels regards sans espérance! quels mouvements sans but! combien tout cela est digne de commisération!

— Ce que vous dites ne prouve rien, répondit le Docteur-Noir, en frottant la pomme de sa canne avec le dos de sa main, si ce n'est que l'enthousiasme est bon à garder enfermé au plus profond de son âme, comme une mauvaise pensée, dans le siècle froid où nous sommes.

— Eh! comment peut-on voir les frères et les sœurs enfants de Dieu errer ainsi dans l'ombre, incertains de tout, ignorants de tant de choses, étrangers à tant de divines pensées, noyés dans de grossières sensations, sevrés des adorations universelles qui devraient les unir en une bienheureuse famille, sans sentir un désir presque invincible de leur parler et de les enseigner?

— Enseigner! dit l'impassible, ah! le mot admirable que voilà, et le plus vide de tous! nul n'enseigne, puisque nul ne sait. Enthousiaste rêveur! Poète en cela du moins que votre enthousiasme est inactif et (par grand bonheur!) inapplicable! Voilà donc que, cette nuit, les *Blue Devils* qui vous obsèdent vous ont voulu remplir de cette passion factice qui se répand dans plusieurs cerveaux honorables à moi connus, et leur cause une irritation bien dangereuse pour eux et pour nous!

— Puisque la Pitié divine est en moi, dit Stello, puisque le désir du bonheur des autres y est mille fois plus fort que l'instinct de mes propres félicités, puisqu'il suffit du présage de la moindre infortune pour me faire tressaillir jusqu'au fond du cœur plus que ceux même qu'elle a menacés; puisque c'est assez de la plus légère apparence de grandeur et de glorieuse illustration pour que l'enthousiasme humecte mes yeux de ses pleurs divins qui brillent comme des étoiles et ne s'écoulent pas comme les larmes des afflictions mortelles; puisque cette foule mélancolique qui se croit gaie et ne sait si elle est heureuse m'intéresse pour un moment, et puisque je sens en moi trembler, frémir, gémir, sangloter à la fois ses mille douleurs et les mille flots de son sang couler par mille plaies, et mille voix s'écrier : « Où donc est l'Inconnu ? où donc est le Maître ? où donc est le Législateur, où le Demi-dieu, où le « Prophète ? » — pourquoi ne pas laisser toute mon âme s'imprégner et se remplir de ce vaste amour de nos frères ? Pourquoi ne pas évoquer mes forces, et ne pas me mettre à chercher avec eux ? Que les heureux, les triomphants et les dominateurs abandonnent et haïssent le Poète, à la bonne heure; mais sera-ce une raison pour lui d'abandonner les malheureux et de laisser dans la nuit les yeux qu'il peut ouvrir ?

— La vie serait encore trop belle, dit paisiblement le Docteur, si les hommes politiques de tous les partis étaient les seuls ennemis de l'enthousiasme et des épanchements dévoués de l'âme. Mais l'avez-vous pu croire ? Avez-vous pensé qu'il fallût tant de choses à la *Multitude sans nom* dont nous avons déjà parlé, en passant ? Avez-vous cru que son *Ostracisme perpétuel* n'écrivît sur ses coquilles que les noms des Poètes, des grands écrivains et des artistes immortels ? Ah ! qu'il lui faut moins que cela ! ».

En ce moment, un double accident attirait son attention et se passait sous les yeux des deux inséparables ennemis. Un homme marchait devant une colonne de la multitude, le pied lui manqua, elle passa sur lui et le foula sous ses talons; un autre homme voulut remonter le torrent, il arriva, en fendant la presse, jusqu'au milieu de la rue, mais le pied lui manqua, il tomba; la foule passa

sur lui et mit ses talons sur sa tête. Tous deux avaient disparu en deux minutes.

Le noir Docteur sourit avec amertume et regarda la foule rouler encore dans l'ombre :

« Voyez ces aveugles, dit-il, ils ont bien l'instinct vague de leur chemin, mais ils écrasent sans pitié l'homme qui les devance et l'homme qui remonte leur courant.

— Eh ! qu'importe, dit Stello, si le bien est accompli, que l'on soit ou non foulé aux pieds ? »

Comme il parlait, on entendit un léger soupir dans l'intérieur de la chambre qu'ils avaient tous deux quittée. Stello se retourna et vit une jeune religieuse qui attendait debout, à la porte d'entrée. Ses deux bras étaient croisés sur la ceinture de sa robe bleue et au-dessus de tous ses chapelets à tête de mort. Elle penchait la tête de côté, avec un air placide et résigné. Lorsqu'elle vit qu'on s'était aperçu de son entrée, elle sourit, et salua en s'inclinant, comme un homme ; mais elle ne leva pas les yeux une fois sur l'un ni l'autre, ses cils noirs ne cessèrent d'ombrager les joues les plus pâles du monde, et sa révérence banale n'était adressée à personne en apparence. Sa taille assez élégante était surchargée de vêtements et comme emmaillotée dans les pesants habits de l'ordre, et un œil attentif eût aisément deviné des formes hardies, fermes et saines sous les plis raides de la bure et de la flanelle grossière, lourde et d'odeur tiède et malade.

« Les médecins du corps ont-ils tout à fait abandonné ce jeune homme ? » dit le Docteur-Noir d'une voix ferme et sonore.

La religieuse ouvrit les bras sans parler comme pour dire : « Hélas ! oui ! » laissa retomber ensuite le long de son tablier ses mains découragées et se mit à rouler humblement son chapelet sur le bout des doigts.

« C'est donc mon tour et je vais continuer sa guérison », dit celui qui ne s'était voué qu'à la cure des âmes ; et prenant Stello par la main : « Venez, vous êtes seul aujourd'hui. Or les Poètes fuient leur maison, tantôt parce qu'elle est vide, tantôt parce qu'elle est pleine. Venez donc lui rendre ce précieux dépôt que vous ne vouliez pas me confier à moi-même, et hâtons-nous. »

Stello mit sous son bras une petite cassette de fer et la cacha soigneusement.

« Venez, poursuivit le Docteur, car je vois si mauvaise cette Destinée, que l'une de vos idées mise en action ne la pouvait faire pire. Venez, je serais trop rude à ce jeune homme si vous n'étiez là, et j'achèverais par trop vite l'œuvre des médecins qui se sont attachés en vain à une enveloppe vigoureuse en apparence, mais en réalité fort avariée. Vous seul pouvez supporter, sans être entamé, les coups que je donne involontairement, et, comme vous l'avez dit, l'enclume solide chasse violemment le marteau que je laisse tomber sur vous sans relâche et le lance quelquefois jusqu'au ciel. Venez et sortez de vous-même. Oubliez le Poète, ou plutôt soyez-le véritablement, par le cœur, en venant consoler votre ami et le sauver, si nous pouvons, de tout ce qu'il a de combats intérieurs qui le dévorent. Si je le rencontre, je le maltraiterai le moins possible, et si je ne le guéris, je vous aurai du moins montré sur le terrain, et dans son application soudaine, l'une de ces longues idées que vous savez si bien tendre, messieurs, comme des fils d'araignée et sur lesquels ne se pourraient soutenir que des êtres aussi diaphanes, aussi éthérés, aussi souples et aussi puissants que les rêves de vos nuits, c'est-à-dire des Demi-dieux.

— Qui me dira jamais, dit Stello en s'enveloppant d'un long manteau, pourquoi le Poète et le Philosophe doivent être condamnés à tout penser et à ne rien faire, et pourquoi d'âge en âge on doit voir l'inspiration et la théorie passer, comme deux nuages, au-dessus du monde et tourner sans cesse autour du globe, chassés par tous les vents, de terres en terres, sans rien laisser tomber que des rosées bientôt sèches ou des pluies peu fécondes, et sans jamais voir leurs moissons ? Nuages sombres où brillent quelques éclairs magnifiques mais sans chaleur, nuages orageux et menaçants, toujours admirés mais trop redoutés de la terre, exilés par elle et retenus à la cime de ses montagnes, autour du front des Prophètes et des pieds de Dieu !

— Vos pieds sont sur le haut de notre escalier, dit le noir Docteur en lui prenant la main. La sœur grise est déjà tout en bas, bien avant nous ; et les massifs rassemblements des hommes bruis-

sent à notre porte; la voilà qui s'ouvre, et le mugissement des voix entre dans les échos de la maison comme celui des vagues dont l'écluse est ouverte. Il ne s'agit plus de rêver, mais de voir et d'entendre avec moi. La race errante et incertaine, que vous croyez souffrante, que tout le monde veut conduire et sur laquelle chacun veut opérer, est là qui passe devant notre porte. Descendez.»

## II

### LES LIVRES.

Les figures parisiennes passaient, en effet, sous les flammes rougeâtres des lampions et des réverbères. Elles se teignaient de cette lueur, et comme la nuit était très sombre et dérobait entièrement les corps à la vue, les deux observateurs crurent voir s'écouler mille milliers de têtes flottantes et ballottées sur les vagues d'une grande mer. Sur ces figures énergiques mais usées, vives mais pâlies, la Tristesse et l'Insomnie, la Sagacité, la Défiance et la Ruse se lisaient au premier regard. Chaque front portait quelque empreinte de ce découragement remuant d'une population sans joie et sans mélancolie, vigoureuse d'action, incertaine de ses vœux, abreuvée et soulée d'idées et d'émotions, jusqu'à en perdre le goût et jusqu'à ne plus sentir poison ni contre-poison.

Comme tous s'en allaient au plaisir lentement et tristement! Comme ils attendaient et désiraient quelque spectacle avec lequel ils pussent engager ce défi secret : «Pourras-tu m'émouvoir? pourras-tu m'attendrir, m'effrayer ou m'enchanter?» Les yeux dévorants regardaient à vide et flamboyaient sur des joues dévorées. De temps en temps des jeunes gens fatigués passaient vite et renversaient ce qui était devant eux, sans savoir pourquoi ils faisaient cela. Ils se mettaient à courir en se tenant six de front, jetaient des cris sauvages dont ils ignoraient eux-mêmes le sens, puis s'arrêtaient et se regardaient entre eux, étonnés de n'être pas

gais après des cris si joyeux. Abattus tout d'un coup, ils suivaient, la tête basse, le flot des autres têtes et ne parlaient plus. Des hommes, forts et larges d'épaules, arrivaient au milieu de tout cela et se faisaient place par leur propre masse. Ils élevaient au-dessus des têtes des fronts chauves et des bras robustes, et agitaient leurs chapeaux en signe de fête et d'allégresse coutumière qui semblait une menace à quelqu'un ou à quelque chose. Ensuite l'ennui les prenait et ils regardaient autour d'eux, d'un œil stupide et endormi. Les femmes enveloppaient leurs enfants dans leurs tabliers et se consolaient de la joie publique par leurs caresses secrètes; elles promettaient à ces pauvres petits affligés un repos prochain ou cherchaient à leur faire trouver beaux les feux grossiers et les noires fumées des lampions, dont l'odeur faisait pleurer et reculer ces malheureux à demi assoupis. Au milieu de tous, se parlaient à voix basse des hommes graves, dont les regards ne savaient où se prendre et qui cherchaient où se réfugier, forcés de descendre avec le courant. Mais lorsque les deux inséparables parvinrent aux bords de la rivière, ce fut là qu'ils trouvèrent la joie franche et qu'en s'approchant, il leur fut facile de démêler la cause des rires âcres, rudes, convulsifs, inextinguibles qu'ils entendirent. Des enfants et des femmes tiraient de l'eau des livres déchirés et des manuscrits souillés et mutilés par la fange, le plâtre et le sable. Des hommes à qui ils les passaient les rejetaient par plaisir au milieu du fleuve, et quand on voyait, dans la nuit, ces livres faire jaillir une petite lueur et s'engloutir, c'étaient de grands cris de joie. L'un de ces hommes, vêtu d'une blouse grisâtre, y mettait plus d'ardeur que les autres et jouait ce jeu avec une sorte de haine sérieuse et réfléchie dont les deux observateurs s'étonnèrent. Ils s'approchèrent et le contemplèrent. Il était petit, musculeux, mais pâle et maigre et roulant autour de lui des yeux défiants sous des tempes creusées. Trois jeunes garçons se jouaient avec des torches, à côté de lui, et s'amusaient à faire sécher des gravures coloriées et des dessins inconnus, que l'homme à la blouse poussait ensuite du pied et faisait glisser dans la boue jusqu'à la rivière.

« Voyons ce qu'il fait ainsi rouler sous ses sabots », dit le noir

Docteur, et il se baissa pour prendre un des grands parchemins. Et, lisant tout bas les premières paroles qui s'y trouvèrent : «Plaisanterie sanglante», dit l'éternel Contempteur du hasard!...

### L'INCENDIE

#### DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ALEXANDRIE PAR OMAR.

«En voici un, dit l'ouvrier en ricanant, dont j'ai déjà déchiré la moitié, voulez-vous le reste? cela vient de l'Archevêché.»

Le Docteur-Noir fut un instant sans répondre, parce qu'il cherchait dans les traits de cet homme s'il avait dans les veines le sang des Arabes ou celui des Huns. Puis, sortant de sa distraction, tout d'un coup :

«C'est encore trop gros, dit-il, vous pouvez en déchirer encore un peu pour rallumer les lampions qui s'éteignent.»

— Oui? dit l'homme, vous faites l'indifférent pour l'avoir tout entier, mais, non pas! Encore une poignée de paroles, dit-il; à la rivière!»

Et il fit sauter les lettres grecques de la main la plus vigoureuse qui jamais ait découpé en pièces les feuilles d'un livre méprisé et sublime.

«A nous deux, dit le noir Docteur avec un sang-froid plus hardi que jamais. Il croit nous faire peine, poursuivait-il en regardant Stello, comme si personne pouvait savoir mieux que nous l'inutilité des idées dites ou écrites. — A nous deux, l'ami! déchirons et noyons les livres, ces ennemis de la liberté de chacun de nous, ces ennemis du loisir qui prétendent nous forcer de penser, chose odieuse, fatigante et maudite! nous forcer de savoir ce que l'on a senti avant nous, et nous faire croire que l'on gagne quelque chose à se connaître! Fi donc! nous sommes bien au-dessus du passé à présent!»

Ici l'homme ne comprit plus et, quand il vit le Docteur arracher lui-même des feuilles et les jeter à l'eau, il resta stupéfait.

«Prenez le reste si vous voulez», dit-il, et pour quelques pièces d'argent il lâcha les manuscrits ses ennemis, comme un os sur lequel il n'avait plus de joie à mordre.

«Après tout, dit-il en haussant les épaules et regardant ses

trois enfants, qu'est-ce que ça nous fait à nous ? Nous ne savons pas ce qu'on veut, mais nous savons bien ce qu'on nous ôte. Tiens, Paul, voilà l'argent, va jouer avec ça. Ne t'inquiète pas de demain va. Tous les jours j'ai à recommencer, j'y suis habitué ; va jouer, va avec tes frères, va, Paul. Messieurs, je me nomme Jean Loir, ouvrier tourneur.»

Et il s'en alla sans saluer.

Les trois enfants laissèrent s'éloigner leur père et vinrent apporter à Stello le reste des parchemins qui volaient sur les pavés ; ils coururent à lui, dès qu'ils le virent, les bras ouverts et le cœur en confiance, sans savoir pourquoi ; et sans le savoir non plus, ils firent le tour du Docteur-Noir à quelques pieds de distance, comme on s'éloigne d'un feu trop ardent. Puis ils retournèrent au bord de l'eau, pour rattraper les livres qui nageaient et que depuis deux jours charriait la rivière. C'était un des divertissements les plus grands, dans ces jours-là, parmi cette partie du Peuple, que de voir les livres venus du côté de l'île Saint-Louis se heurter contre les arches des ponts et flotter à côté des radeaux. Rien n'eût pu remplacer ces joies de la destruction, et le sourire de la victoire, sur le visage de la plupart des spectateurs, semblait poursuivre les ombres des immortels qui avaient passé les courtes heures de leur vie à léguer leurs pensées et leurs adieux aux ingrats qui les faisaient périr une seconde fois.

Stello et le Docteur-Noir marchaient de front au milieu de cette multitude et suivaient, aussi vite qu'ils le pouvaient faire, la jeune sœur grise qui passait, les yeux baissés, et à qui les plus gais ou les plus irrités faisaient place. Des deux rêveurs, l'un voyait avec commisération, l'autre avec mépris cette masse confuse. La nuit devenait plus sombre et la pluie ne cessait de laver les quais et d'éteindre les lampions, mais des groupes se formaient autour des lanternes des boutiques ambulantes, sous les arcades des palais et les portes des grandes maisons. Les femmes mettaient leurs robes sur leurs têtes ou se cachaient sous des parapluies rouges, larges à couvrir une famille, mais leur curiosité ardente les tenait amassées autour de l'accident inespéré, qui retenait les hommes dans les chemins. L'essentiel était de ne pas rentrer chez soi. Le mobile

de la plupart des actions de la rue est l'ennui de la maison. L'occasion était rare et avidement saisie. On n'a pas tous les soirs de ces émotions; chaque homme voulant voir agir les autres, personne ne s'en allait. Ces spectateurs de rien étaient spectacle l'un à l'autre. Les seules victimes de cette nuit étaient des victimes muettes, des feuilles éparses et dédaignées qui roulaient, dans l'ombre, vers la mer, entre les hautes murailles du fleuve. On les voyait passer par entassements énormes quelquefois, et figurer de larges radeaux, sur lesquels un homme aurait pu s'embarquer. Elles voyageaient ainsi de concert entre les quais, et puis elles se séparaient comme désespérant de leur salut. Quelques agrafes dorées se décrochaient, et tout s'enfonçait dans l'eau paisible et se perdait aux yeux parmi les nuances pâles des lames de la rivière. Parfois de longues pages des manuscrits antiques se déroulaient lentement sur les vagues et traînaient comme les voiles d'une Vestale; leurs plis paraissaient se gonfler en nageant et faire des efforts pour montrer les trésors que l'esprit du temps allait perdre pour toujours. Quelques enfants alors se jetaient à la nage, mais il y avait des hommes qui les suivaient et leur défendaient de secourir les feuilles à demi submergées; pauvres restes du passé qui avaient glorieusement traversé l'océan des siècles barbares et qui devaient ainsi faire naufrage dans la cité des lumières.

### III

#### LE PAYS LATIN.

A mesure que les silencieux observateurs s'éloignaient des quais, la foule devenait moins épaisse; les groupes plus rares, les rues plus étroites et plus sombres. Les maisons hautes et sans lumières, avec leurs toits aigus, n'avaient d'éveillé que quelques mansardes où brillait de loin en loin un flambeau mélancolique, isolé, ouvert comme un œil, s'éteignant et se rallumant comme sous les

efforts d'une paupière fatiguée, dans une veille pénible. Des vieux murs allongeaient partout leurs angles tout usés et leurs hautes bornes où se plaçaient en embuscade autrefois les tumultueux étudiants des vieilles universités. Les gouttières prolongeaient leurs longs museaux et faisaient tomber leurs ruisseaux sur les petits pavés aigus; et les petites portes, ornées de quelques rares sculptures, s'enfonçaient sous des arcades basses et noires.

«C'est ici que tout respire la passion du Savoir! C'est ici, c'est dans l'une des ruelles où nous sommes, disait Stello, en marchant, que rôdait la nuit Abailard amoureux, fuyant ses élèves enthousiastes qui, cachés derrière les hautes bornes, cherchaient à le voir passer, et dont le cœur battait en distinguant, à l'angle des murs, le profil romain du jeune sage. Il marchait, comme nous, en rêvant, et rêvait à l'*Optimisme* ressuscité depuis et dont il fut le premier chef; il rêvait au péché originel et tâchait de s'affermir dans ses distinctions subtiles, se répétant que les hommes naissent sujets à la peine du péché mais non au péché même. Mais son cœur l'interrompait en battant violemment, le dialecticien faisait un faux pas et l'amoureux voyait Héloïse et ses pénitences voluptueuses. Elle était à genoux, s'humiliant comme pécheresse et brûlante comme adorée maîtresse; l'extase commencée par la prière allait s'achever par l'amour. Son front était appuyé sur le marbre, ses mains blanches étaient jointes au-dessus de ses cheveux noirs et sortaient jusqu'au coude des larges manches de son ample robe brune; ses genoux ramassés sous les plis du vêtement touchaient presque sa poitrine; un fouet chargé de rudes lanières de cuir était auprès d'elle, et elle attendait son maître en soupirant. Abailard n'y voulait pas penser trop tôt, et s'arrêtait en s'appuyant sur cette pierre où nous voilà tous deux appuyés aussi, il se rappelait saint Bernard, son grand ennemi, et le dialecticien marchait d'un pas plus ferme et plus lent. Possédé par l'étude, son démon familier, il préparait pour le lendemain les triomphes de sa parole et, se souvenant de cette armée jeune et savante qu'il avait à conduire, il songeait à provoquer saint Bernard dans un terrible duel théologique devant le Pape. Ce tournoi futur enflammait sa pensée et l'empêchait de sentir l'autre aiguillon d'amour qui le

faisait marcher. Sur chacune de ces petites fenêtres de la rue où nous sommes, il voyait la tête étonnée d'un Cardinal vaincu, et les ornements de ces grillages lui paraissaient les cordons rouges des barrettes qui s'inclinaient pour le saluer au concile de Soissons. Il lui arrivait de prononcer à haute voix des paroles latines qui lui devaient servir à résumer fortement son audacieuse pensée d'examen et de liberté. Il étendait les bras et disait d'une voix sombre ces mots mémorables, par lesquels il déclara que le témoignage de la raison pouvait s'élever contre la révélation :

*Argumentum est ratio quæ rei dubiæ fidem facit.*

« Ensuite il s'arrêtait comme pour écouter les applaudissements de ses trois mille élèves, à Saint-Denis. Et il reprenait sa marche et touchait du plat de la main ce vieux pan de muraille que je touche, en disant : « Ils n'ont rien à me répondre ! Ils sont abattus ! » et puis il frappait sa poitrine et voyait une triple couronne d'étoiles sur sa tête quand il parcourait d'un regard intérieur son *Traité de la Trinité*. Le Paraclet, colombe divine, volait devant lui, toute blanche, à travers les ombres et, sur une maison que surmontaient trois petites flèches aiguës, tournoyait et voltigeait, en soupirant, l'Esprit divin. Une porte pesante, étroite, verrouillée, cadénassée, chargée de barres de fer, comme celle-ci, s'ouvrait doucement, et il entrait sans faire plus de bruit que n'en fait cette jeune religieuse en soulevant son voile noir pour regarder si nous la suivons. Des tapis épais prévenaient le bruit de ses chaussures éperonnées, des tapisseries lourdes et doubles servaient de portes aux petites chambres, et une main amoureuse les soulevait devant lui, tout le long des corridors tournants. O profanations involontaires ! mélanges ineffables de l'Amour, de la Sainteté et de la Science que personne encore n'a compris entièrement ! Soupirs mystiques et passionnés d'un amour énergique et pieux à la fois ! Doubles Extases des âmes exaltées et des jeunes corps enflammés d'amour ! Cris et sanglots échappés à la jeune fille savante et amoureuse, vous étiez jetés en langage romain par ces lèvres françaises, exhalés en paroles mortes de ce cœur où redoublait la vie, et

dont les flammes eussent suffi pour la rendre à un monde éteint. O Héloïssa! O Héloïssa! ô mademoiselle de Montmorency! vous parlez, vous aimez, vous priez, vous gémissiez comme une vestale, comme une Martyre latine enivrée par les Bacchantes. O sainte! O amante! O savante sublime de dix-sept ans! je vous entends, je vous vois, triple Déesse! trois fois purifiée par l'expiation du cloître! Vous ouvrez vos bras au maître adoré qui vous a tout enseigné des choses du ciel et de la terre. Vous êtes agenouillée devant lui, vous lui baisiez les mains en pleurant. « *Ancilla! Soror, uxor tua!* oui, ta servante, ta sœur, ta femme! Abailard! Non... « pas ta femme, non, cela m'ôterait la gloire d'aimer! — *amore!* « *amore immoderato complexa sum!* Je veux, je veux tes volontés, tes « voluptés! — *voluntates, voluptates tuas!* En vérité, en vérité je crains « plus, mon unique ami, de vous offenser que d'offenser Dieu, « j'aime mieux plaire à vous qu'à lui : — *te magis offendere quam Deum vereor.* » — Mais lui, épouvanté de ces paroles, posait sa main sur la bouche impie de sa brûlante élève et l'asseyait toute tremblante sur ses genoux, assis lui-même sur un long fauteuil près des hauts chenets de fer doré, sous la voûte d'une grande cheminée noire; et la flamme jetait des rougeurs vacillantes sur les joues brunes d'Héloïse, et pénétrait sous les arcs réguliers de ses sourcils, et l'âtre se peignait dans ses larges prunelles sombres, tantôt endormies, tantôt foudroyantes. Et bientôt perdus dans des échanges célestes de pensées mystiques et de caresses dévorantes, ravis à la fois par l'âme et les sens, ils ne parlaient plus, ils ne pensaient plus, ils ne voyaient plus.

— Voilà, voilà le côté divin de cette histoire, interrompit le noir Docteur, mais le côté humain, où est-il? Ne le verrez-vous jamais, ô Stello, Stello! Ce *Pays latin* où nous marchons l'a vu au XII<sup>e</sup> siècle, quand l'homme était précisément ce qu'il est ce soir et sera dans douze autres âges, et si... »

En parlant il frappait les murs et les pavés de sa canne avec un froid dédain, comme fatigué d'eux, de ce qu'il venait de dire et même de ce qu'il pensait intérieurement, et se tut pendant environ cent pas. Puis se souvenant tout à coup de ce dont il avait

parlé, et rattrapant au vol ses idées dont il faisait peu de cas :

« Vos chers vieux murs à ogives moresques et arabes, ogives avec lesquelles les Poètes de notre temps ne cessent de faire joujou en enfants qu'ils sont, vos chères colonnettes, vos gargouilles grossières comme leurs noms, tous ces trèfles de l'Alhambra dont les personnages du moyen âge sont les Rois, les Dames et les valets que vous ne cessez de mêler, couper et mêler jusqu'à satiété complète; tous ces chers, vieux, sales murs, ont revu Abailard bien différent de ce qu'il est dans votre souvenir. Il fut tel, il est vrai, dans la fraîcheur de cet amour. Mais, ô égoïste et tyrannique professeur! il n'était plus homme, et par sombre jalousie il ne voulut pas que la belle Héloïse fût encore femme. Combien elle lui fut supérieure, grand Dieu! et combien le cœur de la femme est plus près que le nôtre du cœur de l'Ange!

« Cette Magdeleine sans repentir est-elle assez au-dessus de cet homme que des arguments et des arguties consolent; elle qui ne veut pas et ne voulut jamais être consolée, dans sa naïve et franche désolation? Le cœur de la femme brûle et fume sans cesse sur l'autel comme une sainte hostie toujours saignante; elle obéit, elle prie, elle est Abbessse, mais toujours, toujours amante, elle écrit et supplie pour obtenir la grâce d'une réponse. Le cerveau l'emporte chez l'homme, et il se félicite d'être débarrassé du reste. Sa victime est incarcérée, il est tranquille. Il ne se désespère point, il ne souhaite point de mourir, au contraire, et il se félicite d'être aussi dégagé de la chair que le saint rhéteur Origène, sans avoir à se le reprocher, et de n'avoir plus une distraction à sa Dialectique, sa vraie maîtresse. C'est la Dialectique qu'il adore et pour laquelle il veut vivre, vivre gras et honoré. S'il s'afflige encore, car cela lui arrive, de quoi s'afflige-t-il? — C'est d'une thèse. Une thèse blâmée par un concile. Il souffre dans sa chère Dialectique. — La veuve religieuse, éloquente sans le vouloir être, s'était prêtée à l'étude par amour de son amant; mais une fois l'amant retranché du monde, elle n'aime plus rien, elle ne peut même plus prier parce que les ailes de l'amour n'emportent plus au ciel ses oraisons. Au milieu du sacrifice divin, *inter missarum solemnia*,

elle ne se repent pas des fautes commises, mais se représente en rêve et regrette les fautes perdues. *Voluptatum phantasmata!* les fantômes de ses voluptés!

« Elle se frappe, elle s'accuse, pleine d'une bonté adorable, d'avoir causé l'infortune de son amant. « Les grands hommes trouveront-ils toujours leur perte dans les femmes! s'écrie-t-elle; la femme est plus amère que la mort! » Elle se déteste, elle se maudit. — Et lui! c'était de son ennemi saint Bernard qu'il était occupé lorsqu'il revint, ici, dans ce *Pays latin* où nous passons, ce pays des thèses, des synthèses et des hypothèses, ce royaume de la dispute inutile.

— Dites : de la *recherche perpétuelle de la vérité!* interrompit l'exalté Stello en marchant à plus grands pas. Ici les murs ont tous été frappés par des fronts et des crânes remplis d'ardentes pensées. Quel est celui de ces murs qui n'a pas reçu mille coups de canif en dedans et de poignard en dehors? Ah! courage de la pensée conquérante, oserons-nous encore vous méconnaître? — Non! — S'il semble moins faible par le cœur, Abailard ne fut pas moins passionné; mais, en grand homme, il fut maître de son malheur, et maître de sa maîtresse. Il s'éleva au-dessus de son infortune en faisant plus grand bruit de ses œuvres que de son demi-assassinat, et, vaincu par six bourreaux dans un des angles de ces murailles, il fut vainqueur par l'éloquence, à ce couvent de Cluny, dont les moines voulurent l'empoisonner pour se venger de son éclat. Il eut cette récompense divine de trouver sur la terre une femme digne de lui et assez forte pour lui obéir, pour enlever à la vue des hommes un corps inutile à leur amour, et pour lui conserver son âme ardente et chaste comme un brûlant séraphin. En elle alors, il put verser en paix, et en toute confiance, les grandes douleurs des combats de la pensée et les nobles peines du génie trahi.

— Marchons, marchons, dit le Docteur-Noir, en pressant ses pas, tout ceci nous conduit à la question qui nous occupait mais ne saurait la résoudre encore. Il semble que tout s'unisse pour nous entretenir dans une seule idée : le chemin, les rues nous en parlent; les hommes, les accidents, les eaux, les pierres, tout s'en

mêle. Voyez cette rue! voyez! ici Ramus fut lapidé, égorgé et jeté par les fenêtres pour avoir séparé l'I du J et l'U du V, et attaqué Aristote outre cela. Il est vrai que l'on prit pour prétexte son Calvinisme et la Saint-Barthélemy pour occasion, mais le fond de la chose est qu'il avait médité d'Aristote. Ce n'était pas peu de chose que ce crime, car Aristote, c'est l'immobilisation même de l'espèce humaine, et quand une fois on l'avait bien étudié et enseigné comme les braves théologiens de la Faculté, on le défendait *unguibus et rostro*, et l'on faisait gaiement arracher les entrailles de Pierre de La Ramée par ses jolis petits élèves. — Mais, marchons, marchons toujours. C'est l'éternel frottement de l'homme esprit et de l'homme matière, rude étreinte dans laquelle le premier doit longtemps encore succomber. Mais nous examinerons cela plus tard. — Je vous en conjure, marchons. — Voyez-moi cette innocente religieuse qui se retourne timidement et ne se hasarderait pas à nous parler quand il s'agirait de sa part du Paradis. Elle nous fait seulement comprendre qu'il est bien cruel à nous de la faire ainsi rester les pieds sur le pavé mouillé et l'épaule à la pluie, tandis que nous pourrions hâter le pas et que la foule ne nous obsède plus. Elle ne pense qu'à notre arrivée. Elle va droit à son lit de malade, où est son devoir. La voilà qui frappe à la grande porte cochère. Elle attend à présent et se retourne de notre côté. Sa guimpe blanche et empesée paraît de loin éclairée par une lumière intérieure de la maison. Elle reste là pour nous. Bonne fille! elle ne réfléchit point comme vous à chaque pas et sur chaque pavé. Elle n'a qu'une bonne grosse idée bien solide, une fois pour toutes et qui lui durera toute sa vie! Dieu la tienne en joie! Dépêchons-nous, nous approchons. Elle tient la porte plus ouverte. Elle nous a aperçus. Allons, nous voilà chez lui. Passez.»

La religieuse les fit entrer tous deux et referma la lourde porte cochère.

Le Docteur-Noir dit en entrant :

« Vous voici chez un jeune étudiant en droit qui se nomme Trivulce. Contre la coutume de ses camarades, que leurs parents jettent sans argent au milieu des tentations, il est riche. Il y a ici un

banquier sur lequel il *tire* autant d'or qu'il lui en prend fantaisie, et cela dure ainsi depuis qu'il a atteint l'âge de dix-sept ans. Il en a vingt-deux aujourd'hui. De cette source de fortune, de cette bourse magique où se trouve toujours un or intarissable, il ne s'occupe pas plus que si cela était tout naturel, et une dette que la Providence lui paie par quartiers et très exactement. Quand il a vu qu'autour de lui cela ne se passait jamais ainsi, il a bien fait d'abord quelques vagues questions, mais s'est contenté aussi de vagues réponses et s'est habitué parfaitement à voir ainsi pleuvoir sur lui la manne du ciel. L'étude l'a possédé dès l'enfance et les autres passions ont glissé sur lui. Avec les femmes il a toujours été brusque et dur par gaucherie, comme se montrent en général ceux qu'une mauvaise honte et l'amour du sans-gêne empêchent d'aller dans le grand monde. Quelques jeunes filles qu'il encensait de vers médiocres en les appelant vierges pour rimer richement à cierges, l'ont toujours traité avec tant d'égards, grâce à son or, qu'il n'a jamais trouvé l'occasion qu'il désirait ardemment de donner un coup de poignard à une infidèle ou de le recevoir d'une jalouse. Elles étaient d'une constance qui lui rendit quelquefois nécessaires des voyages imprévus. A présent il se croit revenu des grandes passions, depuis plus de cinq ans; il est négligé dans sa mise, sobre dans sa vie, modeste dans les dépenses de sa maison, il s'avoue et se proclame hautement un homme pur et il se regarde sincèrement comme un homme grave. Il parle beaucoup et à tout propos de la théologie et de toutes les théogonies, cosmogonies et mythologies du monde, depuis le Brahmanisme, l'Hermétisme égyptien, le Bouddhisme, le Lamaïsme, jusqu'aux doctrines d'*attractions passionnelles* et de Panthéisme; mais gardez-vous de croire qu'il ait l'esprit assez fort et assez calme pour avoir étudié ce dont il parle, et pour avoir remonté aux sources antiques afin d'y trouver quelque jet de vérité, lui creuser un lit, le conduire toujours grossissant d'âge en âge comme de fleuve en fleuve, et l'amener jusqu'à nos jours. Il en est incapable parce que sa passion lui porte à la tête et l'étourdit sans cesse. Il se croit toujours au moment d'atteindre ce qu'il cherche, et c'est un monde céleste qu'il a dans l'esprit depuis une certaine lecture qu'il a eu le

malheur de faire d'un vieux manuscrit égaré dans les papiers de son curateur millionnaire. C'est du reste une assez dangereuse lecture et d'autres s'en seraient troublés. Vous pourrez bien, Stello, en être préoccupé pendant quelques nuits.»

Il parlait encore en soulevant une tenture épaisse et de sombre couleur qui cachait une petite porte. Tous deux la passèrent après la jeune religieuse.

## IV

### LE CHRIST ET L'ANTÉCHRIST.

La chambre où furent introduits les deux inséparables ressemblait à une cellule. La sœur les y laissa un moment. Stello et le Docteur-Noir se mirent à la contempler en silence.

Il n'y avait que peu de meubles. Dans une alcôve très profonde, un lit antique, large, pesant, en bois noir et lourd dans les formes de ses moulures et de ses colonnes; un tapis épais et des rideaux de couleur brune. Nulle glace, nul ornement, nulle image hors une seule placée au-dessus du lit.

Là vieillissait dans une poussière toujours amassée et respectée un grand Christ dont bien des religieux avaient sans doute baisé les pieds en mourant. La stature était presque à demi la stature humaine, la croix d'ébène qui le portait était fendue en maint endroit; l'éponge et la lance étaient brisées, comme les ornements d'un meuble inutile. Le cadavre d'ivoire était jaune, et sa tête abattue avait perdu jusqu'à sa couronne d'épines, sa douloureuse couronne dont les mille pointes n'étaient pourtant pas tournées contre le ciel comme celles des Rois, mais enfoncées dans son front saignant et ses cheveux pendants, aplatis et déchirés. Ses mains clouées étaient bleues, ses pieds noirs étaient fendus et l'un d'eux tombait en poudre. Une décrépitude effroyable sillonnait, par des veines longues et sombres, le corps suspendu de l'EXPIATEUR. La plaie de son côté s'était largement agrandie et découvrait une

place sans cœur et sans entrailles. Une destruction livide régnait sur le Christ tout entier. La tête bleuâtre, abattue et sans auréole, était comme cachée et repleyée sous le bras droit du crucifix, les traits en étaient morts, une grosse larme seulement luisait sur le bord de la paupière fermée et se prolongeait sur la joue.

L'enthousiaste Stello ne put détourner les yeux de cette image désolée. — Malgré lui, ce fut l'homme qu'il vit; pour un moment, il oublia le Dieu. Il vit l'homme de trente-trois ans sacrifié par la multitude des hommes pour avoir cru en elle, l'avoir aimée et lui avoir parlé de s'aimer; l'homme sauveur et médiateur des hommes, le grand-prêtre éternel des peuples écrasé par eux, et il la considérait avec une douleur muette.

Mais en même temps le noir Docteur, soulevant un rideau opposé tendu dans la chambre, découvrit et lui montra silencieusement une statue inconnue qui sembla, dès qu'elle fut à la lumière, considérer le Christ et lui parler.

C'était un jeune empereur sans couronne. Il était mourant, mais il avait voulu mourir debout. Sa tête était belle, son grand front avait des veines gonflées et des nerfs irrités de mille pensées fortes; ce front paraissait un globe sillonné de fleuves majestueux; ses yeux étaient levés au ciel comme par une révolte indomptable et, protégés par deux sourcils pesamment abaissés sur la paupière, ils recevaient un plus puissant éclat, aperçus sous ce voile mélancolique. Ses joues paraissaient amaigries par de perpétuels travaux, et sa bouche régulière, mollement entr'ouverte, semblait laisser passer, sur ses lèvres larges et belles, des paroles pleines d'une éloquence désespérée mais d'une sagesse durable. Ses cheveux courts et bouclés étaient négligés et sa tête, tonsurée comme celle d'un jeune prêtre, contrastait singulièrement avec son attitude guerrière et le bouclier placé debout à ses pieds. Son manteau impérial découvrait un sein nu; au-dessous de son cœur était enfoncé un javelot qu'il arrachait de la main gauche, tandis que sa main droite étendue était pleine de son sang puisé dans cette blessure et qu'il paraissait offrir en libation à la terre, ou jeter au ciel avec reproche, ou montrer au Christ suspendu sur le bois sacré, en lui disant quelque chose.

Deux signes donnaient un caractère étrange à cette statue mystérieuse : l'extrémité du javelot qui lui perçait la poitrine portait, au lieu de plumes, la forme d'une croix, et l'Empereur avait à sa ceinture un rouleau de papyrus sur lequel on lisait ce seul mot :

ΔΑΦΝΗ

Quel statuaire inspiré avait donc osé faire une telle œuvre ? point de nom. Elle était taillée dans un porphyre dont les bords étaient transparents. La chair semblait palpiter, les yeux pensaient et voyaient, et quelle pensée, quel souffle les animait ! C'était avec une douceur candide, l'esprit d'une insatiable recherche, d'un regret inconsolable et la fière conviction d'une vertu sublime. La conscience d'une haute sagesse et d'une force plus qu'humaine rayonnait dans cette ineffable statue, et la grandeur de l'âme n'était rien à toutes les grâces de jeunesse dont le sculpteur antique avait paré son corps délicat.

Le Docteur-Noir posa son doigt sur une colonne d'ordre dorique couchée au pied du jeune Romain et brisée par le milieu. Le mot grec *Daphné* était encore écrit sur le fût de la belle colonne. Il le répéta plusieurs fois à haute voix.

« Voilà, dit-il, le mot qui agite si profondément le malade. Il est épris de Daphné.

« Oui, il est amoureux fou de l'être que représente ce nom charmant, ce nom grec, ce nom de l'amante d'Apollon. C'est ce nom, surtout avec l'idée qu'il y attache, qui a ravi dans une perpétuelle extase ce beau Trivulce, ce jeune homme d'âme ardente, généreuse, autrefois gaie, prompte, vive et impétueuse aux bons sentiments, mais dévorée aujourd'hui du désir insatiable d'une rencontre imaginaire. Pour cette Daphné dont il n'a que le nom devant lui, il a tout repoussé, jusqu'à l'étude qu'il aimait. Voyez. Il n'a pas un livre chez lui, ce sage ! »

Et le Docteur-Noir se laissa tomber sur un fauteuil de bois noir sculpté comme une colonne gothique et tout semblable au trône du Roi Dagobert.

Ici Stello porta la main à son front très involontairement, et

y sentit un frémissement qui lui annonçait un de ces coups dont son âme, pauvre enclume, était frappée par l'impitoyable marteau du Docteur.

« Tous les hommes sont malades de la tête, poursuivit celui-ci, en se couchant presque sur le dos, et j'en sais qui se croient bien sains qui, je le déclare, sont incurables à jamais. Sous la boîte osseuse du crâne circule sans cesse, comme un orage invisible, la pauvre âme qui n'en peut sortir qu'avec tant de peines et n'y peut rester qu'avec tant d'ennui! Elle tourbillonne, elle tourne, elle bruit, elle gémit et s'enfourne presque toujours dans une petite case favorite... »

.....  
.....

# V

## DAPHNÉ.

---

### PREMIÈRE LETTRE.

*Joseph Jecbaïab à Benjamin Elul d'Alexandrie.*

Que le Seigneur veille à jamais sur tes jours.

Si tu es bien tout est bien.

Après avoir échangé mes marchandises à Suze, le huitième jour du mois de Shébat, j'ai quitté la Perse en ne voyageant que la nuit et faisant reposer mes serviteurs et mes dromadaires, durant tout le jour, sous les tentes qui sont établies d'espace en espace par les marchands de toutes les nations. C'est surtout dans la province que l'on nomme la *Ceinture de la Reine*, et qui paie à cette princesse les plus forts revenus, que j'ai trouvé le plus grand nombre de sources, de rivières et d'ombrages; mais la *Robe de la Reine* est un pays plus désert où les habitations sont rares, et le *Voile de la Reine*, malgré la richesse de ses villes dont les impôts sont aussi consacrés en entier à la parure de la grande Reine qui leur donne ces noms, a des plaines si arides et si rudes à traverser que l'on se croit déjà arrivé au désert, et que la nuit même y est aussi étouffante que dans la solitude de Madian. J'ai remonté l'Euphrate comme de coutume et, après vingt-quatre nuits de voyage, tant sur le fleuve que dans le désert, inquiété assez souvent par la vue des Isaures

qui dévastent toute la Syrie et dont les cavaliers se montraient sans cesse à l'horizon, je suis entré à Antioche, n'ayant perdu que trois esclaves et aucune de mes marchandises, ni des étoffes de Perse. J'ai pris à peine quatre jours de repos et de sommeil chez mes frères. J'ai laissé ma suite dans notre maison accoutumée et le sixième jour du mois Adar je me suis disposé à sortir avant le lever du soleil pour me rendre seul et à pied au faubourg de Daphné, selon que je me l'étais promis.

Jusqu'au moment où je résolus de traverser Antioche, j'étais resté enfermé avec nos frères et n'étais même pas monté sur la terrasse pour voir l'état actuel de la ville. Mais ainsi que je te l'écris, le sixième jour je fus averti qu'un mouvement extraordinaire se faisait au dehors, par les cris que j'entendis et le grand bruit des clairons et des trompettes qui résonnaient dans l'éloignement. Nous montâmes tous sur la terrasse d'où nous découvrîmes toute la ville couchée à nos pieds dans l'ombre; à l'orient les sables, à l'occident la ligne bleue de la mer et, devant nous, se détachait sur la poudre de la plaine, comme une île chargée de palmes, de cèdres, de cyprès et de lauriers, la retraite de Daphné où j'étais attendu.

Antioche était plus que jamais en rumeur. Cette ville inquiète était prise d'un redoublement d'ivresse moqueuse que je ne pouvais m'expliquer. Les rues étaient pleines d'une grande multitude d'hommes qui chantaient et couraient en tenant par le bras des femmes sans voile, que le nouveau culte a délivrées de la retraite sévère du gynécée. Les chrétiennes effrontées d'Antioche regardent les hommes avec une telle audace qu'elles leur font baisser les yeux. Il y avait encore beaucoup de maisons fermées, c'étaient celles des anciennes familles demeurées fidèles à la première idolâtrie qu'ils nomment à présent l'Hellénisme. Mais ces maisons étaient en bien petit nombre et l'on ne voyait guère sur leurs terrasses que les hommes. Les femmes ne montraient que leurs têtes, leurs voiles et leurs yeux derrière des grillages.

On voyait revenir des campagnes, par troupes de cent ou deux cents hommes, des jeunes gens vêtus de robes noires ceintes d'une corde. Les femmes nazaréennes allaient au-devant d'eux et témoi-

gnaient beaucoup d'effroi en écoutant leurs récits. Ces hommes avaient l'air irrités et, comme s'ils avaient voulu se venger d'un affront qu'ils venaient de recevoir, je les vis, sous notre terrasse, ramasser des pierres et s'en servir pour briser une statue de Vesta placée à la porte d'une petite maison hellénienne. Le maître de cette maison se contenta de fermer les fenêtres et de faire ôter de sa terrasse une statue de Mercure. Notre frère Siméon de Gad m'apprit que ces hommes venaient de courir les campagnes voisines d'Antioche, comme ils ne cessent de faire chaque jour pour forcer les campagnards à briser les statues de leurs Dieux, mais il leur faut pour cela livrer de rudes combats. Les villages ne cèdent pas sur ce point aussi promptement que les villes, et leurs habitants qui n'ont pas la mollesse des citadins, tuent, à coups d'arbalètes et de piques, les Nazaréens qui veulent toucher à leurs petits temples, et défendent mieux leurs Dieux de bois que les riches leurs Dieux de marbre et d'or. Cette fois les Nazaréens à robe noire ont été repoussés dans Antioche plus vigoureusement que jamais, à cause du débarquement inattendu d'un corps d'armée de l'Empereur, qui ne s'élève pas à moins de soixante et dix mille hommes. Ces Chrétiens se vengeaient donc sur la ville où ils règnent en maîtres, et au milieu d'une troupe de ces compagnons que beaucoup de femmes du peuple entouraient, je vis l'un de ces jeunes furieux monter sur une pierre et haranguer pendant plus d'une heure, en prononçant des imprécations qui paraissaient s'adresser à l'Empereur, car il montrait l'orient où l'on apercevait les premiers travaux du camp romain que ce jeune prince fait toujours asseoir à la manière de Jules César. Les habitants d'Antioche ont un amour incroyable pour les longs discours, et leurs Prêtres leur reprochent de ne chercher que cela dans leurs temples, et non la prière. Après celui que fit devant nous ce nouvel orateur, le Peuple jeta des cris de joie et prit des pierres pour courir à une nouvelle destruction où le guidèrent les jeunes Nazaréens en robe noire. Notre frère Siméon de Gad, à qui je demandai le nom de ces étranges personnages, me dit, avec un léger sourire qu'il ne put s'empêcher de laisser percer sous l'habituelle gravité de son langage, que ces hommes qui

couraient en foule et vivent par troupes nombreuses s'appelaient depuis quelques années : solitaires ou moines. Pour moi cela ne me paraît pas surprenant, quand je vois s'établir aussi peu à peu, dans tout l'Empire, la coutume de nommer *Paysans*, en langue de Rome, tous les adorateurs des Dieux, de quelque rang qu'ils soient, à cause de la résistance obstinée des villageois, des *Pagani*.

Je craignis un moment de voir ici des massacres pareils à ceux dont nous fûmes témoins à Alexandrie, mais les habitants d'Antioche sont querelleurs, disputeurs et moqueurs comme les Athéniens, sans que leurs emportements soient empreints de la cruauté du Peuple d'Alexandrie. Après les moines passèrent des bandes plus joyeuses qui chantaient des vers grossiers contre l'Empereur qu'ils nommaient le *Boucher* et le *Victimaire*. Ils recevaient des poignées d'argent que leur jetaient de leur terrasse deux eunuques très riches de la cour de Constance, que le jeune Empereur fit chasser à son avènement et qui cependant s'étaient empressés de passer par le Taurobole, avant qu'on ne le leur demandât. A présent, disgraciés sans retour, ils sont devenus plus fervents Chrétiens que jamais, et font une guerre timide et honteuse au Prince qui purgea Constantinople des espions et des dénonciateurs dont ils faisaient partie. Les coureurs de rues désœuvrés et gorgés de vin étaient au plus fort de leurs chansons sur la barbe de Julien, lorsque les trompettes ont résonné aux portes de la ville et les chemins se sont vidés à l'instant. Toute la foule s'est jetée dans les maisons et s'est mise à charger les toits et les terrasses pour voir passer une des cohortes de l'armée qui va entrer en Perse dans quelques jours, et qui traversait Antioche en silence. Je n'avais jamais vu ces vieux légionnaires qui ont fait Auguste, malgré lui, le jeune César. J'ai compris l'étonnement que leur vue a causé à ces Syriens qui sont vêtus de soie, parfumés et épilés comme des femmes, que les Huns et les Isaures auraient déjà faits esclaves sans cet Empereur qu'ils maudissent, et qui iront bientôt, après lui, tourner des meules de moulin chez les Barbares qui leur crèveront les yeux.

La cohorte qui passait était celle des hoplites. Ces hommes

dont le front est chauve marchaient la tête nue, portant leur casque suspendu au col. Leurs crânes jaunâtres et cicatrisés reluisaient comme la cime de ces vieux rochers que baigne la mer. Ils marchaient aussi légèrement que les jeunes lutteurs quand ils sont nus et huilés pour la course.

Ruben de Theman me fit remarquer que celui qui tenait l'aigle, vieux centurion à cheveux blancs, portait au cou, près de son casque, le collier d'or que les Légions romaines attachèrent de force au front du César de vingt-trois ans, lorsqu'ils le firent Auguste à Lutecia, qui est une petite ville de l'occident, dans les Gaules. Ils estiment cet ornement d'un grand prix, mais il ne me paraît pas valoir plus de soixante mines, et je rapporte deux colliers qui ne m'ont coûté qu'un talent et qui eussent été plus dignes de couronner un Empereur. Mais chez les Barbares de la Gaule on fut trop heureux de trouver ce collier à substituer au diadème. Je vis aussi que tous les soldats qui avaient été chrétiens sous Constance et qui avaient renié le Nazaréen portaient un bracelet de fer, sur lequel un taureau est gravé pour rappeler le baptême sanglant du Taurobole qu'ils ont reçu. Tous ces hommes dont le visage était grave, la taille haute, les membres robustes, la marche rapide et infatigable, me parurent des hommes d'un autre âge, et sortis des tombes de la vieille Rome; il me sembla voir l'une de ces légions à qui Jules donnait pour délassement la conquête des Gaules entre la construction d'une ville de guerre et celle d'un port. J'éprouvai pendant tout le passage de ces hommes d'airain ce que l'on sentirait à Jérusalem à la vue des guerriers ressuscités de Judas Machabée.

Après eux passèrent six cents éléphants, qui portaient les tentes et des vivres pour l'armée dans le désert. Cent autres éléphants couverts de longues housses de pourpre et couronnés d'algue marine étaient conduits par de beaux enfants vêtus de lin qui les guidaient de la voix et avec une baguette d'or. Ces animaux devaient être sacrifiés le lendemain au bord de la mer et, par ordre de l'Empereur, immolés à Neptune.

Cette légion traversa seule la ville, tandis que le reste de l'armée en faisait le tour, et elle ne daigna pas laisser une garde

dans cette cité vaine et tumultueuse d'Antioche dont la force se perd en paroles et en querelles.

On n'entendait plus les pas des troupes et les clairons perdaient leurs voix dans l'éloignement, que la ville était encore muette de stupeur et ses rues aussi désertes que si la peste les eût dévastées. Mais peu à peu quelques portes s'ouvrirent et l'on se hasarda à sortir et marcher d'une maison à l'autre. On se parla des toits et les rumeurs recommencèrent.

Quelques enfants vinrent avant tous examiner les rues désertes, puis des femmes et, après elles, quelques esclaves, puis des hommes qui marchaient nonchalamment à l'ombre, vêtus de robes peintes, tenant des fleurs à la main, et montrant avec un orgueil voluptueux la blancheur de leurs bras et de leurs jambes ornées de bracelets d'or. Les plus riches Syriens se traînent ainsi quelquefois en public et se font suivre d'une foule de baladins et d'esclaves à qui ils font exécuter des scènes comiques, en les travestissant très vite et de façon à montrer un esprit prompt et satirique. Cette fois ils tentèrent de faire rire le Peuple d'Antioche aux dépens du jeune conquérant dont ils avaient peur, et les bouffons arrivèrent au milieu des rues en costume de sacrificateurs grecs, portant de longues barbes mal démêlées à la façon des Cyniques; ils récitaient des vers du *Misopogon*, mais je remarquai qu'ils se gardaient bien de dire ceux où l'Empereur a répondu avec un atticisme si fin aux grossières attaques d'Antioche; d'autres se travestissaient comme les douze Césars sur qui Julien a fait un poème et se plaignaient qu'ils manquaient de victimes; des bergers désolés venaient gémir de ce que leurs troupeaux avaient été égorgés par le souverain sacrificateur; le Peuple se chargeait avec joie de ces rôles ironiques qu'il joua tout le jour sur les places publiques et jusque dans le cirque. Chaque mot heureux était accueilli par des rires et des huées, et le dernier acte de ces comédies était toujours le même. Le bouffon qui représentait Julien demandait une victime à grands cris; on n'en trouvait plus, tous les animaux du pays ayant été immolés. Alors s'avancait un grossier porteur de fardeaux, vêtu en centurion et portant au lieu de l'aigle romaine une oie, que le boucher immolait au milieu des

éclats de rire de toute la multitude. Cette singerie dégoûtante faisait allusion à ce qui était arrivé nouvellement au jeune Empereur. Il visitait un temple de Cybèle autrefois fort honoré et le trouva tellement délaissé aujourd'hui, que le pauvre prêtre, ne recevant plus de victimes du peuple, fut forcé d'offrir les animaux domestiques de sa basse-cour.

Il y avait deux heures que les insultes populaires duraient, lorsqu'un corps de cavalerie vint y mettre fin en passant avec gravité au milieu des rues. Les habitants résolus à montrer toujours aux troupes de l'Empereur la même aversion se retirèrent encore dans leurs maisons et, de peur que la curiosité ne ressemblât trop à l'admiration, ils s'y renfermèrent comme à l'approche d'un grand orage. . .

Les chevaux, fatigués de la mer, bondissaient en sentant le sable et la poussière sous leurs pieds; ils hennissaient avec joie et enlevaient leurs cavaliers comme les chevaux ailés des statues grecques. Ces troupes étaient gauloises, et bien aimées du glorieux Empereur. Cette race d'hommes de l'occident ne ressemble point à la nôtre. Ces corps gigantesques sont posés sur leurs forts chevaux comme des tours. Leur poitrine, leurs bras, leurs jambes sont revêtus de mailles de fer. Ce tissu de petites agrafes garantit jusqu'à leurs mains et permet le libre mouvement des doigts. Leur tête et leur visage sont défendus par un masque de fer, qui leur donne la figure et le poli des simulacres. Quand ce masque est relevé on voit des fronts aussi blancs que ceux des femmes, des cheveux ardents ou blonds et comme dorés par le soleil, et des yeux clairs, bleus et énergiques.

Je demurai tout le jour sur les terrasses pour observer les changements de ce peuple timide et rusé. Puis lorsque je vis s'approcher l'heure de la première veille, je sortis secrètement de la maison et de la ville et je m'enfonçai dans le bois qui conduit à Daphné.

Comme je passais à grands pas sous les palmiers, j'entendis quelque chose de semblable à des gémissements. Je m'arrêtai pour

écouter, mais je ne distinguai plus que le soupir du vent dans les longues branches des arbres et les mugissements lointains de la mer. La chaleur ne se faisait plus sentir sous ces grandes ombres, et, les palmes ne cessant jamais de battre l'air comme de larges mains, l'air faisait passer autour de moi les odeurs délicieuses des plantes et les parfums du lotos. De temps en temps seulement, lorsque le vent de l'occident envoyé par la mer venait à faire ployer tous les palmiers à la fois, les rayons rouges du soleil se plongeaient dans l'ombre, comme des épées de feu, et leur passagère ardeur rendait plus délicieuses la fraîcheur et l'ombre qui n'étaient troublées et traversées ainsi que par de rares éclairs. Je m'avançais lentement, en méditant sur le spectacle que m'avait donné cette ville capricieuse et efféminée d'Antioche, et j'allais calculant en moi-même combien de trésors vient de perdre cette folle cité, l'innombrable quantité de statues d'or et d'argent que les Nazaréens ont brisées, celles que les Helléniens ont enfouies par frayeur, et celles que nos frères ont reçues pour les fondre et les échanger contre les monnaies romaines; et je ne pouvais m'empêcher d'admirer comment tous les changements des idolâtres tournaient d'une manière inévitable à l'accroissement de notre puissance sur le monde.

Je me livrais à ces calculs lorsque j'entendis un petit bruit d'armure et un pas lourd et rapide derrière moi, dans le sentier que je suivais. Je vis, en me retournant, un soldat de Rome qui me salua en passant. Il arriva devant un arbre au pied duquel était assis un homme d'Antioche occupé à creuser la terre avec une bêche. Comme il avait planté une petite croix dans les herbes hautes, le soldat le reconnaissant pour chrétien lui dit, tout en marchant, sans daigner s'arrêter :

«Eh bien! que fait à cette heure le fils du charpentier?

— Un cercueil pour ton Empereur», répondit le fossoyeur, sans lever les yeux; et il continua son ouvrage, comme l'autre son chemin.

Je m'étais arrêté et j'avais cru un moment que ces deux hommes allaient en venir aux mains; mais non. Les deux religions vivent en paix à présent dans tout l'Empire. Seulement elles sont, l'une

vis-à-vis de l'autre, dans un état de défiance fort curieux à observer. Elles ne frappent et ne persécutent que lorsque l'une des deux se croit bien assurée de son règne éternel. Or, depuis que Julien est Auguste, les adorateurs des Dieux, ou les Païens comme on les nomme, sont les maîtres de l'État, mais n'ont pas confiance dans leur triomphe; les Nazaréens de leur côté sont épouvantés, en secret, de la promptitude avec laquelle la moitié des leurs, au moins, a été ramenée à l'ancien culte par la douceur du jeune prince Julien et surtout par le désir des honneurs dont le *Taurobole* est le seul chemin; et, dans les villes comme Antioche, où ils sont en majorité, ils sont divisés en tant de sectes que, se haïssant les uns les autres, ils en viennent à préférer les Païens aux hérétiques et trouvent en eux souvent plus de bonne foi. Tout cela m'était un spectacle étrange dont je ne pouvais me détacher et dont j'observais les moindres traits avec une attention vive et passionnée. Je m'approchai de l'homme qui creusait la terre et je lui demandai de qui serait la tombe.

Il s'arrêta et me regarda fixement du haut en bas. Puis il passa le dos de sa main sur son front et ses yeux et me dit que c'était la fosse de son frère; et, quand je lui demandai s'il ne serait pas inhumé avec les honneurs de son culte, il me dit qu'il était malheureusement Valentinien et avait été tué par les Ariens.

Comme je voulais arriver avant la chute du jour, je ne m'arrêtai pas plus longtemps pour demander ce que c'était qu'un Valentinien, et je m'enfonçai de plus en plus dans le bois sacré, pressé d'entendre le seul homme qui pût me faire comprendre toutes ces choses qui me troublaient un peu malgré moi et que je n'apercevais qu'imparfaitement encore... Je pris bientôt une petite route bordée de tombeaux helléniens. Autour des cyprès étaient pressés les grands arbres et les belles plantes des Indes : je reconnus le majestueux amra dont les fleurs sont plus rares et plus belles que celles du lys des eaux; le mallika et le madhavi serpentaient à ses pieds; le sandal parfumait l'air, et j'y retrouvai même le durrai et l'ingudi dont je vous ai envoyé le bois précieux et les huiles si rares. Je rencontrais partout des sources d'une limpidité si merveilleuse que je pouvais voir clairement, sur leur

sable doré, à une grande profondeur, les insectes bleus qui se jouent dans les rayons toujours étincelants et pareils à ceux de l'arc-en-ciel. Les prêtres helléniens enseignent que leur Déesse Iris ayant prêté sa ceinture à la belle Daphné, celle-ci la laissa tomber pour toujours dans la source divine, lorsqu'elle s'y vint plonger pour fuir le Dieu qui l'aimait. A chaque pas les arbres étaient marqués de signes sacrés, et comme les lauriers devenaient plus nombreux, je devinai que j'approchais du temple de Daphné; mais je n'en vis pas même les colonnes, parce que l'entrée en est sévèrement interdite dans la crainte continuelle où l'on est des attaques des chrétiens.

Je m'étais arrêté pour chercher la voie de l'occident qui devait me conduire à la maison de notre vieil ami, lorsque j'aperçus une troupe légère d'antilopes et de biches blanches qui passait dans le bois et volait comme chassée par le vent frais de la mer. Je les vis s'arrêter à peu de distance, et deux beaux enfants vêtus de robes de lin vinrent au-devant d'elles et les firent manger dans leurs mains. Mon approche ne mit en fuite ni les antilopes ni les enfants. Ceux-ci me saluèrent gravement en croisant leurs bras sur la poitrine et marchèrent devant moi en se tenant la main, pour me conduire à la demeure de Libanius, tandis que les biches et les gazelles rentraient à pas lents dans le bois en nous regardant la tête haute. Tout était paisible dans ces silencieuses demeures et, comme notre Tabernacle, elles me semblaient à l'abri des hommes autant que si les chérubins les avaient gardées sous leurs ailes.

Les deux petits esclaves me conduisirent droit à la maison de Libanius. Je distinguai bientôt ce petit bâtiment carré, que vous connaissez, isolé des vingt ou trente maisons qui entourent de loin le temple de Daphné. Les enfants saluèrent en passant le petit autel de Mercure posé à l'entrée du péristyle et me firent asseoir dans une chambre assez grande qui servait de bibliothèque au savant solitaire. Ils me laissèrent seul pour aller l'avertir de mon arrivée et le chercher dans les bois.

Le soleil se couchait. Les ombres s'étendaient, et le silence était profond. Je me plaçai sur les tapis, dans un angle obscur de

la chambre où j'étais et d'où l'on apercevait les sentiers qui venaient se réunir au pied de la maison, à travers les touffes de cyprès, de lauriers et de palmiers. Le ciel était sombre d'un côté et enflammé de l'autre, vers la mer. Les cyprès s'y découpaient en noir comme les petites pyramides de la Nécropolis de Thèbes. Tout me rappelait la ville des morts. En ce moment, je vis passer à grands pas, dans une allée, deux hommes vêtus de robes brunes pareilles l'une à l'autre. Ils vinrent sous la fenêtre où j'étais couché, et l'un d'eux dit à son ami :

«Ceci est véritablement étrange, et je ne puis m'empêcher d'en être effrayé; ces hommes ont-ils vu et entendu, ou ne font-ils que répéter les paroles des autres?

— Ils ont vu et entendu, répondit le second, et leur témoignage ne peut être mis en doute. Ils sont de Jérusalem tous les deux et n'ont point d'intérêt à mentir.

— S'il en est ainsi, que fera notre Julien? Pourquoi Paul de Larisse n'est-il pas revenu à Daphné s'entretenir avec nous pour lui reporter nos paroles? Ah! Jean! nous sommes bien jeunes, mais notre vie ne sera peut-être pas assez longue pour réparer le mal qu'il me semble avoir fait; où donc est Libanius?»

Ils allaient s'éloigner, lorsque la voix de notre vieux maître retentit près de moi. Je me sentis prendre la tête dans ses deux mains qui tremblaient.

«Viens ici, Jean, cria-t-il, te voilà donc revenu du désert, enfin! et Basile te ramène! Venez, vous ne serez pas seuls, car voilà un étranger, qui est aussi un de mes enfants.»

Je me levai à demi d'abord et sur mes genoux, pour lui laisser les mains; puis, me tenant debout près de lui, j'appuyai son bras sur mon épaule et le conduisis, en le soutenant, jusqu'à la salle des repas où il voulait recevoir ses deux amis et moi.

Lorsque nous arrivâmes aux flambeaux, je fus frappé du changement de ce visage si connu de moi dans l'enfance; et tandis que ses deux disciples le saluaient avec une vénération profonde, je considérais tristement son front plus courbé et plus chargé de rides, sa taille plus voûtée, sa démarche plus lente et plus pénible, sa voix moins assurée, ses joues sans couleur, ses yeux

rouges, à demi fermés, et dont les regards incertains distinguèrent avec peine les traits des personnages les plus proches de lui.

Libanius accueillit avec une bonté paternelle les deux jeunes gens qui venaient souper avec lui et qui, à mon aspect, devinrent froids et réservés d'abord, mais restèrent toutefois remplis, dans leurs manières, de cette politesse d'Athènes et de Byzance que nous autres Hébreux saurions mal imiter. Le premier et le plus jeune des deux amis, qui me parut le plus tendrement aimé de Libanius, se nomme Jean. Il prit place sur le lit le plus élevé de la table. Il est d'une famille patricienne d'Antioche, et passe pour le plus éloquent des avocats de cette ville querelleuse et loquace, si bien que ses lèvres dorées l'ont fait surnommer Chrysostome. Il a vingt ans et son teint brun, ses grands yeux noirs pleins de flammes tiennent de l'homme asiatique, mais ses joues creuses et sans barbe, son sourire gracieux annoncent l'élève des écoles savantes et polies. Basile, le plus âgé et qui a, m'a-t-il dit, trente-cinq ans, est né à Césarée où il est avocat ainsi que Jean, sur l'esprit duquel il semble avoir quelque empire. Il est grave et d'une gravité solennelle et imperturbable, surprenante à voir dans un habitant de la moins austère des villes.

Libanius demanda d'abord des fruits de Damas, des brabyles de Rhodes, des coquillages et du vin de Thasos que l'on apporta dans des amphores étrusques jaunes et noires, très simples, et qui nous fut versé dans des coupes semblables et dans des scyphes de bois et d'argent par des esclaves enfants. Nous gardions tous le silence en nous observant mutuellement, comme si nous avions mesuré intérieurement tout ce qui nous séparait, lorsque Libanius, me prenant la main, dit à ses deux convives : « Ce jeune homme est Joseph Jechaïah ; il a vingt ans comme Jean, mais il a vu plus que nous trois, mes enfants. Son peuple est voyageur ; il en suit l'instinct et il a raison, n'ayant pas encore beaucoup parlé avec nous et ne sachant guère ce qui s'est fait jusqu'ici. »

Ces premiers mots me troublèrent un peu, parce qu'il me

semblait bien qu'il régnait entre eux tous quelque chose que je ne pouvais comprendre qu'à la longue.

Jean pressa les mains de Libanius dans les siennes :

«Ce jeune Israélite a-t-il vu Julien, dit-il, et arrive-t-il avec lui?

— Je viens de la Perse, dis-je, et je ne sais plus rien de Jérusalem ni de la Grèce depuis deux ans.

— Où fuirons-nous Julien, poursuivit Jean, et comment ne pas lui parler, s'il veut nous appeler à lui? Pourquoi Basile est-il venu me chercher dans la solitude où j'étais?»

Libanius frappa légèrement la tête de Jean du bout des doigts :

«J'ai, dit-il, un conseil à te donner qui valait la peine de revenir me voir à Daphné.»

Basile se pencha sur son lit et s'appuyant sur ses deux coudes, parla avec un accent ferme et bref : je remarquai qu'il s'exprimait selon la mode d'Antioche adoptée des Païens même, qui est de parler à une seule personne comme à plusieurs, ce que les Chrétiens ont mis en usage par mémoire de la trinité de Dieu qu'ils enseignent.

«Il était temps, il était temps de vous ramener Jean. Il était perdu si nous l'eussions laissé à lui-même un mois de plus. Il était atteint de ce noir esprit qui précipite tant de nos pareils dans la solitude et qui les envoie dans les déserts, brûler, user leur âme par des méditations inutiles, dessécher leur crâne sous le soleil, et y laisser leurs squelettes au sable et au vent. Notre pauvre Jean, le plus jeune d'entre nous, était le plus vieux hier quand je l'ai retrouvé enfin et pris par la main pour vous l'amener. J'espère que le Dieu éternel fera qu'il soit sauvé ainsi, puisque vous m'avez envoyé à lui comme vous avez envoyé autrefois Paul de Larisse à Julien notre ami.

— Bien à plaindre à présent, dit Libanius en soupirant et en laissant tomber sur la table la coupe qu'il tenait en main. Il n'a plus de communication avec nous, avec Daphné la demeure sacrée.

— Écrivez-lui, et peut-être vous le remettrez dans la route s'il s'est écarté, mon père, reprit Basile.

— Hélas ! cela n'est plus possible », dit Libanius.

Jean écoutait attentivement et ses yeux se remplirent de larmes ; une sorte de tremblement le saisit et il dit avec une grande douleur :

« Que nous servent donc les enseignements que nous recevons, et comment oserai-je en donner jamais à mon tour s'ils sont impuissants contre les tourments intérieurs qui accablent les hommes de nos jours ? Julien, ton disciple comme moi, voulait-il aussi s'enfuir dans le désert comme je l'ai fait ? voulait-il s'y laisser mourir ? qu'as-tu fait, mon Père, pour le sauver ? Quelles paroles as-tu prononcées ? par quel sentiment ou par quelle pensée est-il retombé ? Quel supplice secret le tourmente comme moi ? a-t-il perdu tous ses Dieux ? Pour moi (et là il s'assit sur le lit de repos, jetant à terre le coussin un peu usé sur lequel il reposait son coude), pour moi, je me laisse conduire ici par Basile, mais sans espoir, car il me semble que nous sommes tous perdus. »

Libanius sourit en baissant les yeux et passa le bord de ses lèvres sur sa coupe, puis la faisant circuler par Basile et moi d'abord :

« A Vénus-Uranie ! » dit-il. Et il prit une couronne de violettes et de lierre qu'il mit sur la tête de Chrysostome. « A Vénus-Uranie, reprit-il, levant alors sur nous un regard bon et paisible ; Vénus-Uranie qui est la Sagesse éternelle, la Vénus céleste, la fille du ciel que le ciel engendra seul, qui n'a jamais eu de mère, Celle que les premiers des hommes, les Princes par l'esprit, adorent dans tout l'univers ancien et l'univers qui commence, Celle qu'invoquent les âmes viriles de toutes les croyances et qu'avant toute prière aux Dieux inférieurs, viennent encenser les Helléniens et les Chrétiens de Rome et d'Alexandrie, d'Athènes et de Carthage ; à la Vénus-Uranie, à la Beauté impérissable et céleste ! »

Basile prit la coupe avec ardeur, moi avec une crainte secrète, mais sans amertume, et avec l'émotion d'un homme qui s'approcherait de l'arche sainte. Jean la reçut comme un enfant docile reçoit une jatte de lait apportée par sa nourrice, et rougit légèrement en y buvant, ne perdant pas de vue le visage de son maître.

Je connaissais trop bien Libanius pour regarder cette invocation comme sérieuse, et souvent je l'avais entendu plaisanter sur les Dieux, fils des Poètes ainsi qu'il les nommait, et je savais qu'il n'avait aucune foi dans les divinités grecques. Je crus donc ne pas lui déplaire en laissant apercevoir un sourire d'incrédulité. Mais Basile de Césarée me regarda très gravement et me dit à demi-voix :

« Jeune homme, jeune homme, ne soyez pas incrédule et ne souriez pas. Mais songez que tout ce qui peut se penser a été pensé ici. »

Libanius l'avait entendu et me tendit la main avec amitié, mais sans beaucoup penser à moi, et cela me fit un peu de honte; je sentis qu'il ne me regardait pas comme digne d'être combattu, même en passant, du moindre coup de flèche, ni secouru, et couvert seulement du pan de son manteau, et que je ne pouvais être encore pour un tel homme ni un adversaire assez grand pour être mesuré, ni un assez noble infortuné pour être secouru. Il avança la tête vers Jean, uniquement occupé de lui.

« As-tu vu quelquefois, mon enfant, lui dit-il, un homme enivré du vin de Chypre s'écrier que la terre tourne, parce que sa faible tête tourne sur lui-même comme la roue d'un moulin ? Eh bien ! mon ami, tu ressembles beaucoup à cet homme. Tu ne vois plus assez clair au milieu des paradoxes que l'on te fait et de ceux que tu enfantes pour marcher droit, et tu en conclus que le monde chancelle, que les Peuples tremblent et que les villes tournent autour de toi.

« J'en ai honte, dit Jean, en pâlisant de plus en plus, j'en ai honte, mais cela est vrai. Je ne puis plus soutenir la vue des grandes villes et je ne les comprends plus. Moi, avocat, moi chargé de défendre ceux que l'on dépouille, comment puis-je le faire, quand le juste et l'injuste sont confondus ? Le droit vacille et change à tout instant, et ses formes sont tous les matins nouvelles, comme les formes de l'horizon dans nos sables, lorsque le vent d'Afrique vient mettre les montagnes à la place des vallées. J'ai senti la raison crouler sous mon pied, comme une maison ruinée; alors j'ai brûlé mes livres, j'ai brûlé mes écrits; j'ai fermé

ma porte à mes clients, je me suis enfui pour être oublié des hommes.

— Mon ami, notre pauvre Julien disait comme toi il y a seulement treize ans, et tu vas voir, en quelques paroles, comment il eût mieux valu qu'il demeurât dans cet abattement que de n'en être tiré qu'à moitié. Ah ! mon enfant ! ah ! mes enfants ! que n'ai-je été là moi-même ! Combien je l'aime ! mais combien je le plains ! Heureuse retraite que celle qui m'empêchera de le revoir ! Que lui dirais-je, s'il était là ? Saurais-je mentir pour le calmer, et peut-on mentir lorsqu'il s'agit de choses divines et lorsque l'on tient, comme nous le faisons, ses yeux toujours élevés vers ce monde invisible où tout est expliqué ? Et d'un autre côté comment désoler cet enfant qui maintenant est heureux de ce qu'il a fait, se réjouit de voir à ses pieds le monde vulgaire et croit sincèrement avoir changé ses Dieux en changeant les Statues ? Ah ! ce n'est pas pour rien que j'ai cessé de lui écrire et de lui faire savoir nos entretiens. J'ai vu en avant... j'ai vu, et il n'est plus temps qu'il voie comme moi... Qu'il aille, qu'il aille toujours et tant qu'il pourra avec ses armées. Je ne le reverrai pas. Voyez Paul de Larisse, il ne m'a pas écrit, il ne m'est pas venu. C'est qu'il est inquiet et se doute bien de quelque chose que j'aurai à dire. Ah ! je ne voudrais pas les voir : plutôt être lapidé ou boire la ciguë ! »

#### LES SUPPLIANTS.

En ce moment-là, un esclave éthiopien souleva la portière et dit qu'il y avait deux familles de suppliants qui venaient de s'asseoir au foyer après avoir touché le coin de l'autel, dans le péristyle. Nous nous retournâmes et, de notre table, nous pûmes apercevoir en effet huit ou dix étrangers à qui les esclaves lavaient les pieds. Le maître ordonna qu'on leur servît tout ce qu'ils demanderaient, qu'ils fussent conduits aux logements des hôtes, et ajouta qu'au lever du jour il irait les visiter. Un des esclaves enfants chargé de ce message revint apporter un papyrus attaché d'un ruban doré.

Libanius ouvrit le sceau et nous dit, après avoir parcouru des yeux les caractères romains :

« Voici encore une de ces actions qui jettent le trouble dans l'âme des plus justes et pour lesquelles ils ne sauraient quel avis donner. Sur quel droit s'appuyer pour blâmer ou approuver ? Notre temps n'est vraiment semblable à aucun temps, si l'on ne sait pas regarder plus haut que les événements.

« Deux familles viennent se réfugier à Daphné. Ces deux familles demandent à Antioche asile et protection. Et voici un homme, le père et le chef de la première famille, un Publius Claudius, un Patricien, citoyen romain de l'ancienne race des Claudiens qui avait trois branches Patriciennes et une Plébéienne, lui qui était beau-frère du dernier comte d'Orient sous Constantin, le voici, parce que sa fortune est réduite à une petite terre en Syrie, qui donne sa terre, sa personne, ses enfants, sa postérité, ses serviteurs et les fils et filles de ses serviteurs, à titre de sujets, redevables envers leur maître, à perpétuité, d'un dixième de leur bien ou du produit de leurs travaux ; et ce maître, ce possesseur souverain, est l'affranchi Théodore de Batné, autrefois joueur de la flûte double, qui a des propriétés d'une immense étendue et qui les a toujours défendues contre les Barbares, à l'aide de la faveur des Empereurs, de ses richesses, de ses esclaves armés et des remparts dont il a entouré ses terres et ses châteaux. Or ce Publius Claudius est Chrétien et se donne ainsi corps et biens à un Hellénien qu'il nomme Paten ou Paysan quand il en parle ; et ce Théodore de Batné, par souvenir de son ancien état, ne cesse d'affranchir ses esclaves Chrétiens et autres, et n'exige d'eux qu'un travail assez modéré qu'il leur paie par journées. Quelquefois il leur donne des terres qu'ils cultivent et, l'un d'eux s'étant fait Chrétien, favorisé par le duc d'Égypte et par Athanase, ce factieux Patriarche, banni d'Alexandrie, s'est trouvé assez riche pour vendre sa protection à une autre famille Hellénienne qui est là aussi, près de mon foyer. Voici dans ma main les deux traités de ces familles suppliantes, avec les familles souveraines qui au nom de leur richesse et de leur force vont les recevoir esclaves, mais esclaves d'une nouvelle sorte : c'est un esclavage volontaire

pareil à celui de l'enfant sur le bras de la femme, de la femme sur le bras de l'homme. Et tout cela n'est consacré par aucune loi des Dieux ni des hommes, et cependant tout cela était nécessaire et doit vivre à travers tout, et cet ordre inconnu prend naissance au milieu des désordres. Et cette vue trouble jusqu'au fond de l'âme Jean et Basile qui m'écoutent, et la confusion qui bourdonne et tourbillonne autour d'eux les rend incertains de ce qu'ils doivent faire pour prendre la défense du Bien et du Juste qu'ils ne distinguent plus. Ce que je dis n'est-il pas vrai ? ajouta-t-il en souriant avec une douce malice. Pour moi, je crois bien faire et suivre les volontés immuables du Dieu Créateur en ouvrant toujours au plus faible le bras du plus fort, et je me suis chargé de faire recevoir dès demain à Antioche ces deux familles suppliantes chez leurs maîtres et protecteurs futurs. C'était la vue de ces choses qui d'abord avait, comme vous, jeté Julien dans un grand effroi, mais il y avait encore d'autres choses que vous ignorez.

« Enfants, dit-il en parlant aux esclaves adolescents, s'il vient de nouveaux étrangers, conduisez-les avec respect, quels qu'ils soient, et j'irai leur parler et leur donner le salut du soir. »

Les jeunes garçons nous servirent en revenant les colocases d'Égypte dans des ciboires d'argent, et des langoustes et d'autres poissons de mer dans des bassins.

On nous versait des vins de Chio, de Myndie et d'Halicarnasse au moindre signe, mais sans insistance, et Libanius ni aucun de nous ne prononça le nom d'aucun mets ni pour offrir ni pour accepter, tant que le souper dura.

Nous entendions les étrangers parler à demi-voix, et j'en voyais passer quelques-uns qui se promenaient dans le péristyle en se donnant le bras, et s'entretenaient avec gravité et aussi avec mystère. Ils venaient jusqu'à la porte de la salle que nous occupions, sans qu'on y prêtât la moindre attention et, soit que les tapis fussent levés ou abaissés, ils ne jetaient aucun regard sur nous, au delà du seuil, et se tenaient entre eux avec le respect toujours en usage.

« L'heure s'avance, dit le bon Libanius, en regardant la clepsydre qui versait goutte à goutte les instants de cette nuit inquiète. Basile, dis à Jean et à nous la première entrevue de Julien avec les nôtres. Je te ferai voir la source de l'erreur. Te souviens-tu bien de Julien et crois-tu qu'il soit content de lui, toi le moins jeune, toi Basile de Césarée, toi stoïcien sévère ? Tu le vis, je crois, avant nous tous, lorsque j'envoyai Paul de Larisse à Macella ? Il est temps, il est temps de faire attention à lui et de lui écrire ou de l'aller trouver, car plus je songe à lui, plus il me semble qu'il ne comprend plus sa vie et ses chemins.

— J'y pensais, » répondit gravement Basile, et il se tut, ainsi que nous, se recueillant pendant quelques moments. Lorsqu'il répondit, ce fut en ces termes :

#### CE QUE DIT BASILE DE CÉSARÉE.

« Il y avait bien un mois que Paul de Larisse et moi cherchions à pénétrer au château de Macella pour saisir une occasion de parler à l'un des deux Princes, mais jamais ils ne sortaient et l'on n'ouvrait les tours de la forteresse à personne. Nous allions quitter la Cappadoce et revenir à Daphné vous rendre compte de nos essais inutiles, lorsqu'un jour, en marchant dans les rues de Nicomédie, nous vîmes des chrétiens entrer dans leur église et nous les suivîmes pour les observer. On nous dit que pour la première fois les deux neveux de Constantin l'Apostat allaient remplir leur office de lecteurs. Paul frémissait et s'arrêta, sur le seuil, s'appuyant aux premières colonnes et n'osant offenser les Dieux en mettant le pied dans le temple du Nazaréen. »

Ici Basile de Césarée se tourna vers moi :

« Paul de Larisse, dit-il, avait à peine dix-sept ans. C'était un des esclaves de Libanius, acheté à l'âge de deux ans dans la ville de Larisse en Thessalie à des Hébreux vos frères. Libanius l'a élevé parmi nous, il a attaché à son front les ailes de Platon, et vraiment il a pris aussi son vol. Il a écrit avec une grande sagesse dès l'âge de quinze ans, son éloquence est plus forte sou-

vent que celle d'Iamblique et de Maxime lui-même. Il a lutté avec Athanase, et ses actions et ses propos ont plus de beauté et de perfection encore que ses écrits. Il n'a jamais voulu être affranchi, et tu vas savoir comment nous avons cessé de le voir et d'entendre parler de lui.

« Comme il me retenait à l'entrée du temple, je lui dis :

« Crains-tu d'offenser Théia, la mère du Soleil, en te mettant  
« à l'ombre ?

« — Non, me dit-il, mais je crains de voir crouler ce temple  
« sur ces impies. Regarde-les ! »

« Il y avait à l'entrée de l'Église des jeunes filles vêtues à demi, le visage découvert, les bras nus, et soutenues par des esclaves ; elles s'avançaient comme à l'amphithéâtre, tenant leurs miroirs à la main, parfumées et ornées de pierreries sur leurs sandales et les doigts des pieds. Chacune d'elles attendait son amant qui devait sortir de l'église, et d'instant en instant il venait un jeune homme la prendre en souriant et l'introduire avec orgueil. Il la précédait, la nommant sa sœur adoptive, selon l'usage hypocrite introduit nouvellement et qui vous a tant indigné, Jean. Chaque frère pressait sa sœur, lui parlait à haute voix, malgré les chants religieux qu'ils ne craignaient pas de troubler ; puis la faisait asseoir entourée d'hommes, sur de petits lits de soie où les autres femmes venaient se coucher à demi, s'étudiant à ces poses voluptueuses que savent prendre les jeunes filles au théâtre. Paul s'étonnait qu'elles ne fussent pas chassées honteusement : c'est qu'il ne voyait pas qu'à Nicomédie comme à Antioche, à Constantinople, à Carthage, à Alexandrie, à Athènes, il faut bien que la religion nouvelle laisse prendre cette liberté effrontée pour se faire aimer de la jeunesse qui lui est utile et la défend.

« Cependant une procession nombreuse d'hommes vêtus de robes noires et portant des croix blanches sur la poitrine nous annonça quelque chose de plus grave. Ils chantaient un cantique funèbre sur le chant des Euménides poursuivantes d'Eschyle, ce chant qui faisait mourir les mères de terreur. Un silence profond suivit leur entrée dans le temple et, prenant Paul par la main, je le forçais de les suivre et de se placer avec moi derrière une de ces

colonnes torsées de marbre vert que Constantin l'Apostat a multipliées à Nicomédie, lorsqu'il fit planter une croix sur l'ancien temple de Cérés-Déo. Paul mit quelques grenades dans sa poitrine en expiation secrète à Cora et Déo, les deux déesses dont il croyait offenser le nom mystique, et, le front enveloppé dans son manteau, il observa ainsi que moi ce qui se passait.

«Le Prêtre ayant quitté l'autel de la Mort, car à Nicomédie comme dans toutes les villes chrétiennes il a la forme d'un tombeau, vint s'asseoir avec les autres religieux et se tourna ainsi que tous les assistants vers une tribune placée au pied d'une colonne, et qui avait au-dessous d'elle une autre tribune plus petite. Dans la plus élevée monta un vieillard chauve, dans la plus basse vinrent deux adolescents. L'aîné était Gallus, le second Julien. Gallus était dès lors ce qu'il a toujours été. Sa taille était élevée et mal prise comme s'il eût trop vite grandi, son teint pâle et blafard comme celui de Constance Chlore son grand-père, ses regards éteints, sa voix étouffée. Il lut rapidement et en balbutiant une homélie que je crus reconnaître pour l'œuvre d'Athanase à l'emphase du discours, et il se hâta de s'asseoir derrière son frère sans que personne eût pu entendre autre chose, de son oraison, que quelques phrases brisées par ses bégaiements. Julien s'avança. Il avait été ordonné Lecteur de l'Église en même temps que son frère. Mais, plus ardent dans sa piété, il s'était fait tonsurer, et il était moine. Revêtu de la robe noire, la tête rasée, les yeux baissés, les bras croisés sur la poitrine, il se jeta à genoux sur le bord de la chaire et demeura longtemps enseveli dans ses méditations. Il parut pénétré d'une adoration profonde et il oublia longtemps l'assemblée qui le regardait avec curiosité. Ensuite il se releva tout d'un coup, étendit ses bras en croix et, levant ses yeux au ciel, il prononça une prière en langue latine à la Vierge Deipara.»

Ici le jeune Jean sourit légèrement, et Libanius, interrompant Basile de Césarée, lui dit avec gravité :

«Ce qui te fait sourire est beau et vraiment divin, enfant ! De quoi t'étonnes-tu ? N'as-tu pas toute ta vie appris et enseigné que la Vénus terrestre est fille de Jupiter et de Diane, et Diane n'est-

elle pas ainsi la Vierge-Mère? Vois Joseph Jechaïah, il est juif et il a écouté avec une attention plus exaltée, plus sérieuse et plus digne des choses sacrées qui nous occupent.»

Jean rougit un peu, baissa les yeux et s'inclina avec vénération. Nous redoublâmes de recueillement et Basile de Césarée continua, après avoir humecté ses lèvres du vin noir de Pramnic mêlé d'eau de mer.

«Le moine adolescent, le religieux Julien prononça cette prière avec une ferveur si grande qu'il semblait prêt à s'enlever au ciel. Paul de Larisse l'écoutait avec douleur et, comme il s'appuyait sur mon bras, je le sentais trembler. «Quelle âme! quelle âme «nous a enlevée Constantin l'Apostat!» me dit-il tout bas. «Tais-toi, «tais-toi! répondis-je, mais écoute-le et regarde-le bien.» Julien avait les joues couvertes de larmes, ses yeux bleus étaient en ce moment touchés par un rayon échappé des voûtes du temple, et sa tête seule, éclairée jusqu'aux épaules, paraissait ne plus tenir à un corps humain. Quelque chose de l'enfance, quelque chose de naïf et de pur était visible à tous, et le demi-sourire du berceau errait entre ses lèvres entr'ouvertes et ses dents qui frémissaient comme s'il eût répondu, tout bas, à une déesse maternelle qui lui parlait, ou comme si ce Prince enfant eût reçu quelques gouttes d'un lait invisible et divin que son extase paraissait lui faire goûter. Son teint, blanc comme celui d'une femme, s'était animé tout à coup et enflammé comme le visage des jeunes filles à qui l'on arrache le voile, son front large était humide et renvoyait près de lui, sur la colonne, un peu de la clarté pure du rayon d'en haut.

«Le son de sa voix était tendre et clair à la fois comme le son de la voix des vierges, et il devint comme une sorte de chant lorsque le jeune Lecteur, prenant le livre, se mit à réciter, selon la cadence usitée parmi les Chrétiens, le livre qu'ils appellent : Livre de la Sagesse.»

Je me sentis rougir et ne pus m'empêcher de m'écrier :

«Ah! certes, il ne leur appartient pas, Seigneurs. Ce livre est notre ouvrage, et nous autres juifs d'Alexandrie, l'avons vu sortir de l'école de nos Thérapeutes. Ils l'écrivirent en grec, jamais

Salomon n'en fut l'auteur, et l'original hébreu ne s'est jamais vu. Cette sagesse est celle de nos Esséniens. Ne savez-vous pas que la Synagogue est divisée par dogmes philosophiques ? les Saducéens sont Épicuriens, les Pharisiens, Stoïciens, et les Esséniens, Pythagoriciens. Les purs Esséniens sont de chastes cénobites. Tous leurs biens sont en commun. Ils n'ont point de serviteurs et se servent l'un l'autre. Ils passent leur vie dans le travail des mains, le silence, la prière et l'étude de l'Écriture sainte. Ils regardent comme une imperfection d'aimer les femmes et de se marier ; ce sont eux que les apôtres se sont efforcés d'imiter, et Jésus de Nazareth était nourri de leur doctrine.»

Basile de Césarée continua :

« Paul en l'écoutant eut comme un vif sentiment de joie, car nous y retrouvions les préceptes du divin Platon. Mais à cette lecture en succéda une qui me remplit d'une terreur et d'un étonnement qui dure encore, lorsque Julien, écartant le livre, en prit un autre et, se tenant debout ainsi que l'assemblée entière qui se leva avec lui, lut, en s'inclinant chaque fois que passait sur ses lèvres le nom de Jésus, la déclaration la plus audacieuse qui jamais ait été faite à la terre au nom du ciel :

« Le Verbe ! le Verbe divin, la Raison émanée des cieux, l'Esprit, la Parole, le *Logos* adoré de Socrate et de Platon, l'Âme du monde, le Dieu créateur, a été fait chair en Jésus ! »

« Je n'avais jamais jusqu'à ce jour entendu lire ces paroles devant les assemblées publiques, et ce témoignage hardi m'émut et me fit frémir jusque dans les os. Paul me serrait la main. Je le regardai : il avait les yeux en larmes, il fut obligé de serrer dans ses bras la colonne du temple pour se soutenir et se cacher. Un trouble si grand le saisit, qu'il lui parut que la lumière cessait dans l'église et que Dieu offensé allait se retirer et abandonner le monde.

« Je le soutins et, par quelques mots dits à voix basse, je raffermis ce jeune homme. Nous nous remîmes à observer.

« Julien, le jeune Julien tenait ses bras élevés vers la voûte du temple et semblait en extase. Ses joues pâlissaient et rougissaient tour à tour à chaque parole qu'il lisait ; quelquefois il parlait avec

une vitesse involontaire, comme dans la fièvre; sur d'autres mots, lentement, pesamment, sans raison; par moments, entre deux syllabes il s'arrêtait, comme écoutant quelque chose qu'on n'entendait pas et qu'il paraissait entendre. Ses deux lèvres d'enfant, épanouies, roses et animées, restaient entr'ouvertes comme si elles eussent reçu un souffle divin qui le pénétrait jusques au cœur. On voyait frémir ses dents blanches éclairées par un rayon, et ses blonds cheveux et son front étaient humectés de je ne sais quelle chaleur pareille à celle des femmes enivrées par l'amour. L'adolescent paraissait heureux. Il semblait avoir une vue claire, précise et radieuse de la Divinité. Sa respiration suspendue suspendait la nôtre; son silence fit régner un silence morne et sans frémissement; une larme de félicité coulait sur sa joue, sortie du fond de ses yeux bleus et, lorsqu'elle tomba sur son livre, on l'entendit.

« Sa voix s'éleva de nouveau, purement et distinctement, pour dire avec suavité :

« En vérité, en vérité, vous verrez le ciel ouvert et les Anges de Dieu monter et descendre. »

« Après quoi, plein de son rêve et de sa vue céleste, tout souriant et bienheureux, il se laissa aller à genoux et l'assemblée avec lui.

« Qu'allions-nous faire ? me dit tout bas Paul de Larisse, dans « quel bonheur l'allions-nous chercher pour le conduire à nos « voies incertaines ? » Et nous nous taisions avec une crainte remplie de pitié et de bonté.

« Bientôt Julien se releva, s'assit près de son frère Gallus, et l'assemblée, assise comme lui, se disposa par de nouveaux chuchotements à écouter l'Évêque qui s'avança suivi d'un grand nombre de prêtres.

« Il y eut une chose en ce moment qui me montra que les hommes de notre temps ne sont pas changés par leurs transformations extérieures; ce fut la froideur et la nonchalance de l'assemblée. Tandis que le jeune Lecteur était enflammé et ravi, et que les choses du ciel, annoncées fermement par sa voix, le faisaient trembler, pâlir, et l'épouvantaient de la grandeur de sa

conviction, tandis que ce saint étonnement nous attendrissait sur lui, tandis que je méditais avec terreur sur les suites de ces considérations énormes, tandis que Paul de Larisse, l'adorateur le plus fervent de l'Essence Divine qui se soit trouvé parmi nous et peut-être jamais chez les hommes, était offensé dans son cœur, offensé pour Dieu, comme un fils pour son père, et rougissait de ce qu'il croyait la dégradation de l'Éternel Créateur; cette foule indolente, molle d'esprit, molle de cœur, faible, petite et pauvre d'intelligence, se remit à promener des regards à demi curieux, à demi assoupis, sur les prêtres et les orateurs comme sur des acteurs, puis les ramenait vite sur elle-même, se considérant et s'aimant plus que toute chose du ciel. On ne prêtait qu'avec dédain aux discours une oreille distraite, et l'on donnait tous ses yeux aux objets avec une ardeur furtive. On parlait bas de ceux qui entraient, on se saluait de la main, on s'apprêtait avec soin une place voisine des femmes préférées, on souriait à telle parure, on applaudissait à telle autre de l'œil, de la tête et du geste, on était à tout, hors à la pensée divine. Les molleses de l'ennui, les grâces de l'amour efféminé, les puérilités d'une vie oisive, c'était tout. Et ces grandes saintetés que nous n'écoutons qu'avec un étonnement perpétuel, que nous ne répétons qu'en hésitant, que nous portons en nous avec terreur comme une femme porte l'enfant qu'elle croit Divin, ces grandes choses qui leur étaient données chaque jour étaient, pour ces esprits fatigués et vulgaires, une vulgaire nourriture, et je ne vis le sentiment céleste que dans les yeux de Paul et dans les regards troublés de Julien.

« Julien est timide et sauvage de caractère. C'était la première fois qu'il venait entendre d'autres enseignements que ceux qu'il avait reçus à Macella des rhéteurs chrétiens, maîtres imposés par l'eunuque Mardonius, ce misérable intrigant que vous connaissez. Julien se penchait sur sa tribune, pressant son frère du geste et des yeux de redoubler d'attention au discours de l'Évêque de Nicomédie dont il reçut de loin la bénédiction en se prosternant, le front sur ses mains jointes.

« Cet évêque est un apostat très savant nommé Aëtius. Autrefois esclave, puis chaudronnier ambulante, orfèvre, médecin,

maître d'école; depuis, Prêtre d'Apollon Musagète, et enfin théologien nazaréen, il avait apostasié comme Constantin, et fut nommé Evêque par le dernier Empereur.

« Depuis le commencement des prières, et pendant la lecture de Julien, il était uniquement occupé de quelques disputes qu'il suivait, à demi-voix, avec les sophistes chrétiens des sectes différentes de la sienne. L'ardeur des controverses l'animait d'une façon extraordinaire. Il raturait sur ses genoux des manuscrits qui lui étaient présentés et répondait en marge, avec son stylet. Sa figure ne m'était pas entièrement inconnue. Il était grand, maigre et fort laid. Son visage bilieux et ridé avait quelque chose de la fouine et du loup, et semblait recouvert d'un parchemin sec et usé. Il n'avait de vie que dans ses petits yeux ardents où la ruse et la défiance perçaient par d'obliques regards. Un rire prompt et ironique agrandissait quelquefois démesurément sa bouche, puis il reprenait l'air et l'attitude de la méditation et se préparait à prendre la parole dans un discours bref qu'il commença tout à coup d'une voie enrouée, en roulant et remuant des feuilles de papyrus dans ses doigts.

« Voici, dit-il, en montrant ces lettres, une épître de l'Evêque « Athanase d'Alexandrie qui déclare que son esprit se fatigue « à méditer sur la divinité du Verbe, qu'il sent ses efforts repoussés « par une résistance invincible, et que plus il réfléchit, moins il « comprend. Preuve nouvelle que la sagesse et la vérité sont dans « la doctrine d'Arius. Alexandrie même va le reconnaître, et ce « que pense le divin Auguste Constance qui règne sur l'Empire « va être aussi la pensée du monde, comme elle est la nôtre dans « cette Eglise. » Je remarquai une grande pâleur sur la figure de Julien, que nous ne perdions pas de vue. En cet endroit et dès son début, l'Evêque Aëtius s'arrêta tout à coup, ayant besoin de reprendre des forces pour ce qu'il allait dire et reculant comme un sauteur habile devant le plus large fossé qui lui reste à franchir. Avec une volubilité de langage digne des parleurs des rues d'Athènes, il reprit en un moment et résuma toutes ses anciennes disputes les plus glorieuses, avec autant d'orgueil qu'en met un conquérant à nommer ses champs de bataille.

«Honorons à jamais le nom d'Arius, dit-il d'abord, car lorsqu'il n'avait pour disciples que deux évêques d'Égypte, sept «prêtres, douze diacres et sept cents jeunes vierges, il était aussi «courageux que lorsque l'Empereur le vint recevoir à pied et le «déclara maître de la foi chrétienne bien comprise. Le concile de «Nicée n'a rien changé à notre doctrine. L'Empereur et l'Impéra-  
«trice Eusébie la Grande sont Ariens ainsi que nous. Quoique «nos grands chemins soient couverts de troupes d'Évêques qui «parcourent les provinces pour se rendre aux synodes, qu'ils «épuisent les chevaux de poste et se fatiguent inutilement, ils «sont un objet de moqueries universelles, et c'est tout leur succès. «Dans toute conférence ils ont été vaincus. Enfin, l'*Homoousion* «est détruit!»

«Un murmure d'approbation sorti de tous les coins de l'assemblée nous surprit beaucoup. Car cette multitude exercée aux controverses chrétiennes entendait dès l'abord ce qui nous était impossible à comprendre.

«L'*Homoousion*?» me dit à demi-voix Paul de Larisse étonné. «L'*Homoousion*, l'*Homoousion*!» répétait à demi-voix toute l'Église avec une satisfaction triomphante.

«Aëtius poursuivit rapidement :

«Où sont les Sabelliens, comme Athanase, avec leur substance «unique? Les Trithéistes avec leurs trois esprits, et les Docètes «qui nient la nature humaine du Fils et ne font de lui qu'un fan-  
«tôme? Les Gnostiques ont en vain produit cinquante sectes, les «Basilidiens, les Valentiniens et les Marcionites sont vaincus aussi «bien qu'eux. Arius, Arius a forcé la Théologie entière à tourner «dans un cercle fatal où sa raison l'a enfermée. Les Sabelliens «finissent où commencent les Ébionites, et puisqu'ils reconnaissent «que l'incarnation du Verbe n'est qu'une simple inspiration de la «sagesse divine, c'est avouer, comme Arius l'a déclaré, que le Fils «ne fut qu'une image visible de la perfection invisible, et que, «doué de toutes les perfections inhérentes que la philosophie sup-  
«pose à la Divinité, il n'a brillé cependant que d'une lumière «réfléchie. Tous le reconnaissent aujourd'hui pour le plus divin «des sages et la plus parfaite des créatures. Il est donc vrai (et nos

«ennemis le crient jusque dans les déserts) que l'univers s'étonne  
«aujourd'hui de se trouver Arien.»

«Un grand cri se fit entendre après ces dernières paroles, et avant que personne le pût voir et l'arrêter, le jeune Julien jeta du haut de sa tribune le livre des Testaments qu'il tenait ouvert devant lui, et s'écria en pleurant et se tordant les bras :

«Où est mon Dieu? où est mon Dieu? qu'avez-vous fait  
«du Dieu?»

«Son frère et son gouverneur, ses esclaves et leurs amis se pressèrent autour de lui, mais rien n'arrêtait ses marques extraordinaires de désespoir : l'assemblée se troubla, et les gardes sévères dont l'Empereur avait fait entourer les neveux de Constantin se hâtèrent de se placer entre eux et la foule. Nous suivîmes Julien des yeux aussi longtemps qu'il nous fut possible, et nous étions sur les degrés du temple lorsqu'il passa. La vue des soldats qui l'entouraient et celle de l'eunuque Mardonius l'avaient fait taire tout à coup. Il marchait les bras croisés en jetant sur eux des regards terribles. Gallus le suivait la tête baissée avec un regard indifférent et presque stupide. En passant, il se pressa contre Julien et lui prit le bras d'un air suppliant. Nous nous souvînmes du massacre de leurs autres frères, et nous hâtant de nous retirer de peur de les perdre, par un intérêt trop marqué, aux yeux des affidés de Constance, nous marchions en silence, voulant nous cacher dans un faubourg de Nicomédie pour y attendre une occasion meilleure d'aborder Julien. On ne nous reconnut point pour étrangers, et nous étions si occupés de ce que nous venions d'entendre, que longtemps après nous être enfermés seuls dans notre retraite, nous ne cessions d'y réfléchir sans parler.

«A dater de ce jour, la surveillance des eunuques auprès de Julien et de Gallus devint si sévère que la moindre sortie du Château de Macella leur fut interdite. On fit courir dans la ville de Nicomédie le bruit que l'un des princes était mort, et on laissait entendre que c'était le jeune moine. Les Eunuques chrétiens affectaient de gémir sur l'égarement de sa raison. Nous ne doutâmes pas que l'on ne voulût, par ces propos, préparer tous les esprits

à quelque funeste nouvelle, et nous ne cessions de nous informer inutilement par les rues de ce qui se passait dans la sombre forteresse. Paul de Larisse était plongé dans une amère tristesse. Je ne pouvais le décider à quitter Macella, et jour et nuit il rôdait autour des vieilles murailles comme un malfaiteur. Rien ne pouvait calmer le chagrin que lui avait causé cet emportement du jeune religieux. Nous pensions que le dernier espoir était perdu pour nous, et que cette publique imprudence allait servir de motif à la disparition du seul rejeton impérial en qui les pensées philosophiques pussent avoir accès.

« Vois, me disait Paul de Larisse, une nuit que nous marchions sous les murs de Macella, vois cette religion chrétienne qui n'est pas contente de dévorer l'Empire et de le livrer aux Barbares, mais qui se dévore elle-même par ses schismes.

— L'esprit des hommes de notre temps, lui disais-je, est trop subtil et trop pénétrant pour qu'une fable y soit adoptée sans contestation. Les Nazaréens ont déjà autant de sectes qu'il y a eu de sophistes pour examiner et prêcher leur culte. Et à peine Jean l'évangéliste a dit : Jésus est Dieu, qu'Arius dit : Jésus est homme. Et la majorité immense des Nazaréens dit comme Arius : il est homme. Et cependant ils persécutent et massacrent nos frères pour avoir dit cela, et ils renversent les temples des Dieux, et ils ne veulent plus de Dieu sur la terre, et tout va périr de ce qui est beau parmi les hommes. »

« Alors Paul de Larisse s'arrachait les cheveux et se livrait à des colères impuissantes ; car nous pensions en ce temps-là que tout serait sauvé si un des maîtres futurs du monde recevait une seule de vos pensées, Libanius, et, regardant cet ancien Empire s'écrouler, nous étions comme les habitants d'une grande ville inondée qui se réfugient sur une montagne voisine et regardent l'eau, en apparence peu redoutable, s'élever par degrés et emporter lentement et par débris épars, tantôt un pont utile, tantôt une statue héroïque, ici un aqueduc, là un théâtre, bientôt le toit d'une maison et peu après celui d'un temple. Tous les jours nous étions témoins d'une destruction nouvelle dans cette province plus frappée que les autres des deux plaies qui nous rongent. Quelquefois nous étions

éveillés par de grands cris et nous entendions un bruit d'armes qui nous avertissait que l'on courait aux remparts de la ville. Montés sur les terrasses, nous apercevions à l'horizon des nuages immenses de poussière blanche. C'étaient des troupeaux de Huns qui s'avançaient dans les plaines avec des hurlements de loups ; hommes et chevaux, tout était noir et sombre dans ces masses épaisses, ardentes et folles qui couraient toujours sans savoir où elles allaient, et toutes pareilles aux troupes d'éléphants sauvages. Les Barbares s'écoulaient par dix mille à la fois, écrasant comme un ouragan les récoltes, les maisons isolées, les villages épars. Ils venaient jusque sous les tours des grandes villes et, passant par-dessus l'autre horizon, s'enfuyaient on ne sait où, pour ne plus reparaitre de long-temps. Ce qu'il y avait de plus fatal à nos yeux, c'est que le Peuple de Nicomédie, comme celui d'Antioche que nous voyons à présent, s'était lâchement habitué à ces passages de la mort, et que son indolence s'était accrue des raisonnements de ses prêtres sur la résignation. Les femmes et les hommes avaient une conduite pareille. Tout s'enfermait et barricadait les grandes portes des remparts et des maisons. Les paysans accouraient tantôt avant tantôt après, tant mieux pour les plus agiles, les autres étaient livrés à la lance des Huns et aux pieds des chevaux. Les soldats des remparts ne savaient rien faire pour leur défense que lancer des flèches et des pierres maladroitement ; et l'orage passé, les portes se rouvraient aux curieux qui allaient regarder de près, mais avec prudence, les toits brûlés, les maisons rasées, les cadavres mutilés et les moissons broyées, puis les spectacles et les fêtes recommençaient, dans cette pauvre population élégante, flagellée par la Barbarie et énervée par le Christianisme.

« Cependant Paul de Larisse ne pouvait se détacher du Château de Macella, cette prison des religieux enfants, et une nuit, après avoir considéré attentivement des esclaves que l'on amenait deux à deux pour les vendre au marché de Nicomédie, il me quitta pour quelques heures, disait-il. Je l'attendis vainement pendant plusieurs jours et, caché dans la ville où j'étais étranger, je n'osais m'informer de lui ouvertement, et je le cherchais sans espoir de succès, lorsque je me vis aborder un soir par un marchand éthio-

pien qui me donna une lettre, passa et disparut avec crainte, sans me regarder ni me dire un seul mot. La lettre était de Paul de Larisse. Il s'était donné pour esclave en laissant au marchand tout ce qu'il possédait d'argent pour qu'il gardât son secret et pour être vendu parmi les esclaves qui étaient destinés à servir Julien. Il avait été acheté des premiers, et avec son laconisme accoutumé me chargeait de revenir vous dire, Libanius, par quel sacrifice il avait voulu vous obéir et que la suite ferait voir s'il y avait réussi. Je ne l'ai pas revu depuis ce jour, ajouta Basile de Césarée, mais ce que Julien a fait de bien jusqu'ici, l'Empire le doit peut-être à ce dévouement de votre disciple le plus cher. Cependant il est cruel pour nous et pour tous qu'il ne soit pas revenu chercher les entretiens de Daphné.»

Le vieux Libanius ne répondait pas et sa tristesse s'accroissait d'instant en instant. Il y avait déjà longtemps que Basile ne parlait plus lorsque le vieux maître leva ses yeux appesantis et sombres où je crus voir rouler une larme, et dit à Jean qui était assis près de lui et qui avait écouté Basile avec une attention passionnée :

«Et toi, depuis ce temps dont a parlé Basile, n'est-ce pas à Athènes que tu l'as vu ? N'était-il pas alors accompagné de Paul de Larisse ? Cherche bien à te souvenir de ce qu'il t'a dit. N'étais-tu pas son ami ?

— Non, dit Jean Chrysostome, en se soulevant sur le coude et repoussant, loin de lui, le cotyle à demi rempli. Grégoire de Nazianze y étudiait avec Julien et Basile, je crois aussi ; mais moi qui avais alors onze ans, je ne fis que le voir avec un étonnement qui me reste encore... Il était simple et bon, il avait, me disait-on, vingt-quatre ans. Il était triste et moqueur autant que je l'osais juger. Souvent, assis avec vous, Basile, il me prit sur ses genoux et je l'entendis parler beaucoup sur la nature de Dieu avec Grégoire de Nazianze et vous, et tous ses discours étaient si nouveaux et si rapides que je ne pouvais les comprendre assez vite pour les

retenir. Je me souviens seulement qu'il regretta que nous ne fusions pas chrétiens.

— En effet, reprit Basile en souriant ; Grégoire et lui parlaient beaucoup et s'entendaient fort bien, étant tous deux Nazaréens, et moi je m'amusais à les embarrasser par des questions difficiles. Alors Julien avec sa finesse d'esprit feignait d'abandonner Grégoire pour passer de mon côté, et Grégoire l'embrassait en l'appelant déserteur et en riant.

— Et il le tirait par les longues boucles de ses cheveux blonds, reprit Jean Chrysostome. Je vois encore Julien, ses grands yeux bleus si doux et si pénétrants, son teint pâle, son col penché du côté gauche, ses épaules un peu élevées, sa démarche capricieuse comme son langage, tantôt indolente et tantôt vive et emportée. Ses pensées étaient si rapides que sa parole ne les pouvait quelquefois atteindre. D'autres fois il se taisait pendant plusieurs jours et il paraissait dépérir, usé par l'idée qui l'occupait. Grégoire s'en attristait quelquefois et me demandait ce que j'en pensais. — Voilà tout ce que je me rappelle, et encore est-ce entouré d'un tel nuage qu'il ne s'en échappe que quelques traits épars. Ainsi je fus quelquefois frappé de voir le peuple d'Athènes suivre Julien dans les rues, et lui, baissant la tête et rougissant, se retirer dans la plus prochaine maison. Il me paraissait timide, comme Basile vous l'a dit, car il ne commençait jamais à parler sans rougir beaucoup.

— Et cela ajoutait à la sincérité de ses paroles un témoignage presque irrésistible, interrompit Basile de Césarée ; je l'ai souvent éprouvé.

— Un matin, reprit Jean Chrysostome, comme nous étions au théâtre tous les quatre, je remarquai que Julien était plus triste que de coutume. Grégoire lui avait parlé la veille de Gallus, son frère, que l'Empereur avait fait décapiter en Dalmatie, et il avait les yeux rouges et humides de pleurs. Cependant, comme on jouait le *Prométhée* d'Eschyle, il écoutait avec attention, moi j'écoutais avec une terreur profonde, et j'oubliais vous et Julien. Mais tout d'un coup il me prit dans ses bras et me plaça debout entre ses genoux.

« Ecoute ceci », me dit-il. C'était le moment où Prométhée s'écrie :

Ἢ μὴν ἐτ' ἐμοῦ, καίπερ κρατερᾷς  
 ἐν γυιοπέδαις αἰκίζομένου,  
 χρεῖαν ἔξει μακάρων πρύτανις,  
 δεῖξει τὸ νέον βούλευμ' ἀφ' οὔτου  
 σκῆπτρον τιμᾶς τ' ἀποσυλᾶται.

« Tout chargé que je suis des plus bonteuses chaînes, ce prince des immortels, Jupiter, sera contraint de recourir à moi pour connaître le nouvel ennemi qui doit lui enlever son sceptre et ses bonheurs. »

« Sais-tu, me dit Julien, quel est celui-là qu'a prédit Eschyle par la bouche de Prométhée ?

— Non, Julien, je ne le sais pas, lui dis-je, craignant d'offenser les Dieux.

— Eh bien ! me dit-il, petit enfant, ne vois-tu pas que c'est Jésus-Christ ! »

Et possédé de cette idée, il se leva brusquement et sortit seul.

— Oui, je me souviens de ce jour-là, dit Basile en pâlisant. Il sortit ainsi brusquement, mais je ne savais pas qu'il t'eût dit cela. Ce fut une étrange pensée. »

Et Basile tomba dans une rêverie si profonde que, tordant une coupe d'argent dans ses doigts, il n'écoutait plus.

« Je ne sais, continua Jean, si Paul de Larisse dont Basile a parlé se trouvait alors à la suite de Julien, mais je ne le vis pas. Ce fut peu de jours après que l'Empereur fit venir Julien à la cour au milieu des assassins de toute sa famille, le nomma César, l'entourant d'espions, et l'envoya dans les Gaules où il croyait l'exiler.

« Mais s'il partit César, il est revenu bientôt Auguste, s'écria Jean s'animant. Il a chassé les Alamans des Gaules, ce philosophe aux yeux baissés. Il prend ses repas debout avec les soldats, dort peu, s'éveille quand il veut, et couche sur un tapis jeté par terre ; il marche avec un livre de Platon sous son bras, le rhéteur ; il écrit en marchant, et gagne des batailles entre deux Poèmes qu'il compose. Il est Empereur du monde avec humilité ; il a corrigé,

éclairci les anciennes lois de sa main, et il en a fait faire de nouvelles. Il a réalisé la pensée de Marc-Aurèle, le règne des philosophes. Il n'a pas persécuté et, en deux ans de règne, il a plus qu'à moitié détruit le Christianisme ; mais dites-moi, Libanius, dites-moi, si c'était une foi sincère que la sienne, pourquoi il l'a rejetée comme un masque. Si c'était un masque, comment l'a-t-il porté en comédien de façon à tromper jusqu'à ses amis les plus chers par un faux enthousiasme ? Et est-il vraiment digne encore de nous si, pour arriver à l'Empire, il s'est ainsi appliqué à simuler la dévotion des martyrs chrétiens qui se sont fait lapider, et s'il a employé la prodigieuse souplesse de son esprit à feindre même leur exaltation ascétique et leur habitude de rechercher partout les Prophéties, comme faisait sincèrement Grégoire de Nazianze que nous ne cessons d'en plaisanter ?

— C'est ce que nous voulions te demander », dit Basile plus gravement.

Libanius, avant de répondre, sourit, en jetant devant lui, et sans regarder aucun de nous, un regard d'une extrême finesse qu'animait un feu jeune et vif avec une pénétration exquise ; il me paraît avoir ainsi tout à coup une vue claire de toute une chaîne d'idées ; puis il la connaît, la sait et la dit. Tandis qu'on brûlait devant lui une cassolette dont il ramenait l'encens sur sa barbe avec l'une de ses mains, il se tourna vers Jean Chrysostome et lui répondit :

« Ne crois pas, mon cher Jean, que Julien ait trompé personne ; ne crois pas que ce soit sans effort qu'une âme comme la sienne puisse rompre ce nœud dont les religions entourent et pressent notre enfance. Les prestiges merveilleux des cultes, qui sont excellents pour soulever de terre les âmes vulgaires, ont cela de fatal aux plus grandes âmes qu'elles les emportent trop haut. A l'âge où les rêves et les désirs s'échappent de nos esprits avec tous les amours et s'élèvent au ciel aussi naturellement que le parfum des plantes, on prend en passion telle merveille, enseignée au berceau, on la craint et on l'adore ; et selon la force de son imagination, on ne cesse de doubler sa grandeur et ses beautés et de l'entourer des magiques peintures de son délire, jusqu'au moment où le rayon

de la vraie lumière écarte les vapeurs éblouissantes et trompeuses. Julien a cru tout voir et n'a vu qu'à demi parce qu'il est trop dominé par sa mystique exaltation. Tu l'as rencontré bien désespéré à Nicomédie, Basile : eh bien ! les combats intérieurs qu'il livrait à sa croyance n'étaient pas encore achevés lorsque Jean le vit à Athènes dix ans après. Son amour du Christ luttait encore dans son cœur, et partout il le retrouvait, jusque dans les cris de Prométhée. Il est difficile de dire à quel point il lui est naturel de s'élever et de vivre dans les régions divines : n'as-tu pas remarqué, Basile, que ce n'est qu'avec effort qu'il en descend, tandis que chez le commun des hommes et même les plus habiles philosophes l'effort est de se détacher d'en bas pour monter ? Les rares sentiments d'amour et d'amitié que nous avons connus de lui me semblent avoir été touchés en passant par son âme dans un de ses élans, et emportés sur son char dans ses voyages parmi les sphères et dans les régions supérieures. Si jamais une pensée eut des ailes, c'est assurément la sienne. Aussi tout lui est-il facile dans les choses de la terre. Il pourrait presque contempler face à face et sans cesse l'Essence, l'Essence véritable, autour de laquelle est la vraie science ; il y cherche sans cesse la sagesse, la justice et l'amour. C'est au moment où il était le plus enivré que les divisions des Galiléens l'ont troublé. Et, par malheur, une imparfaite lueur de nos idées transmise par Paul de Larisse l'a saisi trop vivement, et il a rejeté sitôt qu'il l'a pu faire les langes chrétiens qui l'enveloppaient, le jour où il apprit qu'Arius triomphait et que le Dieu Jésus n'était qu'un homme sage aux yeux des chrétiens. Dès qu'il n'a plus vu clairement dans Jésus de Nazareth la Divinité pure et le Verbe qu'il adorait, il n'a plus rien voulu de ce culte. Mais il a mal fait.

— Dieux tout-puissants ! que dis-tu là ? » dit Jean se levant tout à coup avec une mortelle pâleur sur le front.

Basile de Césarée ne put s'empêcher de se jeter en arrière, et moi-même, en entendant ces paroles du plus grand Philosophe païen et du plus habile défenseur des anciens Dieux, je ne pus retenir quelques marques de surprise, malgré ma gêne secrète et mon respect.

Les deux jeunes avocats Jean et Basile se regardaient comme s'ils avaient vu s'ébranler la plus forte pierre d'une voûte, d'un dernier abri dans l'écroulement d'une ville. Une stupeur profonde glaçait leurs esprits et leurs visages ; ils se levaient et s'asseyaient tour à tour, ils s'interrogeaient des yeux et se prenaient les bras avec inquiétude comme pour s'abriter l'un contre l'autre.

Libanius sourit et touchant la tête de Jean :

« Recouche-toi, dit-il, et ne permets jamais, mon enfant, à tes lèvres d'or si justement vantées, de s'ouvrir avant que ton âme leur ait donné ses ordres et qu'elle y ait quelque peu réfléchi. »

Jean Chrysostome rougit, laissa reprendre son front entre les deux vieilles mains du maître qui l'embrassa, et il s'étendit, sans rien dire, à ses pieds sur un tapis.

La nuit était en ce moment si muette que nous pouvions distinguer le bruit léger des sources de Daphné. Toutes les étoiles éclairaient le ciel par de si larges feux qu'il nous semblait que nous étions placés au milieu d'elles. Je voyais à travers les colonnes du portique les lauriers du bois sacré s'entrelacer en berceaux et se balancer ainsi que les cyprès, les cèdres et les arbres indiens, sous le vent frais qui venait de la mer voisine. Les parfums de l'aloès, du sandal et du lys des eaux pénétraient nos cheveux, nos épaules et nos bras de leurs fraîches odeurs, et nous les sentions apportées par les gouttes invisibles de la rosée nocturne. Comme nous écoutions Libanius avec une attention nouvelle, nous entendîmes distinctement sur la terre un bruit sourd pareil au galop de plusieurs chevaux. Sur un signe de la main, les esclaves se hâtèrent de courir à la haute porte du péristyle où nous étions, mais au moment même où ils en soulevaient les longues tapisseries, deux jeunes gens parurent à l'entrée, se tenant par la main. Ils étaient enveloppés de manteaux blancs qui tombaient devant eux et cachaient leurs pieds. L'un d'eux, qui se tint devant l'autre, portait une petite barbe bouclée, légère et terminée en pointe. Sa tête était penchée, son regard cherchait les yeux des trois amis et allait de l'un à l'autre avec vitesse, et ses paupières semblaient chargées

de larmes qu'il voulait contenir. Libanius, secouant sa tête avec une agitation qui faisait frémir ses longs cheveux blancs sur ses épaules, se retourna sur son siège avec la lenteur des vieillards, et mettant sa main amaigrie et chargée de grosses veines bleues entre ses yeux et les lampes, le considéra sans rien dire comme un voyageur regarde un objet lointain et inconnu éclairé par un soleil trop ardent. Basile et Jean Chrysostome se parlaient bas avec incertitude, lorsque l'étranger s'approcha de quelques pas, s'arrêta encore, prit un des pans de son manteau pour essuyer une larme qui coulait malgré lui et dit d'une voix douce et attendrie :

« C'est moi qui suis Julien, votre disciple que vous avez condamné. »

Libanius jeta un cri qui me remua jusqu'aux entrailles, se leva en s'appuyant sur la table et lui tendit les deux bras en disant :

« Seigneur, Seigneur, est-ce vous qui venez dans ma maison ? »

Mais Julien se jetant dans ses bras, et à genoux comme un enfant, pressait sa tête contre la poitrine de son vieux maître et disait :

« Mon père, mon père, j'ai besoin de toi ! »

Et sans chercher davantage à faire parade d'une force vaine et d'une fausse dignité, il laissa couler ses pleurs en liberté.

Pour moi je me sentis, je l'avoue, un effroi secret en voyant, devant moi, l'Empereur s'abandonner à ces mouvements impétueux de son caractère. Je craignais qu'un regard jeté sur moi ne l'avertît de la présence d'un étranger et qu'il ne s'indignât contre lui-même et contre moi. Mais il vint se placer sur un des lits circulaires, tout au milieu de nous, et là, souriant avec une grâce ineffable sans vouloir empêcher ses pleurs de descendre en abondance le long de ses joues, et sans les cacher, il donna l'une de ses mains à Jean, l'autre à Basile, et assis comme un frère entre eux, me fit avec la tête un signe de bonté et de confiance qui me rassura, après que Libanius lui eût dit qui j'étais.

Cependant nous étions tous sans voix, et Julien, respirant comme après une longue fatigue de l'esprit et goûtant un peu de paix comme pour la première fois depuis bien des années, regardait avec douceur les traits du maître et des disciples tour à tour,

puis la maison et ses simples marbres blancs et polis, et surtout, entre les colonnes ioniennes, le bois sacré, les grands cèdres et les lauriers de Daphné. Enfin, sortant de ce silence, il nous dit, en remarquant notre profonde attention à tous ses gestes :

« En vérité, je ne vois ici que ce jeune Stoïcien qui puisse parler le premier. »

Ce fut alors seulement que Libanius aperçut Paul de Larisse et lui tendit la main. Celui-ci s'avança lentement et mit sa main dans celle du maître qui, voyant sous son manteau entr'ouvert la saie des serviteurs, dit à Julien :

« Eh ! quoi ! Paul est-il donc toujours esclave ? »

— Toujours et pour toujours, dit Paul de Larisse, mais plus libre que lui qui voulait m'affranchir malgré moi. Ma vie n'est pas en moi mais en lui, et je n'ai voulu revenir à toi que lorsqu'il aurait tout accompli pour te voir satisfait. »

Une morne consternation était écrite sur les traits de Libanius ; ses épais sourcils noirs s'étaient abaissés, sur ses yeux rougis, bien plus avant que de coutume. Ses mains bleues et tremblantes cherchaient à se dégager des mains de Paul de Larisse ; et il jetait sur Julien des regards de pitié, et après un moment où nous crûmes qu'il allait enfin parler, il appuya lentement ses coudes sur la table et, prenant un pan de son manteau, il le jeta sur ses cheveux blancs et sur son crâne découvert, et se voila la tête et le visage entièrement.

Julien, surpris de plus en plus, nous regarda tous d'abord l'un après l'autre ; il paraissait chercher dans nos yeux le même étonnement que lui causait une aussi sombre réception. Ne trouvant dans nos regards qu'une tristesse qui semblait lui dire que nous savions le secret du silence et de la sévérité de Libanius, il devint lui-même profondément pensif. Le sourire et la rougeur légère de ses joues s'effacèrent tout d'un coup, ses yeux humides se séchèrent aussitôt et devinrent sévères et tout empreints d'une multitude de pensées graves. Son visage semblait aussi immobile que le marbre, et il n'y avait plus de flamme que dans ses yeux ardents et au-dessus de ses sourcils, où deux traits profonds faisaient ressortir la largeur de son front avancé.

Adressant d'abord la parole à Paul de Larisse :

« Je te l'avais dit, ils ont vu ici ce que les tumultes de ma vie empêchent de voir et, par pitié pour moi, Libanius n'ose me le dire. »

Puis à nous tous :

« Que croit-on donc ici que nous soyons devenus, pour ne plus pouvoir entendre vos idées dans leur âpre crudité ? Ne suis-je plus de Daphné comme vous, et Paul et moi sommes-nous donc des bannis parce que nous avons agi, après avoir médité et écrit comme vous le faites ? Nous croyez-vous si absorbés par un pouvoir exercé sur les plus grossières natures, que nous leur soyons devenus semblables ? Grâce au Dieu créateur en qui et par qui nous vivons, je n'ai point cessé mes travaux et je suis encore ce que j'étais au milieu de vous, Esprits fraternels, issus du divin Socrate, vous qui peut-être d'âge en âge renaissiez pour adorer, pour penser et pour vous chercher. »

« Nous nous sommes choisis entre tous, nous nous sommes devinés et rencontrés, nous ne pouvons jamais nous perdre et nous nous devons l'un à l'autre nos pensées entières, puisqu'il nous faut garder pour le reste des hommes un silence nécessaire. D'où vient que vous m'avez laissé combattre seul depuis un an ? Pensez-vous donc que tout soit fini et qu'il soit temps de se reposer ? Croyez-vous que Daphné n'ait pas eu ses déserteurs ? Grégoire de Nazianze notre ami, et qui étudiait avec nous, persiste à demeurer prêtre et s'est enfui dans le Pont ; depuis la mort de Césarius son frère, il ne veut pas me voir et écrit contre moi. »

« Les deux Apollinaires se sont déclarés mes ennemis et le plus jeune a écrit jusqu'à trente livres contre moi. Eunape est toujours debout, il est vrai, et travaille courageusement. Il m'a ramené beaucoup d'esprits égarés, il a fortifié et rallié beaucoup d'écrivains et d'orateurs admirables qui manquaient de force et de persévérance, il a dévoilé la vie des chrétiens et la fourberie qui tache et corrompt leur fruit encore pendant à l'arbre. »

Ici, il me regarda, je reculai involontairement.

« Toi, juif, dit-il, toi, jeune Alexandrin, dis-moi par exemple

et dis-moi en toute hardiesse et franchise ce que tu penses de mes efforts à rebâtir ton Temple de Jérusalem.

— On m'a dit en Perse, répondis-je avec un peu d'effroi, on m'a dit que des feux souterrains avaient toujours consumé les ouvriers et que des prodiges t'avaient effrayé toi-même, grand Empereur.»

Il reprit :

«On a dit mieux encore (et Jean et Basile sourirent avec dédain); on a dit que des croix de feu avaient paru sur Antioche et Jérusalem en même temps, tandis qu'on fouillait dans les fondations du Temple, et que ces croix s'imprégnaient sur les habits et sur les livres, sans que rien pût les effacer; on a dit que je n'avais pas osé poursuivre cette grande entreprise de relever votre Temple dont il ne doit rester pierre sur pierre, selon les Galiléens. Mais outre qu'il n'en reste déjà plus pierre sur pierre depuis Titus et Vespasien, ce qui rendait un miracle bien inutile, je ne pensais qu'à réunir votre malheureuse et patiente nation, par esprit de justice. Mais de vous-mêmes sont venus les obstacles : les Samaritains et les Cutéens m'ont vite écrit que les Juifs cesseraient de payer les tributs et tenteraient de se soustraire à l'Empire Romain. Ils ont fait quelques émeutes dans la vallée de Bet-Rimon, et le gouverneur Alypius les avait provoquées en exigeant que le Temple fût construit sur un autre plan que celui de Salomon. Une légère secousse de tremblement de terre, la même qui fut ressentie à Nicée, à Nicomédie et à Constantinople, a augmenté le trouble de vos Hébreux et donné lieu aux fables folles des Galiléens; j'ai voulu leur donner le temps de s'apaiser, et j'ai remis à l'année prochaine cette construction à laquelle je présiderai moi-même, si Adrastée permet que je revienne de Perse. Voilà le vrai de cette histoire. Mais le faux a prévalu comme toujours. Cependant les esprits vigoureux viennent à moi. Jamblique, Maxime, Euclide, Priscus, Elpidius, Amerius sont venus à Constantinople et se sont pressés autour de moi. Mais vous, mes frères les plus chers, et vous, notre Père, vous m'avez oublié.»

Ici Libanius se découvrit et le regarda avec attendrissement, le laissant parler sans l'interrompre.

« Je m'en suis plaint souvent à Paul de Larisse en lui défendant bien de vous le faire savoir, parce que je ne veux point être aidé par pitié, mais par zèle et propre mouvement. Ah! si j'étais né pareil aux grossiers Empereurs qui répondaient aux chrétiens par des supplices, je n'aurais nul besoin de vous, mais moi je leur réponds par des livres et, ici même, nos voisins d'Antioche viennent de recevoir ma satire du *Misopogon*; tandis que, si j'avais voulu serrer un peu cette ville de femmes et d'eunuques entre ma main droite où est ma flotte et ma main gauche où est mon armée, il n'en resterait qu'un peu de cendre. Mais de quel homme ne mériterais-je pas le mépris par la violence? Je suis digne, croyez-moi bien, mes amis, de revenir à Daphné, j'ai les mains pures de sang. En deux années d'Empire, j'ai remis en honneur les anciennes mœurs de la République sévère, le culte des Dieux et l'autorité suprême de la Philosophie exercée par les âmes choisies et appelées autour du Trône du monde. »

Julien parlait de cette manière en rougissant, avec une voix si douce et d'un air si simple, son regard était si naïf, son sourire si candide et si juvénile, que j'avais peine à en croire mes yeux et que je doutais que ce fût vraiment lui; mais lorsque je m'accoutumai à cette réalité, je compris ce qui se passait devant moi, et je commençai à deviner cet homme en qui on n'a jamais pu surprendre une petitesse; je vis, bien loin à nos pieds, pendant cet entretien, tout le reste des hommes dont le maître souverain venait ainsi rendre compte de son travail. Il parlait encore lorsque, ne pouvant m'empêcher de l'interrompre dans ses derniers mots, je m'écriai :

« Tu as fait reculer le soleil de deux années, Impérial Josué! »

Il sourit en me regardant et répondit :

« Je ne viens pas ici dire comme le premier et le plus hypocrite des Augustes : « Ma comédie est jouée », car mon rôle n'est pas achevé, et le rideau, je pense, ne se baisse pas encore sur moi à trente-deux ans et au commencement de mon quatrième consulat; je ne veux pas vous dire non plus : « Applaudissez! » mais seulement : « Jugez-moi et fortifiez-moi ».

J'étais encore troublé de ce que j'avais osé dire, lorsque je vis,

à ma grande surprise, que Libanius me regardait et portait les yeux tour à tour sur Julien et sur moi.

« Ah! Julien, dit-il avec son air abandonné, serais-tu surpris si ce jeune Hébreu d'Alexandrie t'avait, sans le vouloir, amèrement critiqué? Tu as cru qu'il te louait et lui-même aussi l'a pensé, mais moi je pense précisément le contraire. Ah! mon enfant, qu'il me faut de courage pour dire ce que, dans un moment de douleur et de recueillement, je viens de me dire à moi-même! Me permettras-tu, je suis vieux, Julien, me permettras-tu de monter au point que je viens d'entrevoir, mais de n'y monter que pas à pas et appuyé sur une épaule beaucoup plus jeune et plus ferme que la mienne? Tu m'as ramené Paul de Larisse, que je vois stoïcien et plus solide que jamais sur ses pieds; permets, mon cher Julien, que je prenne son bras afin qu'il m'aide à gravir ce haut promontoire. Vous nous y suivrez tous les trois, et s'il arrive, ce que le Dieu de la lumière veuille empêcher, s'il arrive que nous trouvions un abîme sous nos pas, nous unirons nos efforts afin de trouver un chemin pour l'éviter ou des travaux pour le combler. »

Nous nous regardâmes tous en silence, et Paul de Larisse s'approcha de Julien et lui pressa la main, avec le sentiment d'un danger secret que l'un des deux allait courir et d'un combat décisif que la raison supérieure de notre âge allait nous livrer. L'adversaire s'avancéait avec une lenteur redoutable, et comme les plus grands événements ont été souvent déterminés par quelques simples conversations entre les grands hommes, il était visible pour nous que quelque chose de décisif arriverait après ce que nous allions entendre.

« Ce que vous allez dire est peut-être ce que je suis venu chercher, dit Julien, calme, mais attentif comme un brave qui attend le coup d'une habile épée. »

Paul de Larisse s'étant assis sur le lit même où Libanius était à demi couché, Libanius lui dit :

« Je ne sais d'où vient que le premier effet de ton arrivée auprès de Julien a été de le détourner de cet amour des Poètes qu'il égalait par des Poèmes et des chants admirables, et les Muses Ligies

pourront bien ne t'avoir pardonné qu'avec peine si tu es cause d'un tel abandon.»

Paul répondit sur-le-champ avec sa brièveté spartiate :

«Julien César n'a-t-il pas écrit, depuis, la *Satire des Césars* ?

— J'entends, reprit Libanius, tu penses que la sagesse philosophique des écrits qu'il a jetés depuis au milieu des combats est supérieure aux chants religieux et aux Poèmes qu'il écrivait dans la solitude de Macella : ce serait à examiner ; mais je t'en parle seulement parce que je crois que Julien t'a rendu compte des plus secrets mouvements de son âme, tandis qu'il ne paraissait à nos yeux que par éclairs bien rares, et que ses lettres courtes ne m'ont jamais appris que des résultats et non des causes. Tu vois que ce n'est qu'en sa présence que je te prie de le trahir, et seulement après qu'il te l'aura permis.»

Julien était appuyé sur le coude et, le menton sur sa main, écoutait attentivement. Il sourit et fit à Paul un signe de consentement ; toutefois son regard était triste et découragé.

Paul de Larisse parut quelque peu étonné de ce commencement qui semblait presque frivole, mais, connaissant trop notre maître pour ne pas deviner qu'il était sur un chemin difficile, il répondit :

«Un jour, Julien me dit de l'aider à brûler tous les Poèmes qu'il avait écrits. Il me les lut. Ils étaient beaux, mais il les brûla.»

Libanius, se tournant alors vers Julien :

«N'étais-tu pas quelque peu affligé, lui dit-il, des satires d'Alexandrie ou d'Antioche ?

— Je pensai, dit Julien, que c'était le rôle d'une femme de chercher à plaire aux hommes, que c'était une faiblesse que de se surprendre à frémir de leur avoir déplu ou à se réjouir d'en avoir été admiré, et que c'était là obéir et non commander.

— Mais vraiment, reprit Libanius, ne penses-tu pas que le but d'un orateur et d'un philosophe est aussi de séduire les esprits ? Les fleurs de ses discours ne sont-elles pas destinées à engourdir la raison avec leurs parfums ?

— Du moins, reprit Julien, du moins ont-ils un autre but encore que de plaire, et, s'ils séduisent, c'est pour nous prendre

par la main et nous conduire où ils veulent; c'est une sorte d'empire, lent il est vrai, mais un empire enfin.

— Et c'est encore une sujétion, reprit Libanius, puisqu'il dépend des auditeurs de n'écouter ni la parole ni le livre et d'argumenter contre l'orateur. Hélas! irions-nous jusqu'à dire que le seul digne emploi de la force ou de la vertu soit d'exercer le pouvoir suprême? Tu ne l'as pas pensé, car chercher le triomphe du Capitole, c'est encore chercher l'applaudissement du public et la louange aveugle du vulgaire. Tu ne l'as pas pensé, car saisir le pouvoir et l'exercer, ce n'est encore là que le premier pas du statuaire qui saisit son ciseau de fer et son marteau de bois et se place devant le marbre. Le bloc est l'assemblée grossière des hommes dont la forme ne change que sous les coups des grands statuaires. Or, pour concevoir cette forme que tu voulais donner à ce marbre énorme, où aurais-tu pris ta pensée première, sinon dans ce génie poétique né en toi? Tu n'as donc rien fait en brûlant tes Poèmes, si tu n'as aussi brûlé en toi la Poésie. Y aurais-tu par hasard réussi?»

Julien avait replacé son menton et sa barbe légère sur sa main.

«Tu es un habile capitaine, Libanius, dit-il en souriant avec un peu d'amertume, je te vois venir. Tu commences par brûler les villages éloignés et dévaster la campagne, afin de ne rien laisser derrière toi en marchant, pas à pas, vers la forteresse que tu assièges. Il faut bien te laisser faire et je me suis livré à toi. Pour suivre ta pensée, ne trouves-tu donc pas le marbre assez bien taillé et assez promptement modelé?»

Libanius lui serra la main dans les siennes avec une tendresse de père :

«Ah! cher fils, dit-il, tout ce qu'un homme peut faire, et un grand homme, tu l'as fait. Mais est-ce ta faute si ce marbre est devenu une cire molle qui fond à tous les soleils, reçoit toutes les impressions et se pétrit sous toutes les mains dès que le maître est absent ou mort?»

Julien baissa la tête et ne répondit pas. Comme nous regardions Paul de Larisse, ce jeune homme pensa qu'il était considéré comme responsable et prit la parole.

«Ne suis-je pas en droit de rendre compte, puisque je n'ai pas

cessé d'obéir à la première pensée qui me fit partir autrefois avec Basile de ce lieu sacré où nous sommes, pour porter à Julien les paroles de Daphné? Je dirai donc en peu de mots ce qui s'est fait, et vous verrez que nous n'avons pas dévié, mais peut-être vous-mêmes qui nous jugez. — Le cri de Julien devant l'Évêque Arien était celui du Chrétien blessé au cœur. Sa croyance était empoisonnée, et nous sentîmes que, de ce jour, elle devait mourir en lui. Je me dévouai. Je me vendis comme esclave pour l'approcher. C'est là mon honneur à moi, et je n'ai pas voulu être affranchi ni racheté pour ne pas le perdre. J'ai appris à Julien ce que les eunuques qui le tenaient prisonnier lui avaient caché. Je lui ai fait savoir qu'il était le neveu de l'empereur Constantin l'Apostat, qui avait publiquement renié la religion de nos pères et de Rome pour n'être même pas Chrétien et rester Arien; que lui, Julien, avait été sauvé par quelques soldats du massacre de sa famille où périrent sept enfants comme lui; que le monde n'était pas Chrétien comme on le lui enseignait, que les temples des Dieux supérieurs étaient debout dans tout l'Empire; que ceux de toutes les divinités inférieures étaient ouverts dans Rome, où le Sénat, les Consuls, les Tribuns, et les Chefs des grandes familles patriciennes, plébéiennes et consulaires, et tous ceux qui exerçaient les grandes charges de l'État venaient publiquement sacrifier et gouvernaient toujours par les devins et les présages; que les eunuques et les courtisanes affectaient de suivre la foi du Prince et la déshonoraient, mais que ni l'Apostat Constantin ni son pâle successeur n'avaient osé abolir les sacrifices; et enfin qu'il y avait à Daphné des philosophes qui allaient et venaient sans cesse, régissant sur les croyances populaires et entretenant le feu pur et sacré de la morale au milieu des combats religieux et des sophismes de toutes les écoles. Alors Julien ouvrit les yeux; il vit l'Empire envahi, énervé, il résolut de se préparer à régner. Nous nous vîmes entourés d'espions; il fallut être Chrétien longtemps de visage; Julien s'y soumit et fut libre; subir avec patience la vue d'une cour de délateurs, de courtisanes, d'eunuques, de sophistes, de barbiers et d'échansons pour parvenir à vous entendre, Libanius avec Basile, Maxime, Grégoire, Ecébole, Apollinaire et les

autres, sans vous parler autrement qu'en présence des *curiosi* de l'Empereur; voir adorer au Parthénon sans adorer, et se faire ainsi, à la fin, proclamer César; relever les Légions romaines, chasser les Barbares des Gaules et revenir Auguste, rendre Constantinople et Rome aux Dieux : en neuf ans, ce fut ce qu'il souffrit et ce qu'il fit. Alors il vous écrivit souvent, et ceux que Daphné envoya furent pontifes et magistrats suprêmes, quoique pas un de vous qui êtes ici ne voulût accepter d'or ni d'honneurs. Mais Julien en cela même nous est semblable : il est plus pauvre que moi et laisse, dit-il, ses revenus en dépôt chez ses sujets. Il ne veut que la vérité, la cherche et l'adore. Elle se voile de plus en plus à ses yeux et aux miens. Mais ce qui a été fait devait l'être, et c'était là ce que vous attendiez; et, à présent, vous ne l'aidez plus, quand son édifice est à peine debout et encore ouvert à tous les vents du ciel!»

Je pensai que Paul avait parlé avec trop d'audace à un homme tel que Libanius et je m'en effrayai pour lui; mais, voyant Libanius sourire, Julien interrompit Paul de Larisse et lui dit avec impatience :

«Eh! ne vois-tu pas que tout ce que tu as raconté est compris dans son image perfide! C'est le filet où il a voulu nous prendre et dans lequel tu tombes. Je n'avais fait là, comme il le dit, que saisir mon ciseau et mon marteau. Mais ici, Libanius, arrêtons-nous et parlons en hommes. N'use point avec moi de la méthode lente de Socrate. Je n'ai que trente-deux ans encore, mais, quelque longue vie qui puisse m'être donnée par le Destin, je n'ai pas de temps à perdre pour achever mon ouvrage et je le laisserai peut-être à moitié.

«Depuis le jour où je suis sorti de Macella, je n'ai vécu, pensé, agi que pour sauver l'Empire, que les Galiléens et leurs folies ont mis à deux doigts de sa perte. Le présent ne m'a pas seulement occupé, mais l'avenir. Une fois éclairé par les évêques eux-mêmes sur l'homme que j'adorais comme Dieu, je n'ai plus considéré que le salut des hommes et les moyens de préserver le monde de l'ignorance qui détruit, en perpétuant la science qui conserve. Je n'ai point interdit les écoles aux Chrétiens, mais j'en ai fondé de

nouvelles par tout l'Empire, où l'on pût enseigner aux enfants non seulement Hésiode et Homère, Démosthène, Hérodote et leurs Dieux, mais Platon, mais la morale pure de Marc-Aurèle, et l'enseigner par l'exemple. J'ai jeté pour fondement de cette réforme la réforme des pontifes et des prêtres. J'ai ordonné qu'il ne fût jamais élevé au sacerdoce que les gens de bien les plus purs de chaque ville, sans égards pour la naissance ou la richesse. Je leur ai donné pour devoirs : l'amour de Dieu et des hommes, une vie qui soit une continuelle instruction, un enseignement grave de l'histoire, dégagée des fictions débauchées et dangereuses de quelques poètes; une surveillance perpétuelle des hospices que j'ai fondés; et le soin de faire du bien à tous et de donner gaie-ment le nécessaire, même de leur indigence.

— Par le ciel, qu'ont dit de plus les Évêques chrétiens, nos anciens amis? s'écria Jean Chrysostome.

— Regarde, dit Basile, en montrant sur la muraille un papyrus très long qui y était déroulé; Libanius a copié de sa main cet édit immortel que tu as écrit pour les temples.»

Libanius roulait une boule d'ambre dans sa main et d'abord ne parlait pas; mais, regardant Basile avec ironie :

«Vraiment, dit-il, tu m'as pris en flagrant délit d'admiration et presque de flatterie pour notre cher Julien, et la confusion que cela me cause n'est pas loin de me faire oublier que les pures maximes, les institutions vertueuses, les lois prudentes ne se conservent pas si elles ne sont à l'abri d'un dogme religieux, et que, si Julien les a enfantées, c'est que sans doute il était rempli de la Divinité et s'est senti assez fort pour établir le sentiment de sa foi de manière à la rendre universelle.»

Et, comme Julien hésitait à répondre, il continua après avoir attendu un instant :

«Et ce ne peut être à l'ancien Olympe d'Homère qu'il ait foi, car, dans sa *Satire des Césars*, dont nous parlait Paul de Larisse, notre enfant, j'ai bien peur qu'il n'ait fait la satire des Dieux. Silène et Bacchus n'y sont guère moins ridicules que les Césars faiseurs de poupées (je ne veux pas parler de Claude son aïeul, que Julien a bien traité pour ce motif très naturel qu'il est de son

ang); mais les Dieux y sont fort petits auprès de Marc-Aurèle qui leur parle de l'idée, *vraie ou fausse*, qu'ils sont nourris de la fumée des sacrifices. Il a fait, de la mollesse et de la débauche, des déesses dont la dernière est chrétienne et offre le baptême à Constantin et à tous les meurtriers. Tu me pardonneras donc, Basile, j'en suis sûr, de ne pas croire qu'il ait pour le vieil Olympe une grande vénération et une sincère croyance dont le sentiment puisse être universel.»

Julien rougit; aucun de nous ne vit cette rougeur avec indifférence, et je compris alors combien il fallait que Libanius eût une intelligence sûre, inébranlable et pénétrante, et quelle force il sentait en lui, pour se résoudre à pousser à bout celui en qui reposaient les destinées du monde. Jean Chrysostome regardait Libanius comme pour demander grâce, Basile avec une tristesse croissante, et Paul de Larisse avec une douleur inexprimable.

Julien avait penché sa tête sur sa main, et son coude était négligemment étendu sur la table. Il rêva, puis il sourit, puis il dit en attachant ses yeux sur les constellations brillantes qui tremblaient derrière les feuilles sombres des cyprès, des lauriers et des cèdres :

«Si le délire est divin et s'il est permis de le regarder comme tel, n'est-ce pas lorsque la mémoire des choses divines que notre âme a connues avant la naissance devient en nous si vive qu'il nous semble être rentrés dans le sein de la Divinité même? N'avons-nous pas reconnu que le raisonnement est une arme aussi bonne pour l'erreur que pour la vérité? Nous ne pouvons donc nous attester élevés jusqu'au sentiment du Vrai, du Beau et du Bien que dans ces rares moments où notre âme, se souvenant de la Beauté céleste, prend ses ailes pour retourner en sa présence et la voir clairement devant elle, autour d'elle, se sent pénétrée de son amour, et ne voit rien dans l'univers qui ne soit tout illuminé des splendeurs de la Divinité. C'est dans ces moments, auxquels les prières nous conduisent, que nous pouvons vraiment dire avoir retrouvé ce que la naissance et la vie périssable nous ôtent, et ce sont ces vérités retrouvées que les hommes osent appeler célestes inventions, oubliant que toute vertu et toute science n'est

qu'une réminiscence de la vie première et de l'existence inaltérable.

« Pour moi, je puis le dire, j'ai passé ma vie entière à supplier le Dieu souverain et tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, de diriger par des inspirations intimes le cours difficile de ma vie et, souvent, j'ai reçu de lui des visions qui ne m'ont laissé aucun doute sur l'existence des divinités secondaires qui président à nos destinées. Le monde dans son ensemble n'est autre chose qu'un Être animé, formé d'âme et d'intelligence; mais, entre Dieu et lui, un autre Être intermédiaire préside à nos destinées, c'est le Soleil-Roi que j'adorai dès mes premiers ans et dont mes yeux ne pouvaient se détacher. Sa présence est notre vie, son absence notre mort; sa nature est simple, pure et sans mélange; il provient d'un seul Dieu, du Dieu créateur, qui est le monde intelligent, et il est le milieu des êtres intellectuels intermédiaires, destiné à les présider, et propre à réunir les deux extrémités de la vaste chaîne par sa qualité conciliante et amie, par sa substance fécondante. Le plus grand, parmi les biens qu'il produit, est la création des *Anges solaires*. L'un d'eux m'est apparu clairement sous ma tente et dans mon palais pour m'annoncer mes destins, et c'est lui qui est le Génie de l'Empire. Il était pâle et faible avant que l'on ne m'eût nommé Auguste; il est grand et puissant aujourd'hui. Je l'ai vu, il m'a parlé, et jamais ses prédictions n'ont failli. Je les ai annoncées, on les a vues s'accomplir au jour marqué. Que le sourire que je vois errer sur tes lèvres en ce moment interprète ces récits comme des visions mystiques, je le comprends et je le pardonne. Mais je déclare que, lors même que ce ne seraient là que visions nocturnes et rêveries extatiques, je ne les croirais pas moins venues du ciel pour me récompenser de quelques vertus dont j'aurai pu donner l'exemple. Cette vue certaine que j'ai obtenue à force de sacrifices, d'études théurgiques et théologiques, de prières et d'adorations exaltées, m'a conduit à connaître et enseigner la vraie nature des Dieux secondaires qui adoptent les nations et dirigent leurs fortunes diverses, faisant connaître l'avenir à ceux des hommes qui cherchent à leur ressembler et atteignent quelque chose de leurs perfections. Ces Anges solaires

qui vivent à présent avec le bienheureux Platon ne cessent de monter et descendre du Soleil à nous et, suivant sa lumière, pénètrent l'âme à travers les corps ranimés par elle. Qu'on les nomme Cérès-Déa ou Minerve Pronoée, ils viennent du Soleil-Roi, emblème visible du Démiurgos, du Logos, du Verbe incréé et très pur.

— Mon cher Julien, répondit Libanius, le nombre est infini des Chrétiens qui, depuis ton règne, et au moindre signe venu de toi en passant par des milliers de petits pouvoirs nés du tien, ont quitté leur christianisme. Ils l'ont quitté par indifférence, et n'étaient tombés dans cette indifférence que parce que les deux cents sectes et plus encore qui les divisent avaient soumis la nature de leurs Divinités au même creuset où tu viens de faire passer celles de l'Olympe. Toi qui t'es diverti publiquement en faisant venir chez toi les Ariens, les Novatiens, les Donatistes et autres, pour les faire disputer jusques à perdre haleine, te crois-tu bien loin de leur *Homoousion*, de leur *Consubstantialité*? Je te crois, en vérité, plutôt possédé à ton insu du sentiment qui t'a fait écrire l'autre jour dans le *Misopogon* : *Je chanterai pour les Muses et pour moi.*

« C'est vraiment par un sentiment purement poétique que tu t'es exalté, Julien, et il se trouve ainsi que, tandis que tu croyais agir sur la multitude des hommes, tu n'as agi que sur toi-même. Tu t'es pris les pieds dans le filet que tu avais tendu, tu t'es enivré du vin que tu leur avais préparé, tu l'as pris en goût, tu en remplis ta coupe, tu y reviens sans cesse, et tu viens de boire devant nous, mon ami, le nectar de ta Poésie. Nous l'aimons beaucoup aussi, mais, en vérité, tu conviendras que tu aurais mieux fait de le laisser couler sur le papyrus pour charmer les siècles futurs, s'il est certain qu'il n'est pas aussi goûté de la multitude que de toi, et s'il nous est démontré qu'elle n'en boit pas tant qu'elle le semble faire. »

Ici Libanius s'avança sur le bord de la table et, attachant ses yeux sur ceux de Julien, sembla y plonger ses regards comme deux épées.

« Or voici, poursuivit-il, tu as vu sans doute, devant tes vieux

soldats, de jeunes patriciens les commander d'une voix incertaine; les hoplites obéissaient aussi d'une incertaine manière, les boucliers ne sonnaient plus fortement en tombant ensemble à terre, et leurs manœuvres ne se faisaient que mollement. Je vois, mon cher Julien, que ceux qui adorent les Dieux, les Helléniens qui sacrifient avec toi et lisent l'avenir dans des entrailles, t'obéissent ainsi. Un secret instinct les avertit que tu as, pour les Figures célestes que tu rêves, cette sorte d'affection que peut avoir un peintre pour le tableau qu'il a fait, et dont il caresse de l'œil le dessin et la couleur, mais que tu n'as pas plus que nous, pour ces Symboles, cet amour sincère dont la voix est la prière, dont le lien est la supplication et la reconnaissance, que l'espoir de la présence d'un être céleste anime et qui croirait à la réelle existence de ces Divinités. Les hommes les plus vulgaires ont un sentiment vague de la vérité. Ils pensent que les Dieux sont usés, que nous n'y croyons plus, et que leurs noms sont pour nous des idées de Destinée, de Justice, de Force, de Vertu, que nous leur voulons rendre sensibles. J'ai cru quelque temps que l'on pouvait dorer les idoles et blanchir les temples, mais je vois qu'ils n'en paraissent que plus vieux. Le nouveau voile dont nous avons enveloppé les idées est trop transparent, son tissu est trop élégant et trop fin, on voit en dessous nos pieds de philosophes et de savants; c'est ce qui fait que tout est perdu pour le temps de notre vie.

«Deux choses auraient pu nous sauver et, lorsque je t'envoyai Paul de Larisse, je les espérais. Les hommes de notre temps auraient pu avoir assez de bonne vigueur romaine encore pour reprendre, en son entier, le zèle sincère des réelles Divinités et s'attacher la bouche au large sein de Cybèle, la mère des Dieux; ou bien, à défaut de cette antique et primitive vertu, ils auraient pu avoir déjà un assez grand partage de cette hardiesse qui nous a été donnée à quelques-uns que nous sommes, répandus par le monde et rarement réunis, cette autre force plus jeune et plus grande qui consiste à comprendre la Divinité, l'immortalité de l'âme, la Vertu et la Beauté sans le secours grossier des Symboles. Je l'ai espéré, Julien, et chaque pas que je t'ai vu faire m'a confirmé par son vif éclat et ses bruits glorieux, tantôt dans l'une,

tantôt dans l'autre de ces deux espérances; mais, depuis que tu as réussi, j'ai désespéré, parce que ton triomphe a été stérile.»

Ici, nous nous rapprochâmes tous de plus en plus du maître qui parla plus bas dans le silence de la nuit.

«Le Génie de l'Empire n'est point un beau jeune homme tel que tu l'as vu, Julien; c'est une pâle statue dont la cire est molle et, je te le répète, à demi fondue. Et, pour quitter les images dans un si sérieux entretien, ce qui est faible et sans ressource, ce sont nos races trop affaiblies, trop tourmentées d'idées aiguës, subtiles et pénétrantes, trop énervées par trop de poisons délicieux et avidement bus. La santé de l'âme est détruite dans les nations connues. Voyez s'il y a jamais eu plus triste spectacle que ce qui s'est passé parmi les Chrétiens. A peine coule la source, qu'ils y jettent le poison. Les martyrs criaient en mourant : «Jésus est Dieu!» et voilà les Évêques qui crient plus haut : «Il est homme!» et, au milieu de leurs deux cents sectes, ne savent plus ce qu'ils font, ce qu'ils disent, ce qu'ils pensent. Ils ont noyé toutes leurs croyances dans toutes les corruptions. Les évêques d'Égypte adorent à la fois Jésus et Sérapis : que dire de plus! De sorte qu'après tout, si le culte nouveau est trouble et contesté dès sa naissance, le culte ancien ne l'est pas moins dans la résurrection que tu lui fais, Julien; et tu conviendras que partout les nations connues sont trop faibles pour aimer vivement, comprendre entièrement et maintenir fermement une des croyances qui flottent sans repos sur la surface de leurs esprits sans y entrer et prendre une tenace racine. Tu n'as pas peu contribué à les jeter en confusion, mon ami, et la force de choisir leur faisant défaut tout à fait, tu vois que les uns retournent à leurs coutumes d'enfance, les autres à leurs intérêts du moment, prêts à renier tous les Dieux de tous les cieux pour quelques-uns des trésors dont Jechaïah fait l'échange avec les juifs ses frères.»

Ici Julien fit signe qu'il ne désavouait rien de ces vérités.

«Les rhéteurs chrétiens sont aussi souples que les tiens, et les tours d'esprit, les soubresauts de paroles de Paul Catena et de Maris n'ont-ils pas été aussi légers que ceux d'Ecébole, de Maxime et d'Eunape?

« Que les mystiques et les astrologues chrétiens lisent l'avenir dans l'eau d'un bassin au lieu de le chercher dans les entrailles d'un mouton, la différence nous touche fort peu à Daphné, et je pense qu'elle ne t'a pas été plus sensible à Constantinople? En un mot, la ruse de l'esprit grec est le caractère universel des hommes de l'Empire; ils n'ont pas plus le désir d'une vérité divine que d'une autre, trouvant sous leur main autant d'arguments *contre* que *pour* toute chose, et tout homme de notre âge est *sophiste*. »

Ici Libanius, étendant ses mains tremblantes comme pour nous embrasser, poursuivit avec chaleur :

« O vous! âmes choisies, en qui la Destinée a mis dès l'enfance le sentiment du Vrai, du Bon, du Beau et de toutes les perfections que notre intelligence s'épuise à nommer d'appellations célestes pour y faire monter le vulgaire! vous tous, égaux amis, esclaves comme Paul, empereurs comme Julien, ou avocats comme Jean et Basile, citoyens de l'impérissable Daphné, ne sentez-vous pas bien que les efforts des deux religions et de toutes leurs sectes subtiles sont impuissants sur l'homme de nos jours et que rien ne peut secouer sa torpeur? L'enfant devient sophiste à quinze ans, et son âme se glace de telle sorte qu'il n'y a pas de feu divin qui puisse la fondre. Dès que tu as vu cela, c'est le désespoir qui t'a conduit au désert. Jean, tu peux le nier à tous, mais non pas à moi, et tu reviens parce que tu as senti que tu y étais inutile aux hommes. Tu n'avais pas à y donner cet exemple du sacrifice des richesses et des honneurs comme fit Antoine de la Thébaidé; tu as bien fait de ne pas enterrer toute vivante l'éloquence qui brûle en toi. Je te dirai ce qu'il en faudra faire à présent. Ne pense pas à toi et à la gloire d'être nommé demi-dieu ou saint comme Antoine; pense à la famille des hommes qu'il faut sauver de la désunion qui est la mort. Helléniens ou Galiléens, Chrétiens ou Païens, tous ceux qui sont grands par l'esprit combattent avec le désespoir et la rage des gladiateurs contre les animaux bas et féroces, ou s'en vont se coucher dans les sables pour mourir. Si tout le monde fait ainsi, notre trésor va périr, Julien, et tu sais ce que c'est que le Trésor de Daphné : c'est l'axe du monde,

c'est la sève de la terre, mon ami, c'est l'élixir de vie des hommes, distillé lentement par tous les peuples passés pour les peuples à venir : c'est la morale. Or, il va périr, ce trésor, si nous ne le passons bien conservé à des mains plus sûres que celles des peuples sophistes qui ne savent plus le garder et n'ont plus de prestige où l'envelopper. »

Ici Libanius soupira profondément et, après nous avoir regardés avec douleur :

« Il faut bien, dit-il, le passer aux Barbares. »

Julien recula :

« Dois-je donc, à ton avis, regretter tous mes travaux et mes chères victoires ? dit Julien.

— Non pour toi, Julien, mais pour nous.

— Je ne l'aurais pas cru, reprit Julien avec sa bonté ordinaire. N'avons-nous pas encore dans le monde romain toute la science des siècles ?

— Ils ont quelque chose de plus précieux, dit Libanius, qu'on ne nous rendra jamais et qu'ils apportent : c'est la simplicité de cœur qui peut croire sincèrement à quelques prodiges et adorer ce que tu as nommé les poupées divines.

— Eh bien ! dit Julien, les Césars d'autrefois les payaient pour ne pas passer le Rhin ; moi, je les ai chassés à coups d'épée. Crois-tu que jamais on en fasse des Romains ?

— Non, mais déjà, sur nos frontières, on en a fait de robustes et solides Chrétiens, bien ignorants et bien grossiers.

— Eh bien ! dit Julien, que veux-tu dire par là ? Faut-il donc que nous cessions d'élever les Barbares à nous et que nous nous abaissions jusqu'à eux ?

— Tiens ! Regarde ! dit Libanius, voilà ce que je veux dire. »

En même temps il nous montra une momie égyptienne couchée dans le fond du péristyle, à l'entrée du bois.

« Regardez attentivement, dit-il, cette momie embaumée. Elle porte dans sa tête des trésors et dans sa poitrine un rouleau de papyrus, sur lequel tiendraient aisément, rassemblées et écrites en caractères grecs, quelques brèves maximes qui peuvent exprimer tout ce qu'ont imaginé les hommes jusqu'à ce jour pour tâcher de

se rendre meilleurs. Les couleurs vertes, rouges, dorées de la momie n'ont point pâli. Ses cheveux se sont conservés aussi blonds, aussi soyeux que durant la vie, aucun des trésors d'Isis et d'Osiris, aucun sphynx azuré ne s'est perdu, pas une lettre du papyrus ne s'est effacée, grâce à ce cristal énorme qui couvre la momie dans toute son étendue. Ce cristal est transparent, et à travers les lueurs rougeâtres, argentées, violettes, que lui apportent les flambeaux et les astres et qui lui donnent l'aspect d'un lac merveilleux ou d'un ciel inconnu découvert dans l'ombre, on ne cesse d'apercevoir le visage immobile de la momie. Elle croise ses bras sur sa poitrine et y garde en paix notre trésor. Sur ce cristal énorme sont gravés et peints des caractères sacrés qui, faisant adorer l'enveloppe, ont conservé le trésor des âges anciens. Les dogmes religieux, avec leurs célestes illusions, sont pareils à ce cristal. Ils conservent le peu de sages préceptes que les races se sont formés et se passent l'une à l'autre. Lorsque l'un de ces cristaux sacrés s'est brisé sous l'effort des siècles et les coups des révolutions des hommes, ou lorsque les caractères qu'il porte sont effacés et n'impriment plus de crainte, alors le trésor public est en danger, et il faut qu'un nouveau cristal serve à le voiler de ses emblèmes et à éloigner les profanes par ses lueurs toutes nouvelles, plus sincèrement et chaudement révérees.

« Or, les Barbares dont nous parlons ont une crainte toute vraie, toute jeune et sans examen du nouveau dogme des Chrétiens; s'ils la conservent pure, ce dogme sera le seul en vérité qui puisse sauver le trésor du monde, et ce sera là le cristal neuf orné de symboles nouveaux et préservateurs. »

Libanius se tut tout à coup, et ce fut Julien qui à son tour se couvrit la tête de son manteau. Bientôt son pâle visage sortit de ses mains, et il prit le cotyle d'argent qui était placé devant lui; un doux sourire animait ses lèvres et son regard et, se levant avec nous en faisant une libation du côté de l'Orient, il dit :

« Au Dieu Préservateur, quel qu'il soit ! »

Ensuite il versa la coupe et ajouta d'une voix paisible, et en souriant avec tristesse :

« Tu l'emportes, Galiléen ! »

Nous nous regardâmes longtemps sans parler. Julien se coucha à demi et, appuyé sur son coude, il poursuivit :

« Je n'ai pas eu un jour ou une nuit sans travail, mais je croyais mon ouvrage meilleur. »

Et, après un léger soupir :

« Enfin, dit-il, nous verrons cela demain. Il est possible que vous ayez raison et que je me sois trompé. »

Pour le jeune Paul de Larisse, il avait tout écouté les bras croisés, et l'un de ses bras était caché dans sa poitrine. Lorsqu'il l'en tira, je vis que ses ongles étaient rougis et comme ensanglantés légèrement, mais il ne s'en aperçut pas; il étendit cette main et s'écria :

« Maudite soit cette faible race qui ne peut supporter les conséquences de nos travaux! et pour qui la vérité est toujours trop pesante! Nous nous trompons sans cesse en espérant quelque chose d'elle, et les plus forts lui sont sacrifiés sans fruit. »

Libanius sourit :

« Veux-tu empêcher, dit-il, mon enfant, que les cailloux de la grève ne s'arrondissent l'un sur l'autre, usés par le frottement de la mer? Julien a-t-il murmuré lorsqu'il lui a fallu passer par tant d'épreuves, et s'est-il révolté contre la volonté immuable du Dieu créateur, lorsque nous sommes arrivés à douter ensemble du succès de sa tentative? En sera-t-elle moins sublime? En sera-t-il moins grand? Tu te rapetisses beaucoup toi-même, mon cher Paul, par ces mouvements puérils. Avons-nous cessé d'être tous ici de même taille, et assez forts pour nous connaître nous-mêmes et nous contempler comme si la mort et les siècles avaient passé sur nous? Par quel oracle, par quel messenger le ciel nous avait-il promis qu'un jour tous les hommes arriveraient à marcher seuls et sans être soutenus par des poupées divines? Le Verbe est la Raison venue du ciel; si un faible rayon est descendu parmi nous, notre devoir est d'en perpétuer à tout prix la lueur précieuse. »

Julien se leva et, s'appuyant sur Paul, il nous dit adieu avec le calme et la douceur d'un frère qui ne quitte sa famille que pour

un jour. Il donna son front à Libanius pour y recevoir le baiser d'adieu. Ensuite il regarda longtemps encore la demeure silencieuse où nous étions, il respira l'air embaumé des plantes aromatiques et du bois sacré dont les branches sombres pénétraient dans la chambre entre les colonnes de marbre blanc, et plusieurs soupirs s'échappèrent de son cœur.

Nous nous étions tous levés, et Jean, le plus jeune et le plus attendri, lui baisait la main en pleurant. Libanius et ses disciples conduisirent Julien dans une salle qui menait au bois sacré que j'avais traversé, et comme j'entendis leurs voix s'élever tour à tour, et que l'odeur des parfums vint dans la salle où ils m'avaient prié de rester seul jusqu'à leur retour, je ne doutais pas qu'ils n'eussent offert un sacrifice qui devait m'être inconnu. Peu après, de jeunes esclaves vinrent me conduire dans l'appartement des étrangers, où l'on me dit que l'Empereur était parti sans vouloir prendre de repos, afin de se trouver prêt à bénir l'armée au lever du soleil comme souverain pontife.

Je me retirai pour écrire ce que je venais d'entendre; et je te l'envoie en même temps que le rapport des échanges que j'ai faits depuis cette soirée avec les marchands chargés de l'approvisionnement des troupes nouvellement débarquées. Ils se sont élevés en tout, comme tu verras, à trois mille talents d'or, cinquante *mines*, soixante *sicles* et quarante *bebas*, qui m'ont été donnés sur un ordre d'Alypius, qui était duc d'Égypte avant mon départ pour la Perse.

Demain je verrai et dans peu j'écrirai.

## DEUXIÈME LETTRE.

*Joseph Jecbaïab à Benjamin Elul d'Alexandrie.*

Écrit du faubourg de Daphné le douzième  
jour du mois de Tamuz.

Si tu es bien tout est bien.

Je viens de voir et d'entendre des choses que je n'oserais t'écrire si je n'étais sûr de notre frère qui te les porte.

Avant-hier il y a eu dans Antioche un violent soulèvement. Les Donatistes et les Ariens se sont battus dans les rues, et ceux qui se nomment orthodoxes, ont deux Évêques et n'ont pris parti pour personne, les Macédoniens (élèves de Macédonius, l'Évêque de Constantinople) sont survenus et ont eu le dessus pour un jour.

Hier la ville était encore émue de ce trouble, lorsqu'on a vu arriver des soldats exténués de fatigue et de faim qui ont annoncé la défaite de l'armée entière. Ils étaient suivis d'un grand nombre d'habitants de Nisibe. Cette ville, contre toute attente, est livrée aux Perses. Les débris de l'armée sont rassemblés et retranchés dans une place qu'on appelle le *Camp des Maures* sur les limites du désert. C'est une chose horrible à voir que la joie féroce des habitants d'Antioche. Ils accablent de boue et de pierres les malheureux soldats, à moins qu'ils ne tracent sur leur front le signe de la croix avec une couleur rouge ou noire. Les hoplites et les cavaliers gaulois que Julien avait emmenés de Lutèce ont été entièrement détruits, dit-on; on ne sait encore ce qu'est devenu l'Empereur. Les Légionnaires ont soutenu la retraite, qui a été confuse et désastreuse. Les cavaliers perses ne cessent de harceler jour et nuit les soldats que la misère et le climat ont exténués. Ils ressemblent à des fantômes, et la plupart ne conservent de leurs armes que des tronçons de piques qui leur servent de bâtons. Ils ont les pieds sanglants, la tête enveloppée, et sont couverts de cicatrices.

## TROISIÈME LETTRE.

Le treizième jour du mois de Tamuz.

Si tu es bien tout est bien.

L'arrivée des blessés ne cesse pas. Les Barbares occupent toutes les rives du Tigre et tous les châteaux qui les défendent, et Nisibe leur a été cédée. Les Galiléens s'en réjouissent, et les moines courent dans les rues et rassemblent le Peuple à grands cris pour un nouveau projet, on ne sait lequel. Tout ce qui n'est pas chrétien ferme ses portes et se cache. Je ne retourne plus à Antioche et je vais demeurer au faubourg de Daphné où Basile et Jean viennent de se retirer.

## QUATRIÈME LETTRE.

Le vingtième jour du mois de Tamuz.

Si tu es bien tout est bien.

Je t'écris au milieu de la nuit. A peine viennent de cesser les cris féroces qui ont retenti tout le jour dans ce bois paisible où un étrange événement vient de se passer.

Hier, dès le matin, les jeunes esclaves, plus effrayés que les autres, vinrent apprendre à Libanius que le peuple d'Antioche devait venir, dans le jour, à Daphné pour y rapporter le corps de Babylas que, depuis plusieurs années, un ordre de Julien avait fait transporter ailleurs. Nous étions sous le vestibule avec Jean Chrysostome et Basile.

Un des esclaves a donné à Libanius une lettre de Paul de Larisse que je copie à la hâte pour toi. Libanius nous la lut sur-le-champ. La voici; il me l'a laissée entre les mains pour un peu de temps.

*Je vais me rendre à Daphné dans la soirée. J'ai voulu t'écrire ce que je craindrais de te conter, de peur de montrer à tes yeux et à ceux de tes amis une douleur digne de trop de pitié et de dédain : Julien a vécu. En capitaine babile il a passé le Tigre, mis la flotte en sûreté, rallié son armée à celle de Victor, pris la place de Mao-Gamal-Kan. Nous marchions sur Ctésipbon. Des Barbares réfugiés et accueillis par Julien avec trop de bonté l'ont trahi. La flotte a été incendiée. La famine a décimé l'armée. On en était venu à distribuer les provisions des comtes et des tribuns. Julien leur donna l'exemple en partageant les siennes aux soldats. Dans la nuit du vingt-cinquième au vingt-sixième de Junius, il s'est levé comme de coutume, sous sa tente, pour écrire sur une question de théologie qui nous avait occupés toutes les nuits précédentes. Il voulait mettre les hôpitaux qu'il a fondés sous la protection de Cybèle, et l'hospice des pauvres sous celui de Cérès-Déo, et écri-*

vait le détail de cet édit qu'il devait envoyer à Constantinople. Il écrivait et me dictait ces mots préliminaires :

« Moi Julien, Souverain Pontife, César, Auguste, serviteur du Soleil-Roi et de tous les Dieux, exterminateur des Francs et des autres Barbares, libérateur de la Gaule et de l'Italie... » lorsque tout à coup il s'arrêta et me poussa le coude. Je le regardai : il regardait devant lui à l'entrée de la tente en mettant sa main devant la lampe qui parut l'éblouir.

« Ne vois-tu rien ? me dit-il.

— Non, dis-je, je ne vois rien.

— Tais-toi, dit-il en continuant de regarder, et écoute. »

Je n'entendis rien, mais lui, il entendait, car il se leva et salua profondément vers l'entrée de la tente qui s'agita un peu. Il dit comme répondant à quelqu'un :

« Eb bien ! soit ! »

Ensuite il s'assit avec calme et me dit :

« Tu n'as rien entendu ?

— Rien absolument, dis-je.

— Eb bien ! donc, c'est qu'il n'y avait rien apparemment. Continuons d'écrire », et il reprit son stylet. — Je le regardai et je trouvai qu'il était plus pâle, mais ses yeux bardis me commandèrent de baisser les miens, et je poursuivis.

Lorsque nous étames achevé, il se recoucha par terre, sur sa peau de lion, et dormit profondément. Au jour il fit venir les Aruspices qui déclarèrent qu'on ne devait pas combattre, mais il n'en tint compte. Au lever du soleil, il sacrifia sur une colline, l'armée étant rangée alentour dans l'ordre de bataille qu'il avait tracé. Il alluma le feu de l'autel pour signal du combat et monta à cheval à l'instant. J'étais près de lui. Il était un peu souffrant d'une blessure reçue quelques jours avant.

La chaleur était ardente. Il avait jeté sa cuirasse et ne portait qu'un bouclier très léger. Nous marchions par colonnes et les cohortes séparées par les Triaires, les archers protégeant les flancs des Légions. Les Barbares ne tinrent nulle part de pied ferme, mais ils ne cessaient de nous suivre en troupes innombrables de cavaliers, tirant sur nous et nous tuant beaucoup d'hommes sans que l'on pût leur répondre. Un de leurs corps d'infanterie voulut résister et Julien en eut une grande joie ; nous courûmes au pied de la montagne nommée, je ne sais pourquoi, Pbyrgie, où le combat se livrait.

L'Empereur mit pied à terre avec moi et se tint derrière les premiers rangs des hoplites. Un corps de Gaulois les soutenait. Tandis que l'on échangeait des flèches et des traits d'arbalètes, les soldats chantaient l'air du Soleil-Roi et de César socratique. Plusieurs hommes tombèrent autour de nous. Julien me prit le bras et me conduisit près d'eux. Il tendit la main à un centurion qui était tombé à genoux. Ce vieux vétéran lui baisa la main en criant : « Auguste, prends garde à toi ». Puis, tombant en arrière, mourut. « Il n'adore pas, » dit Julien. — Alors il s'avança vers un jeune Grec qui, selon l'usage des Lacédémoniens, avait bouclé et parfumé ses cheveux pour le jour du combat. Nous avions remarqué l'adresse avec laquelle il tirait sur les ennemis. Les archers ses compagnons riaient en se battant et en mourant, avec leur ostentation accoutumée. Celui-ci, à demi nu, avait reçu une flèche dans la poitrine. Il s'était couché sur son bouclier, et souriait dédaigneusement à l'ennemi. « Adore Mercure Trismégiste, » dit Julien en s'approchant de lui. Il se tourna de l'autre côté et, riant avec éclat, mordit le sable et mourut. Julien se pencha à l'oreille d'un des Barbares auxiliaires Alamans et lui parla dans sa langue. Cet homme qui était renversé lui baisa les pieds, puis, lorsque l'Empereur se fut détourné, il prit du sable et s'en servit pour tracer un signe de croix sur son front. Julien le vit, et me regarda pour deviner ce que je pensais. Je baissai la tête et il continua à donner des ordres. Je ne pus l'empêcher de s'enfoncer dans les rangs des auxiliaires, et lorsque nous observâmes ceux qui étaient frappés de mort, nous les vîmes tous se tracer sur la poitrine le X ou la croix des Galiléens. Quelques-uns criaient : « Jove ! » mais bientôt après revenaient à leur signe. Tout d'un coup Julien monta à cheval, je le suivis. Il avait la tête nue et ne tenait à la main que son bouclier. De grands cris retentissaient à l'arrière-garde, il y courut avec moi. La cavalerie des Perses faisait une brèche dans l'aile gauche, et dix éléphants soutenaient cette attaque désespérée. Julien se jeta sur l'ennemi comme s'il eût été invulnérable. Les soldats lui criaient inutilement de se retirer. Il reçut en ce moment un javelot dans le côté. Il voulut arracher le fer, mais il se coupa les doigts et tomba de cheval. Je le reçus dans mes bras. Il se tint debout, ramena son manteau sur lui de sorte que personne ne pût voir sa blessure. Il me dit de le conduire hors de la mêlée, près du Tigre, à quelques pas ; ce que je fis. « Jette-moi dans le fleuve, me dit-il, ceux qui croient encore aux Dieux soutiendront le courage de ma pauvre armée en me disant enlevé du ciel comme Quirinus. Les

*Chrétiens diront : comme Élie.» Je lui serrai la main, et je le pris sur les bras pour le précipiter dans le fleuve. En ce moment toute son escorte arriva. On crut que je ne voulais que le soutenir et on l'emporta sous sa tente. L'armée s'arrêta. L'ennemi était dispersé. Tout retentit de cris et de gémissements. Julien se fit étendre sur sa peau de lion et, resté seul avec moi, il découvrit sa blessure. Je vis que le javelot était entré profondément dans le foie. Alors il me dit adieu en m'embrassant, et demeura en silence, penché sur mon front, pendant un instant. Puis il reçut son sang dans sa main et le jetant vers l'Orient : « Voici, dit-il, ma seconde libation, et je le dis encore : Tu l'emportes, Galiléen ! » Après un instant de silence : « Tu porteras mon cœur à Daphné, et tu diras à Libanius qu'il ne s'est pas trompé. Maintenant ouvre ma tente. » Alors entrèrent les médecins. Julien leur dit que leurs soins étaient inutiles. Il parla de l'immortalité de l'âme avec Priscus, Maxime et moi et, après avoir discoursu comme Socrate, il a arraché le javelot, et est mort comme Épaminondas.*

Libanius, après avoir achevé cette lettre qu'il me donna, demeura ainsi que nous tous plongé dans un silence profond. Il fut contraint de s'asseoir parce que ses genoux tremblaient. Comme ses yeux étaient fermés et répandaient quelques larmes, je craignis pour lui et m'avançai pour le soutenir, mais il me fit signe de m'éloigner.

« Voici la réponse de Julien, dit-il; il a senti que mes yeux, tout vieux qu'ils soient, avaient vu la lumière véritable. Il ne lui était plus possible de se laisser entraîner sans honte par ce torrent chrétien qu'il avait fait reculer, il s'est retranché lui-même comme on détruit une digue dont l'usage est reconnu pernicieux après une épreuve. Je vivrai pour défendre sa mémoire; et je mourrai dans le culte extérieur des Dieux, qui est vieux comme moi et qui donne encore des Pénates à la moitié du monde. Pour vous, Jean et Basile, soyez chrétiens. »

Jean Chrysostome s'inclina et dit :

« O maître, je serai chrétien.

— Je le suis déjà, dit Basile en rougissant légèrement. »

En même temps chacun d'eux baisa l'une des mains tremblantes de Libanius et, comme je sentais que je ne devais plus

être témoin de leur douleur et que je ne pouvais parler comme eux de ces idolâtries desquelles Moïse nous a préservés, je les laissai et me retirai timidement derrière les colonnes du vestibule, ne pouvant m'empêcher de regarder comme plus grands que des hommes ces glorieux amis, dociles comme des enfants à la voix de leur éloquent et paternel instituteur, et forts comme des géants contre les cris des hommes vulgaires.

Je marchais depuis quelque temps sous les cyprès lorsque tout d'un coup j'entendis des chants lointains que je reconnus pour ceux des Chrétiens. C'étaient des voix d'enfants qui s'élevaient en chœur, et puis de longs silences, puis, après, de fortes voix d'hommes basses et sombres comme devaient être les voix des cadavres ranimés dont Ézéchiël entendit les secrets entretiens. De longs silences encore me permirent de distinguer sur le sable les pas d'une grande foule. Puis les voix des enfants reprurent encore un chant mystérieux, triste, caressant comme celui d'une mère qui charme le berceau d'un fils mourant avec une chanson interrompue par des soupirs, des larmes et des sanglots. Je m'approchai par une allée détournée et je vis une longue suite de moines qui marchaient rangés sur deux files, au milieu d'eux des enfants, puis les vierges, puis les femmes et après elles les hommes, la tête nue et les yeux baissés. En avant de cette longue procession, quatre hommes portaient le corps de Babylas le martyr, qu'ils rapportaient à son tombeau.

La procession passait devant le temple de Daphné, le petit temple de marbre blanc, plus parfait que le Parthénon d'Athènes, et caché au milieu d'une touffe de lauriers. Les portes en étaient fermées et, sur le péristyle, j'aperçus un jeune homme pâle, vêtu de blanc, que je reconnus pour l'esclave chéri de l'Empereur, celui même dont nous venions de lire la lettre, le stoïcien Paul de Larisse. Le chœur des moines d'Antioche ayant chanté le verset de notre psaume : *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés*, Paul tourna le dos à la procession et s'écria, tendant les bras vers le temple : « Apollon, Apollon, Soleil-Roi, tu as reçu Julien parmi les Dieux, à la droite de Marc-Aurèle ! »

Les jeunes filles qui marchaient les premières s'arrêtèrent

effrayées, mais, au regard et au geste d'un évêque, elles reprirent leur marche en silence, les moines ne cessaient de marcher les mains jointes et sans lever les yeux. Les cantiques recommencèrent. Dans un long intervalle entre les chants, Paul de Larisse voyant que les enfants étaient déjà loin, à la suite du corps, s'écria d'une voix claire, distincte, au moment où venaient les hommes d'Antioche :

« Julien, le grand Julien est mort pour nous. C'est lui qu'il faut pleurer ! »

Ceux-là passèrent encore après l'avoir considéré attentivement, mais avec indifférence, et passèrent en parlant entre eux.

Paul leur cria :

« Allez adorer Sérapis et Jésus, et ce soir vos danseurs ! »

A ce mot ils murmurèrent, mais ils passèrent, haussant les épaules, et quelques-uns rirent avec de grands éclats. Ces hommes d'Antioche marchaient avec mollesse, et plusieurs d'entre eux conduisaient leurs sœurs adoptives pompeusement parées et chargées d'ornements païens et chrétiens, portant dans leurs cheveux la croix d'or et la gerbe d'or de Cérès-Déo, indifféremment mêlées.

Vinrent après eux les Barbares nouvellement chrétiens, atroupés en grand nombre. Ceux-là tenaient élevée une lourde et grande croix de bois qu'ils venaient baiser tour à tour en marchant, et s'arrachaient les reliques de saint Babylas, en se partageant son manteau. Une animation extraordinaire brillait dans leurs yeux; ils versaient de véritables larmes et se frappaient la poitrine avec violence en déplorant à haute voix la passion de Jésus comme si elle était d'hier, et célébrant en paroles confuses le martyre de Babylas qu'ils nommaient une Passion secondaire, une Rédemption diminuée; ils obéissaient, en poussant de grands élans de piété, à un moine de petite taille, caché et comme enseveli au milieu d'eux, et répétaient à grands cris ses paroles. Leurs figures étaient stupides et féroces; leurs yeux à demi fermés, relevés et comme endormis et alourdis par un sourire imbécile, regardaient cependant de toutes parts comme pour chercher des ennemis; leurs longs cheveux roux, aunes et chargés d'huile et de poussière, couvraient leurs

épaules et les rendaient semblables à ces statues d'Égypte qui ont le corps d'un homme et la tête d'un lion. Une secrète horreur me saisit en voyant cette foule robuste survenir, et je sentis à leur odeur le même frisson qui se fait sentir à tous les êtres créés lorsque viennent les bêtes du désert. Paul de Larisse frappa des mains, comme saisi de joie à leur vue. Il embrassa une des colonnes blanches du Temple et cria :

« Apollon Conducteur, Apollon, tu les amènes pour moi ! »

Puis il ouvrit sa tunique blanche, s'avança au grand jour, découvrit sa poitrine à la lumière du soleil et, debout sur la plus haute des marches du temple, il leur dit :

« Vous voilà donc enfin, je vous trouve donc, ô vous les vrais Chrétiens, vous les plus ignorants, les plus grossiers des hommes et les plus aveugles, vous les Barbares ! Réjouissez-vous donc, car le plus pieux des Empereurs, le plus religieux des hommes, Julien est mort ! »

D'abord ces hommes ne le comprirent pas et pensèrent qu'il se réjouissait comme eux de la fin de l'Empereur. Pourtant, son air de mépris attira leur attention, ils s'arrêtèrent et se demandèrent entre eux ce qu'il disait. Il ne les laissa pas attendre et reprit tout à coup :

« Venez, maîtres futurs de la terre, qui lui apportez les ténèbres, la nuit et la tristesse; vous qui êtes voués au culte de la Mort et qui portez pour étendard un gibet, que vous prenez pour un flambeau; vous, les vrais croyants, qui ne doutez pas de ce qui vous est enseigné et qui adorez sans comprendre rien; vous qui ne cherchez pas comme les Grecs une pensée sous un symbole et qui me regardez avec vos yeux à demi ouverts sans me comprendre encore ! Venez et soyez glorieux : vous êtes vainqueurs, comme votre Galiléen l'est aujourd'hui, parce qu'il s'était proportionné à vous et vous a dit des choses grossières comme vos regards, vos formes, vos actions, vos sentiments et vos idées. Venez donc et soyez fiers, apportez, sur le monde que vous allez étouffer, le règne de l'homme qui dit : « Une place pour moi dans le ciel » et je sacrifierai tout; je m'éloignerai de mon frère s'il est faible. « Si mon frère tombe, je le foulerai aux pieds et je me purifierai

«les pieds pour être digne d'entrer dans le tabernacle. Je massacrerai les innocents qui ne croient pas les mêmes choses que moi, afin de m'asseoir seul et tranquille dans ma chaise curule du ciel. Je dévorerais l'ennui, je dissimulerai mes meilleures amours, j'étoufferai mon cœur, je dessécherais ma chair pour obtenir une place dans le ciel.» — Le ciel te donner une place, ô Barbare ! le ciel pour ton âme de boue ! Crois-le, troupeau aveugle, et fais périr tout ce qui avait embelli et parfumé la terre, fais périr l'idéale Beauté, l'idéale Vertu, l'idéal Amour. Tu portes bien la croix, Barbare, et tu as l'épaule assez forte pour t'en faire une massue informe et frapper devant toi. Frappe-moi le premier, je t'en prie, car je te méprise, toi, ta race et la stupide folie de ta croix !»

Les Barbares étaient restés glacés d'étonnement, et je crois qu'ils auraient passé outre sans répondre à ce jeune homme, sans le moins qui cria tout à coup qu'il blasphémait le Christ. Aussitôt ils s'écartèrent pour ramasser des pierres et les lui jeter violemment. Les premières atteignirent les belles colonnes de marbre et, rejaillissant sur Paul de Larisse, ne lui firent que de légères blessures. Il sourit comme les Spartiates au combat, et détacha tranquillement et gracieusement l'agrafe de son manteau blanc. Sa poitrine fut frappée à l'instant de tant de pierres à la fois qu'il tomba sur les genoux et, un énorme débris de roc lui ayant frappé la tête, il roula sur les degrés comme un vase renversé. La colère des Barbares chrétiens ne s'arrêta pas là. Ils se précipitèrent sur le temple de Daphné, ce chef-d'œuvre de grâce, et, brisant les portes odoriférantes fermées et désertes depuis longtemps, escaladant les toits, poussant les charpentes et les pierres avec des leviers, amassant des branches d'arbre dans l'intérieur, ils démolirent et incendièrent en une heure ces marbres adorés depuis tant de siècles et témoins de tant de glorieux travaux. J'ai vu ainsi une idolâtrie en détruire une autre, mais il se passera, je crois, bien des âges avant que la seconde serve de voile, comme disait le maître Libanius, à d'aussi belles pensées que la première.

Comme la plupart de ces Barbares sont des Isaures et des Huns, venus avec leurs familles traînées et amassées dans des cha-

riots, il m'a été facile, parlant leur langue, de m'attirer leur confiance en leur distribuant sur-le-champ quatre talents d'or. J'ai divisé chaque talent d'or en cinquante mines et chaque mine en soixante sicles et même chaque sicle en deux bébas, pour les accoutumer à notre monnaie hébraïque, préférablement à celle des Romains. En reconnaissance de mes bons offices ils m'ont laissé à vil prix des statues d'or massif, d'argent et de porphyre, ouvrages de Phidias et de Praxitèle d'une valeur inappréciable. J'ai fait enfouir à vingt pieds sous terre la statue de Vénus-Uranie, qu'adorait Libanius avant tous les Dieux ou toutes les pensées.

C'est une femme debout, nue jusqu'à la ceinture, écrivant sur des tablettes, et qui réunit en elle toutes les beautés de la forme humaine. Les deux bras et les tablettes venaient d'être brisés. Les Pénates d'or et d'argent, je les ai transportés, la nuit, à Antioche et je les ai montrés en secret à des envoyés du Roi de Perse Sapor qui s'avance en suivant de près la retraite désespérée de Jovien. Ils m'offrent un marché sur lequel je gagnerais environ vingt talents d'or, c'est-à-dire 3,420,000 bébas. Cela pourrait reconstruire une bonne partie du saint Temple de Salomon.

Ainsi, grâce à notre persévérance, notre sainte nation creuse sous les pieds de toutes les nations de la terre une mine remplie d'or où elles s'enseveliront, deviendront nos esclaves avilies et reconnaîtront notre puissance impérissable. Loué soit le Dieu d'Israël !

.....  
 .....

## VI

## FIN DE DAPHNÉ.

La nuit commençait à s'effacer du ciel et sa couleur noire devenait fade et blanchâtre. Les deux inséparables ennemis ouvrirent la fenêtre. Ce qu'ils virent était immonde.

La grande foule se ruait toujours dans les rues, traînant ses pieds dans les ruisseaux et s'y noircissant jusqu'aux genoux. Cette foule courait avec ivresse à la suite de quelques hommes masqués et déguisés, couverts de paillettes d'or et tachés de vin. Partout ces hommes étaient accueillis avec de grands cris de joie et avec des injures plus sales que les ruisseaux ; un cortège païen arriva au moment où le jour et la pluie paraissaient. C'était le cortège d'un bœuf, suivi de ses bouchers et traînant des filles enivrées dont les joues étaient couvertes de fard rouge et blanc. Les fenêtres s'ouvraient partout sur le chemin du bœuf et on lui battait des mains. Bientôt des femmes couvertes de rubans et traînées dans des voitures magnifiques se mirent gaiement à la suite du bœuf. Elles élevaient leurs enfants dans leurs bras pour le saluer à son passage.

Tous deux suivirent cette marche triomphale sur de longs boulevards bordés de grands arbres, et le long des rues et au milieu des places publiques où s'arrêtait le bœuf, quand ses bouchers buvaient.

Ils arrivèrent avec la foule du bœuf devant une église contre laquelle une autre foule était irritée. Une longue corde était attachée à la croix de cette église et le peuple tirait la corde avec de grands cris. La croix chancela et tomba tout à coup au milieu des huées, et avec elle une partie des murs de la vieille église. Les gardes venus pour protéger l'église se prirent à rire et se

partagèrent les ornements du lieu saint sans seulement penser qu'ils eussent été saints. Les deux foules se réunirent à la suite du bœuf et le bœuf marcha sur la croix et toutes les foules après lui.

Le Peuple allait le long de la rivière en se réjouissant de la gaieté des garçons bouchers, et l'on voyait flotter sur l'eau un nombre infini de livres grands et petits. Des rouleaux de papyrus antique, des parchemins du moyen âge et des feuilles hébraïques se heurtaient comme des coquilles de noix abandonnées, et cette vue réjouissait les petits enfants qui jouaient sur le bord.

Le Docteur-Noir et Stello s'approchèrent du fleuve et achetèrent d'un enfant l'un de ces grands livres. A peine eurent-ils jeté les yeux dessus qu'ils reconnurent une plainte touchante du savant Grégoire Bar Hebraeus Abulfarage, sur la perte de la Bibliothèque d'Alexandrie brûlée par les Barbares.

Le noir Docteur sourit, Stello soupira.

Tous deux lurent avidement ces belles paroles écrites dans le XIII<sup>e</sup> siècle sur l'événement des Barbares du VII<sup>e</sup>. Mais ils ne lurent pas plus avant, parce que trois cents pages qui suivaient avaient été déchirées par les Barbares de Paris du XIX<sup>e</sup> siècle où nous sommes tombés aujourd'hui.

Tous deux continuèrent leur chemin à la suite du bœuf et des bouchers, des masques et du Peuple de Paris, et ils arrivèrent au palais de l'Archevêque. Les hommes et les enfants jetaient le toit par terre et les meubles par les fenêtres, et les troupes les regardaient faire et riaient et empêchaient les livres d'être retirés de la rivière.

Comme ils regardaient cela, ils virent passer un groupe d'hommes sans masque, vêtus singulièrement. Ceux-ci étaient jeunes et beaux, ils avaient leur nom sur la poitrine; ils adoraient un homme appelé Saint-Simon et prêchaient une foi nouvelle, essayant de fonder une société nouvelle.

La Foule leur jetait des pierres et riait.

Ce ne fut pas tout. Ce qu'ils virent de plus lugubre, ce fut un prêtre qui vint et les suivit en disant : « Je vous servirai et je vous imiterai. »

«Les rois boivent du sang dans des crânes, les prêtres sont gorgés de biens, d'honneurs et de puissance, il faut que le Peuple les détruise et que les armées secondent les Peuples.

«J'écrirai pour vous une Apocalypse saint-simonienne qui sera une œuvre de haine.»

La Foule l'écoutait et riait.

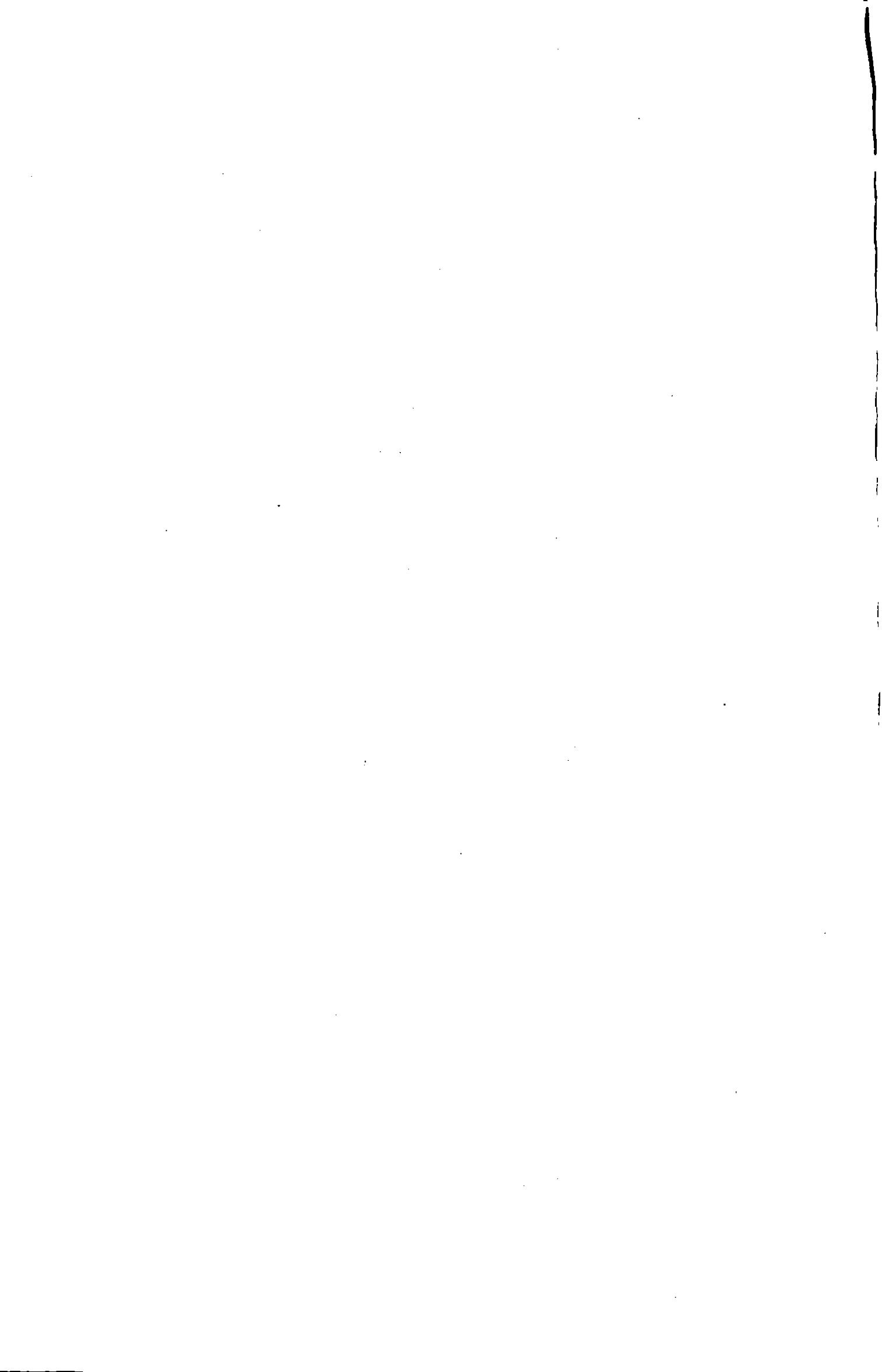
Alors ils rentrèrent tous deux remplis d'une tristesse profonde.

Stello regarda tristement le grand Christ d'ivoire.

Le Docteur-Noir dit avec une gravité froide :

TOUT EST CONSOMMÉ.

Ils regardèrent la statue de Julien. A ses pieds était Luther, et plus bas Voltaire qui riait.

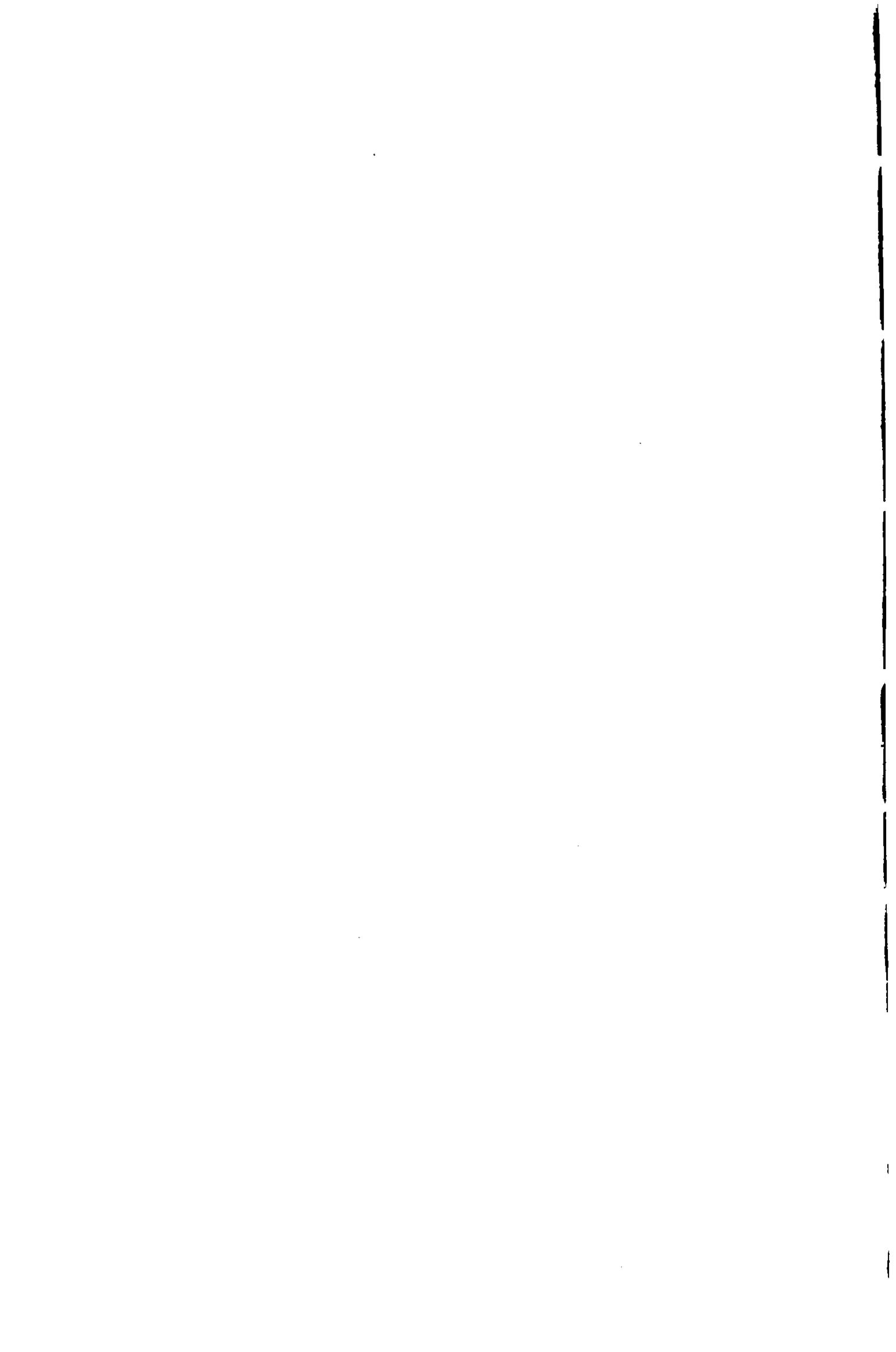


SCÈNES DU DÉSERT

---

L'ALMÉH

(FRAGMENTS)



SCÈNES DU DÉSERT.

---

# L'ALMÉH.

(FRAGMENTS.)

---

## I

UNE TENTE ARABE.

*Ze djoubish morgb we maby aramideb  
Tlbawaditz pay derdamen xecbidèb.*

Tous les êtres créés jouissaient d'un sommeil paisible, et le malheur lui-même était endormi.

DJAMY, poète persan. *Amours de Zuleïba.*

CETTE histoire commence au milieu des nuits paisibles, claires et froides du Saïd, nom arabe de la Haute-Égypte, dans l'année de l'hégire 1212, que les chrétiens appellent l'an 1797, et que les Français nommaient alors l'an VI de la République, et dans le désert qui s'étend sur la rive gauche du Nil, à quelques lieues des grandes ruines de Thèbes. La lumière de nuit était pure comme elle l'est toujours sous ce beau climat; mais comme l'horizon y est continuellement voilé par de légères vapeurs, ce n'était qu'au zénith seulement que l'on pouvait voir les larges étoiles de la zone torride, et les constellations inconnues à l'œil de l'Européen. Une terre inégale et blanchâtre, sans l'éclat de la neige, mais ondulée comme elle, s'étendait jusqu'à l'horizon comme une nappe immense dont rien ne rompait la triste uniformité. Cette sorte de mer immobile avait une lueur blafarde et

mate, et partout s'étendaient des sables sans ombre. Seuls au milieu de la terre vide et stérile, s'élevaient deux colosses comme deux rochers dans l'océan; ces figures énormes et d'inégale grandeur reposaient assises à côté l'une de l'autre sur des trônes de granit noir, larges comme deux collines<sup>(1)</sup>; à la lueur des étoiles, on pouvait distinguer leurs bras immenses s'appuyant sur leurs genoux réunis; et dans l'air, à une grande hauteur, reluisaient leurs têtes mutilées, qui s'élevaient sur leurs épaules comme deux grandes tours ruinées sur deux montagnes voisines. Ces antiques statues semblaient régner sur le désert, et lui imposer son silence : tout, jusqu'à l'air lui-même, était sans mouvement, quelquefois seulement une brise soudaine et rapide, venue de la mer Rouge, faisait voler devant elle un peu du sable fin de la plaine; et puis, comme si cette terre morte eût fait un vain effort pour s'agiter et revivre, tout retombait dans un éternel repos.

Cependant un bruit inusité s'éleva tout à coup dans cette nuit silencieuse, ce fut un tintement léger de sonnettes et de grelots, secoués par un mouvement fréquent et régulier : une masse blanche qui courait rapidement, s'approcha des deux colosses, et tourna deux fois à l'entour.

C'était un petit éléphant blanc, de la moindre taille, qui passait avec un trot rapide et allongé : un homme paraissait assis sur son dos, au milieu de plusieurs fardeaux élevés; douze autres hommes couraient à ses côtés, un enfant était couché sur sa tête. Après avoir fait le tour des statues, l'éléphant fut arrêté par son guide entre ces deux colosses, et vers le socle du plus grand, qui a soixante pieds de haut, et dont sa trompe n'atteignait pas le pied. Une petite lumière rougeâtre brillait sur le sable; elle éclairait l'intérieur d'une tente arabe plantée sur quatre piquets, et couverte de peaux de chèvres. Ce toit nomade s'appuyait contre la base immortelle et pesante de la statue de Memnon, et s'élevait à peine à la moitié de son piédestal; les deux pieds réunis du colosse paraissaient comme un double dôme sur la tente qu'ils om-

<sup>(1)</sup> Le piédestal et le colosse (du sud) réunis pèsent 1,305,992 kilogrammes (2,611,985 livres).

brageaient. A quelques pas, une longue lance était plantée dans le sable; un large anneau de fer passé dans le bois de cette pique ployante, et balancée comme un jeune arbre, retenait la jambe d'un beau cheval, qui se mit à hennir en secouant sa crinière et frappant la terre de son pied libre. L'odeur et l'aspect de l'éléphant l'avaient effrayé, et l'influence qu'exerce l'approche de ce puissant animal sur tous les autres fut communiquée à deux chameaux, qui, se levant par saccades, passèrent leurs longs cols par-dessus la petite tente, et firent de vains efforts pour briser les licols qui les attachaient à des débris de monuments. Cet effroi ne jeta aucun trouble sous le toit des hommes; personne ne parut hors de la tente, et le nouveau venu, après s'être laissé glisser sur le flanc de l'éléphant agenouillé, et l'avoir fait conduire à quelque distance par les hommes de sa suite, entra seul dans la tente. Il souleva le tissu de peaux de chèvres qui la formait, et demeura debout sur le seuil sans entrer. Il vit alors ceux qu'il semblait être venu chercher, un homme et une jeune femme, placés en face l'un de l'autre, et dans la même attitude. Un vieillard gravé était, non pas assis, mais ployé, les jambes croisées, sur le tapis qui régnait dans toute la tente, et fumait une longue pipe dont le tuyau formait autant de cercles et d'anneaux que le corps d'un serpent avant d'arriver au réceptacle du tabac, posé au milieu du cercle comme un vase ou un encensoir; son aspect était vénérable par la noblesse de ses traits allongés et amaigris, l'expression de ses yeux noirs et bien fendus était fort douce; mais le sourire de ses lèvres épaisses, trait particulier aux Arabes, était une sorte de convulsion sauvage qui, à la manière du tigre, découvre des dents luisantes que l'on croirait prêtes à mordre; une barbe blanche et droite tombait en touffes inégales et désordonnées sur la poitrine nue de cet homme; un schall était négligemment noué sur sa tête chauve, et un vaste manteau blanc, drapé autour de son corps avec un art connu des Orientaux seuls, cachait des membres nerveux et bruns, et des bras nus qu'il découvrait en parlant, et dont il montrait complaisamment la force.

Devant lui, une jeune fille, d'environ quatorze ans, était si mollement couchée, qu'on l'aurait crue endormie. Deux coussins d'une

étouffe brune déchirée en plusieurs endroits, soutenaient son bras et sa tête. Un grand voile de toile blanche tombait derrière ses cheveux tressés en longues nattes, au bout desquelles pendaient de petites sonnettes d'argent, et des sequins d'or percés et attachés de distance en distance à chaque nœud des tresses. Tout son costume avait une forme voluptueuse et négligée, par on ne sait quel mélange de luxe oriental et de misère sauvage : une sorte de pantalon, d'une étoffe transparente, usée et ternie, laissait nus sa ceinture et son sein, et la couvrait jusqu'à ses pieds, très petits et posés à nu sur des souliers de bois ; à son cou pendaient des colliers ornés de mille petites figures et soutenant deux petites boîtes, dont l'une contenait, selon l'usage, un verset du Koran, l'autre des essences. La beauté régulière de ses traits était admirable, sa bouche était petite et sérieuse, ses yeux grands et doux étaient baissés avec leurs longues paupières sur une sorte de mandoline arabe à long manche et à trois cordes appelée *tan-bour*, qu'elle effleurait presque sans bruit du bout des doigts. Deux choses de la nature et de l'art s'unissaient cependant pour donner à cette jeune fille un aspect moins doux au premier abord ; son teint était absolument jaune, ses sourcils arqués étaient peints d'une couleur étrangère et noire, appelée *surméb*, et l'extrémité de ses doigts était rougie de ce *bennéb*<sup>(1)</sup>, qui rassemble les nuances de la pourpre et du safran. Près d'elle étaient posées, sur le tapis, trois tasses d'un café fumant, et une petite pyramide de riz. L'intérieur de cette petite demeure était éclairé par un œuf d'autruche suspendu au sommet de la tente, et rempli à demi d'une huile odoriférante.

A peine la jeune Arabe eut-elle aperçu un homme à l'entrée de la tente, qu'elle se leva comme une gazelle blessée, et jeta sur son visage un second voile de toile bleue, percé devant les yeux seulement, et assez grand pour la couvrir de la tête aux pieds, et cette élégante femme prit tout à coup la triste et sombre tournure de ces pénitents noirs, qui, en Europe, accompagnent les enter-

<sup>(1)</sup> Le *bennéb* est un arbrisseau qui croît dans l'Inde et est cultivé en Égypte, surtout aux environs du Caire. On broie ses feuilles séchées ; on en fait ensuite une pâte qui sert de teinture.

rements. Le vieil Arabe lui lança un regard courroucé, qui semblait chercher les yeux de sa fille jusque sous l'abri sombre du *borbó*, pour lui reprocher d'avoir trop tardé à s'en couvrir; puis il se hâta de reporter les yeux sur l'étranger, comme pour voir s'il avait eu le temps de contempler son enfant; mais il fut rassuré pleinement par l'attitude froide et cérémonieuse de l'Indien. Celui-ci avait la tête inclinée sur sa poitrine, les bras croisés, et les yeux fermés comme plongés dans la plus profonde méditation. Son costume excita la surprise de ses hôtes; son front, d'un noir rougeâtre, était couvert d'un turban de mousseline, à ses oreilles pendaient de longues perles, et de longs colliers à son col, ses jambes noires et ornées de cercles d'or étaient à demi couvertes par un caleçon de mousseline blanche, et, chose plus étrange, il avait revêtu l'habit uniforme bleu des Européens; sur ce costume des Indes et auprès du *cangiar* de son pays pendait une épée française.

Le vieux chef de tribu attendit quelque temps sans se déranger, ni faire le moindre mouvement, continuant de fumer paisiblement sa longue pipe. Cependant, s'apercevant que l'Indou demeurait obstinément dans la même attitude, et luttait avec lui d'immobilité, il en conclut, avec justesse, que l'étranger attendait que le premier mot vînt du cheik; il se décida donc à le prononcer, et ôtant avec lenteur de ses lèvres le bout d'ambre de sa pipe, il articula gravement le *salam alicum* des Orientaux, ou *la paix soit avec toi*.

L'Indien, comme mis en mouvement par ces deux mots, leva la tête et s'avança d'un air doux et paisible jusqu'au milieu de la tente, et pour y arriver, il lui suffit de faire trois petits pas; là, il s'inclina profondément, toucha la terre de ses deux mains et les porta sur son front pour accomplir le *salam*, ensuite prit la parole, et prononça de la gorge et d'un ton nonchalant et presque dédaigneux un long discours en langue de l'Indoustan, où le mot seul de *Brabma* fut intelligible pour le cheik. Mais celui-ci ne sourcilla pas, le laissa continuer jusqu'à la fin, sans témoigner par un seul regard ou par le moindre geste l'impatience de ne pas comprendre, et lorsque le nouveau venu eut fini sa harangue, il lui fit un geste

gracieux pour l'inviter à s'asseoir, et lui montra une petite tasse pleine de café, en disant seulement *caboué*, nom qui signifie *force*, et qui en donne aux habitants pour supporter les chaleurs de leur climat. L'Indien s'accroupit sur les talons sans répondre, tournant dans ses doigts d'un air d'orgueil inexplicable une sorte de petite ficelle blanche qui pendait de son épaule gauche à la hanche droite, et passait sur son habit militaire bleu. Il repoussa doucement le café qui lui était offert, comme si un scrupule religieux l'empêchait d'y goûter, et prit seulement avec les doigts quelques grains de riz et de sel qu'il porta sur ses lèvres, puis il accepta une longue pipe que lui présenta l'Arabe, et tandis que la jeune fille enveloppée de son manteau bleu et accroupie près de son père semblait craindre de faire un mouvement, des nuages de fumée embaumée s'élevèrent à la fois des deux bouches et des deux tuyaux, de manière à former sur les têtes un nuage qui offusquait la timide lueur de la lampe. Le bruit des lèvres qui aspiraient cette vapeur fut longtemps le seul que l'on entendît, enfin le grave cheik parut se rappeler que pour savoir ce que voulait son hôte, il pouvait être bon de le comprendre; et avec ce calme des Orientaux pour qui l'on dirait qu'il n'y a pas d'heures, à voir comme ils songent peu à les employer, il dit tout haut ce seul mot : *Frank*. Aussitôt sa fille se leva, et sortant de la tente, parla avec un ton de commandement; une voix d'enfant répondit, on entendit un cheval partir, et elle rentra bientôt sous la tente de peaux de chèvre, s'assit sans parler, et ne cessa de tourner de son père sur l'Indou ses grands yeux noirs qu'on voyait briller sous l'épaisse toile de son masque, tandis que les deux graves personnages, recommençant à fumer de nouvelles pipes sans prononcer une syllabe, presque sans remuer les yeux, passèrent ainsi toute la nuit, soit qu'ils fussent aussi indifférents et dénués d'idées que des pagodes de porcelaines, soit qu'ils demeurassent plongés dans des méditations aussi profondes que celles d'un fakir ou d'un ulemah, cherchant à comprendre les soixante-dix mille incarnations de Vichnou, ou bien la mission de Mahomet, envoyé comme prophète, *au rouge et au noir*, selon l'expression du sage Abu'l Feda.

## II

## UN PALAIS DÉSERT.

Au nom de Dieu, clément et miséricordieux. O infidèles idolâtres! je n'adore pas ce que vous adorez, et vous n'adorez pas ce que j'adore.

*Al-Koran, chap. des Infidèles  
écrit à la Mecque.*

C'était, comme on l'a pu entendre, un jeune enfant arabe qui avait reçu les ordres laconiques du cheik par la voix de sa fille. Ce bel enfant, entièrement nu, et dont la tête seule était couverte d'une calotte rouge, sauta promptement sur la jument, toute sellée, qui était attachée derrière la tente, et qui se mit à bondir sitôt qu'elle sentit son pied dégagé de l'anneau de fer qui la retenait; elle s'enleva et sauta trois fois avec des mouvements onduleux et gracieux, comme pour délasser ses membres vigoureux de leur longue contrainte; et puis, après que son jeune cavalier eut pris sa lance de seize pieds, et jeté un regard sur les étoiles, pour se diriger dans le désert comme un pilote sur la mer, la belle cavale partit au galop, et passa si légèrement sur le sable, que l'on aurait pu croire ses pieds garnis d'une enveloppe de velours; on les entendait à peine retomber sur le sol, et elle semblait se guider elle-même dans l'ombre, car la haute selle qu'elle portait enveloppait entre les arçons et son siège et cachait presque entièrement le petit Bédouin. Ce jeune et hardi cavalier, quittant les colosses de la plaine, que les Arabes nomment Tâma et Châma, tourna vers le sud-ouest pour trouver le chemin qui borde le désert; et, remontant contre le cours du Nil, il traversa d'abord un petit bois d'acacias épineux si clairsemés, qu'on aurait pu les prendre dans la nuit pour des piques plantées à de grands intervalles; une petite

vallée poudreuse s'ouvrit au delà, il la passa rapidement, ensuite il franchit sans hésiter une vaste enceinte de briques remplie de débris de colosses : embarrassée par des têtes et des membres de marbre et de basalte, qui semblaient dans l'ombre un champ de bataille de géants; à la lueur des étoiles, il voyait à l'occident la chaîne libyque qui s'étendait comme une muraille blanche, et lorsqu'il se trouva élevé sur un promontoire de poussière et de débris, il reconnut dans l'air une masse noire et carrée, soutenue sur deux sombres pyramides, et formant une porte démesurée; c'était le premier pylône<sup>(1)</sup> du palais antique de Medinet-Abou, l'un des neuf villages de mesures qui sont jetés d'espace en espace sur l'emplacement de l'ancienne Thèbes aux cent portes. Ces villages donnent leurs noms barbares à ces majestueux débris, aux pieds desquels ils rampent obscurément, et qu'ils souillent comme des ronces souillent le pied d'une forêt de chênes brisés. Pour arriver au vieux temple, l'enfant mit son cheval au pas, et commença à circuler lentement dans les routes tortueuses, étroites et obscures que le hasard a laissées dans ces entassements de ruines, et que la nuit ne pouvait permettre de reconnaître qu'à l'œil exercé d'un enfant bédouin, et au pied intelligent d'un cheval arabe.

Tandis qu'il marche ainsi avec précaution, il nous est nécessaire de le devancer, et de nous occuper des habitants de ce reste de palais, habitants auxquels ceux de la tente avaient souvent recours, et qu'ils venaient trouver dans toutes les circonstances pressantes qui nécessitaient les secours de la médecine ou des autres sciences européennes. Nous remonterons un peu dans le passé, et nous y apprendrons à connaître les nouveaux personnages que nous devons rencontrer.

Deux des pères jésuites qui avaient succédé à la mission du père Brévedent en Éthiopie furent contraints à quitter ce pays, par les inquiétudes sans nombre que leur causèrent le patriarche et les prêtres cophites, dont la religion est celle de ce royaume; ils furent heureux de se retirer sains et saufs, à travers leurs ennemis

(1) Pylône, nom grec qui a été depuis long-temps adopté pour représenter à la pensée ces sortes d'arc de triomphe dont le sommet est une terrasse et les deux piliers de larges obélisques.

chrétiens et mahométans, et descendant à grand'peine le cours du Nil, vinrent se cacher dans les décombres de Thèbes : remplis de persévérance, de courage et de finesse, ils parvinrent à gagner, à force de temps et de services rendus, la confiance des *fellahs* des neuf villages des deux rives, et même d'une tribu d'Arabes pasteurs nommée Abab-deh's, et à établir une sorte de petite mission sur la rive gauche du Nil. Il est bien vrai qu'ils furent obligés d'atténuer étrangement la rigueur des maximes du catholicisme, qu'ils voulaient établir au centre d'un pays mahométan ou schismatique; ils avaient affaire à de rudes et superstitieux néophytes, qui les placèrent souvent dans l'alternative de faire céder leurs principes, ou d'être livrés aux Mamelouks, qui gouvernaient despotiquement l'Égypte, et dont les pauvres pères se cachaient soigneusement. On peut donc dire qu'il y eut conversion de part et d'autre, en ce sens que les Arabes arrachèrent de leurs pieux missionnaires des concessions secrètes et des permissions occultes dont les bons pères demandaient sans doute pardon à Dieu dans leur cœur, tandis qu'en échange ils accordèrent aux deux frères de Jésus les privilèges, successivement octroyés, d'enseigner les enfants et de dire secrètement la messe, pourvu qu'ils n'eussent pas de cloches, et ne s'avisassent jamais de parler aux femmes, sous peine d'être tués sur-le-champ par leurs maris ou maîtres, ce qui pensa arriver deux ou trois fois aux bons missionnaires, que leur âge avancé ne put soustraire qu'avec bien des difficultés à l'inflexible jalousie orientale. Il était résulté de ces arrangements et de ces mutuels sacrifices une sorte de petit culte mixte, tout particulier, qui s'exerçait dans l'ombre; une croyance vague et complaisante, qui n'était ni la religion romaine, ni la grecque, ni la cophte, ni l'arménienne, ni le schisme Jacobite, ni le Surien, ni l'Eutichéen, ni le Nestorien, ni le Sévérien, ni celui des Monophysites, cultes qui règnent dans l'Orient, débris épars du christianisme qui survivent à sa chute comme les débris des temples au pied des mosquées; mais c'était comme une sorte de moyenne proportionnelle trouvée entre la religion catholique et celle de Mahomet, demi-teinte entre les deux couleurs, demi-ton entre deux sons, point d'intersection, vacillant et indéterminé, montant

ou descendant selon la circonstance, et selon que la fortune de la mission haussait ou baissait dans l'opinion. On verra par la suite en quoi consistaient les accommodements d'amis dont nous parlons, et cette sorte de sainte contrebande; elle faisait, par exemple, que les bons pères n'hésitaient pas à bénir les talismans musulmans et le Koran quand un Bédouin les leur apportait, de crainte qu'en désespoir de cause il ne les portât au Santon du voisinage. Quoiqu'il en soit, d'abord médecins, puis religieux ouvertement, les deux pères qui avaient nom *Félix* et *Servus Dei*, avaient établi leur chapelle et leurs personnes à Medinet-Abou, d'une manière aussi solide que quelque chose ou quelqu'un pouvait l'être en Égypte, sous l'empire aristocratique et militaire des Mamelouks, lorsque dans l'année 1793, le premier, qui était le plus jeune, fut emporté par la peste, dont il avait espéré guérir une pauvre famille de Cosséir, petit port voisin de Thèbes, sur la mer Rouge; et à l'époque de cette histoire, il ne restait plus que le P. Servus Dei, comme timide pasteur du plus farouche et du plus perfide de tous les troupeaux.

L'excellent homme, qui avait jugé à propos de prendre ce nom latin, qu'il rendit célèbre et digne de figurer dans les *Lettres édifiantes*, en avait sans doute un autre dans le monde; mais on n'en a jamais rien su, et il parut toujours l'avoir complètement oublié, n'ayant de sa vie laissé échapper un seul mot qui pût marquer un souvenir d'un genre de vie différent de celui qu'il menait. Il s'était logé dans un de ces vastes et magnifiques souterrains de Thèbes dont les murs sont chargés de dessins bizarres et d'hiéroglyphes qui sont encore très mystérieux pour nous; ce souterrain avait son entrée dans l'immense tour du palais de Medinet-Abou, qui avoisine un vieux temple et un pavillon, ancienne demeure des prêtres égyptiens. Le temps l'avait rendu possesseur des ruines extérieures et intérieures de ce gigantesque édifice, avec d'autant moins de résistance, que les misérables cahutes du village voisin étaient totalement abandonnées. Le pauvre moine se trouvait donc maître absolu d'une des demeures des Pharaons, et officiait dans le sanctuaire de la déesse Isis, se voyant ainsi souverain spirituel et temporel d'un palais auprès duquel tous ceux de Rome et de l'Europe

entière ne paraîtraient que des chaumines enfumées, ou des colifichets d'enfants. Cependant, quelque juste que soit l'enthousiasme qui nous porte à signaler ainsi la gloire de notre ami, nous devons dire qu'il n'était pas le premier religieux conquérant de ces magnifiques demeures; elles portaient et portent encore les traces de tous les cultes qui furent en honneur dans l'Égypte : les chrétiens de la première Église de la Thébaïde avaient élevé une chapelle dans la cour du grand temple; les Musulmans en firent depuis une mosquée, après l'avoir purifiée avec de l'eau de rose; mais le temps renversa bientôt ce faible édifice avec ses croix et ses croisants au pied des ruines impérissables qui l'entouraient comme des fortifications; il n'en resta que quelques belles colonnes de granit rouge, d'un seul morceau, qui semblent placées là comme point de comparaison et de proportion entre le goût étroit, mesquin et joli de l'architecture moderne, et la simplicité grandiose, et la sublime beauté de l'architecture et de la statuaire antiques.

La nuit dans laquelle se passèrent les événements très simples que nous avons à raconter, était déjà très avancée, lorsque le P. Servus Dei sortit de son souterrain, portant une lanterne sourde dans une main, et dans l'autre un pot d'argile très pesant; il monta dans les décombres, et, seul dans l'immense péristyle du palais découvert, il se dirigea d'un pas assuré vers le milieu du mur le plus grand, le mieux conservé, et le plus surchargé de dessins de batailles et d'offrandes religieuses. Là, il s'arrêta, et posant, non sans quelque peine, plusieurs pierres les unes sur les autres, il en fit une sorte d'échelle, au moyen de laquelle il s'éleva à la hauteur d'une grande figure d'Osiris, assis sur son char de victoire, et tenant d'une main les rênes de ses chevaux, et de l'autre faisant un signe pacifique à une quantité de petits hommes dont la tête n'atteignait pas son genou, et qui répandaient en offrande, sous les roues de son char, une pluie de mains et d'oreilles coupées à ses ennemis. Le bon père, ayant posé sa lanterne à côté de lui, se mit à considérer le profil d'Osiris, dont l'œil était vu de face, comme un peintre regarderait un mauvais tableau qu'il serait chargé de réparer, il examina quelque temps en silence la figure

d'épervier qui formait la coiffure du divin personnage, et poussant un léger soupir, il demeura un moment les bras croisés à le considérer attentivement. Enfin, prenant tout à coup son parti, il trempa et retourna longtemps un gros pinceau dans le pot qu'il avait apporté, et, le retirant tout gonflé d'une belle couleur d'ocre jaune, l'appliqua sur la muraille, et dessina un demi cercle autour de la tête d'Osiris; puis, mettant tous ses soins à bien détacher le profil, et à cacher la tête d'épervier, il remplit la circonférence avec sa couleur pâteuse, de manière à former une sorte de lune derrière la tête et les épaules de l'ancien dieu de l'Égypte. Très satisfait de son ouvrage, il descendit de ses degrés de pierre pour l'examiner de loin, pencha à droite et à gauche sa tête chauve, et caressa son menton à barbe grise d'un air d'artiste consommé; ensuite, remontant sur son échafaud, et saisissant de nouveau son gros pinceau, il se préparait à corriger la main étendue du dieu, lorsqu'une voix forte fit retentir dans l'écho des péristyles un éclat de rire long et ironique, qui fit tressaillir le bon missionnaire; il retourna la tête avec un peu d'embarras, et vit en bas de son piédestal un homme dont la présence ne lui causa aucun étonnement, mais un léger mouvement d'humeur.

« Mon cher ami, dit-il cependant en français avec douceur, à ce jeune homme, j'ai eu bien des croix à porter à la suite de notre Seigneur, depuis que je mène la vie évangélique dans la domination des infidèles; ces croix me sont venues de la part des Mahométans et des schismatiques surtout. Je n'ai pas eu moins à souffrir de la part des libertins auxquels je tentais d'enlever leurs victimes; mais la croix la plus lourde pour moi serait de voir un catholique romain se rire d'un acte de foi que j'accomplis dans toute la simplicité de mon cœur.

— Allons, allons, bon père, ne nous fâchons pas, répondit le nocturne visiteur; vous y perdriez peut-être un peu, car le moment approche où bien des gens d'ici auront besoin de moi, et vous tout le premier. Jusque-là, permettez-moi de m'étonner de vous voir devenu tout d'un coup peintre en bâtiments, et de vous demander si je puis vous seconder dans votre ouvrage mystérieux.

— Quant à me seconder, dit le père Servus Dei, je ne doute

pas que vous n'en soyez très capable, car celui qui sait toutes les langues peut bien savoir aussi tous les métiers; et en vérité, mon ami, quand vous me diriez que vous allez rebâtir le temple de Medinet-Abou, et le remettre en l'état où il était sous Sésostris, qui certainement est le Pharaon de l'Écriture, cela ne m'étonnerait point de votre part après ce que je vous ai vu faire. Mais je n'ai pas besoin d'aide en ceci; ce que je vous demande, c'est de ne pas me faire entendre un second éclat de rire comme celui-ci, qui m'a semblé tout à fait infernal; soit dit sans vous offenser, mon ami. — Sans vous offenser, reprit-il en descendant de ses pierres et en serrant la main de cet homme, car vous savez que je vous aime déjà comme un fils, quoique vous me soyez tout à fait inconnu.»

La main nerveuse et sèche du nouveau venu serra les petits doigts jaunes et maigres du Père, et il s'écria avec un accent ferme, mais douloureux, qui pénétra jusqu'au cœur du missionnaire :

«Dieu veuille, mon Père, que je sois inconnu à tout le monde; moi et mes pareils ne devons désirer que cette destinée-là. Mais le temps va venir où je courrais bien des dangers, s'il y avait des dangers pour un homme qui, au fond, ne se soucie guère de ce qu'il deviendra.

— Eh bon Dieu! mon fils, dit le Père alarmé, que pouvez-vous craindre de cette retraite, où nous menons tout à fait la vie des anciens solitaires de la Thébaïde? Les Mamelouks n'ont pas paru depuis qu'ils ont enlevé le *myry* de l'an dernier; les habitants du Saïd sont très doux, et accoutumés à vous. A présent, de quels dangers parlez-vous?

— Oh! n'importe; ne faites pas attention à ce que je vous ai dit. Moi, voyez-vous, je suis toujours en voyage; ce temps de repos n'était qu'une halte. Mais vous, Père, préparez-vous aussi, car je me trompe fort, ou ceux qui viendront n'auront pas grande sympathie avec vous.

— Qui doit donc venir ici, mon Dieu?

— Des gens que je suis venu attendre, et que j'ai besoin de voir de près; je ne puis vous les nommer, mais ils se feront bien

voir et entendre; et je vous le dis sur mon honneur, dès qu'ils seront venus, il n'y aura pas un seul cheveu de ma tête en sûreté.

— En ce cas, mon fils, dit le Père en souriant, il faut compter sur la Providence.

— Nous sommes dans le pays de la fatalité, reprit l'étranger, qui en ce moment parlait français sans le plus léger accent, et nous verrons ce que l'un et l'autre amèneront. Qu'est-ce que cela me fait à moi?

— Heureux ceux qui ont confiance au Seigneur, et dont la conscience est en repos, dit le missionnaire avec résignation, mais cependant baissant la tête avec un air de préoccupation visible.

— Voilà! voilà les soupçons que j'inspirerai toujours, et vous ne pouvez vous en défendre, ajouta son interlocuteur avec un rire forcé; mais cela m'est égal. Oui, de pardieu! cela m'est égal, ajouta-t-il en élevant les mains, l'opinion des hommes m'est indifférente. Qu'est-ce que cela me fait?» ajouta-t-il après un repos. C'était sa phrase favorite.

Le père Servus Dei fut effrayé de ces exclamations, et voulut éviter d'y répondre. Il y avait dans ce jeune homme quelque chose qui le déconcertait et l'intimidait sans qu'il se l'avouât lui-même; il remonta paisiblement, en apparence, sur son échafaud de pierre, et prenant son pinceau, il se mit à barbouiller une croix dans la main d'Osiris avec la même couleur jaune, car il n'en avait qu'une. L'autre le laissa faire et se promena de long en large, les mains derrière le dos, dans la vaste cour pleine de débris où ils se trouvaient, marchant avec une vitesse qui suffisait pour faire reconnaître un Européen. Pendant environ un quart d'heure, on n'entendit que le bruit de ses pas, qui retentissait dans l'écho des mille piliers carrés qui formaient le grand péristyle; enfin, vers la vingtième fois qu'il repassa devant la petite lanterne du missionnaire, celui-ci se retournant un peu, le pinceau à la main, lui dit :

«Croyez-vous, mon fils, que ce soit une imprudence, d'après vos tristes prévisions, que de transformer cette figure païenne en un saint Jean, selon l'usage de nos pieux frères de la primitive

Église, qui n'ont eu qu'à ajouter une robe à ces images profanes d'Isis, que vous voyez ici près, pour en faire une représentation assez passable de la sainte Mère de Dieu?

— Eh mon Dieu! mon bon Père, reprit un peu brusquement l'interprète, car il n'était connu dans le pays que sous le nom de ses fonctions, usage assez général dans l'Orient, où l'on fait plus de cas du surnom que du nom, et cet usage favorise singulièrement l'incognito; mon Dieu! vous pouvez bien faire tous les petits barbouillages qui vous plairont sur la muraille, cela n'aura guère plus de conséquence aux yeux des Européens que les soldats que les enfants dessinent au charbon dans les rues de leurs villes.»

Quoique visiblement choqué de la comparaison, le père ne perdit pas de vue la circonstance où il se trouvait, et le mot échappé à l'interprète.

« Vous dites donc que ce sont des Européens qui doivent venir? dit-il en regardant un peu en dessous la physionomie de l'étranger, que sa lampe et la clarté croissante du ciel éclairaient assez. Celui-ci, sans chercher à se cacher, s'approcha davantage.

— Oui, dit-il d'un ton sérieux et solennel; oui, ce sont des Européens, des Européens sans pitié, sans foi, sans loi, sans mœurs, sans gouvernement régulier, plus barbares que les Bédouins et les Mamelouks. Voilà ce que j'ai à vous dire; tenez-vous pour averti, et réfléchissez. J'ajoute à cela, une fois pour toutes, que si vous voulez quitter le pays, il y a à Cosséir un brick qui vous portera où vous voudrez.

— Quitter le pays! dit le missionnaire avec chaleur. Ah! mon fils, ce n'est pas à soixante-deux ans, quand on en a passé quarante à étudier la langue, le caractère et les usages d'un peuple, que l'on songe à changer de pays, parce que ce pays change de maîtres. Et ne l'ai-je pas vu déjà en changer cinq fois? N'ai-je pas vu Ibrahim, le premier qui renversa les pachas en 1746? N'ai-je pas vu le Cheik-el-Beled, le fameux Aly-Bey, qui se déclara sultan d'Égypte, prit la Mecque et battit toutes les troupes du grand-seigneur? Cette main a touché celle de Dâher, son ami fidèle, en 1772; et j'ai été réduit à me cacher dans les tombes que vous voyez ici à Qournah, lorsque le brigand Mohammed lui succéda;

à présent je respire sous la protection de Mourâd et d'Ibrahîm, les Mamelouks. Eh bien! pourquoi notre Sauveur, qui m'a tiré de la dent des tigres, m'abandonnerait-il sous celle des loups? J'accomplis son œuvre, je suis son soldat, son serviteur, et il ne délaissera pas celui dont les services remontent jusqu'au temps du révérend, et j'oserais même presque dire du bienheureux Père Sicard.

— Vous avez raison, mon bon Père, vous avez raison, restez ici. Moi, qui suis plus exposé, j'y veux rester aussi; mais souvenez-vous que je vous ai averti.

— Et d'ailleurs, poursuivit avec la même vivacité le bon missionnaire, il se passera bien du temps sans doute avant que vos craintes se réalisent, et d'ici là la mission aura gagné et aura pris une attitude plus respectable; nous aurons jeté des racines plus profondes par la protection de Mourad-bey, que je regarderai toujours comme moins éloigné du royaume de Dieu que les autres beys des Mamelouks. Mourad-bey, je vous l'ai dit, m'a promis solennellement et avec serment qu'il me permettrait d'avoir une cloche.»

Et voyant un léger sourire sur les lèvres habituellement sérieuses de l'interprète :

«Vous riez, mais vous ne savez pas de quelle importance est une cloche dans une mission; ce fut toujours le désir le plus ardent qu'il y eut dans le cœur du P. Félix et dans le mien. Si nous avons une fois la cloche, nous pourrons appeler de loin notre petit troupeau, et je pourrai, sans mentir, nommer église ce qui ne serait qu'un débris de temple jusque-là; une fois cette cloche suspendue, et il me sera facile de le faire, pourvu que Mourad tienne sa promesse, une fois que la cloche aura retenti depuis El-Acâlteh jusqu'à Med-Amoud<sup>(1)</sup>, qui doutera que la Sublime-Porte ne permette et ne protège ouvertement notre culte, comme en Syrie celui des Maronites, qui n'est autre chose que le culte catholique romain? Cette opinion établie, les tièdes seront réchauffés dans leur foi; vous verrez les ouailles accourir de tous les côtés, et la tribu des

<sup>(1)</sup> Villages aux deux extrémités de l'emplacement de Thèbes.

Beni-Ouassel pourra peut-être se joindre à celle des Ababdéhs; dès que mon troupeau se sera accru à ce point, on n'osera pas refuser aux cheiks de ces tribus la permission de construire ici, où je suis, un petit autel, et vous qui savez tout et qui êtes, je crois, catholique romain, vous m'aidez à orner le temple du Seigneur. Il ne serait pas impossible qu'ils nous vînt des vases sacrés de Cosséir ou par la caravane de Damas, et les Cophtes qui se sont égarés, et qu'on pourra faire rentrer dans le sentier de la vraie foi, sont déjà habitués aux rites du vrai culte; ils ont des chapelains, des desservants, des .....

— Tenez, bon Père, voilà un enfant de chœur qui vous vient, interrompit l'interprète avec un rire caustique, en voyant s'avancer sous le premier pylône un beau cheval guidé par le petit Bédouin que nous venons de voir partir de la tente.

— C'est bien extraordinaire à cette heure», dit le père étonné, et descendant de son échafaudage en jetant son pinceau, il marcha précipitamment au-devant de l'enfant, qui en un seul bond fut à terre. Le jeune Arabe ne salua qu'en posant sa main droite sur son cœur, et faisant des gestes aussi composés, aussi graves et aussi lents que ceux d'un patriarche auraient pu l'être; il annonça dans sa langue que Yâqoub, cheik des Ababdéhs, avait reçu sous sa tente un Indou accompagné de ses esclaves, mais qu'on ne savait pas le sujet de sa mission, ni comment il était venu, parce qu'il ne parlait ni l'arabe, ni la langue des Francs; que le cheik désirait la présence et les services de l'interprète, et qu'il viendrait à la naissance du jour le consulter, si c'était son plaisir et son moment, car le caractère grave et la multitude des connaissances de l'Européen lui avaient acquis, dès son arrivée, une vénération presque superstitieuse de la part des cheiks et de tout le pays, qu'il n'était venu habiter que depuis six mois. Lorsque le missionnaire lui demanda quelle était là-dessus sa volonté, il réfléchit longtemps sur cette circonstance, et le débarquement d'un Indien sembla l'étonner; il interrogea l'enfant en arabe vulgaire, lui demanda depuis quand et comment l'Indou était débarqué, mais ses questions furent inutiles. Enfin il s'écria :

«C'est le commencement, ce doit être le commencement; qu'il

vienne»; puis, reprenant le style et la langue arabe avec la facilité d'un Bédouin et la prononciation fortement gutturale : «Dis au cheik Yâqoub, père de Souleyman : Youçouf èl Terjmân vous attend demain à l'heure où les Croyants doivent lire le chapitre de l'Aurore.»

Le père Servus Dei parlait moins bien l'arabe, qu'il avait appris pendant quarante ans; cependant il s'en servait toujours dans ses relations avec les Bédouins, et se faisait passablement entendre d'eux; il emmena celui-ci à quelques pas, et lui dit en faisant de nombreuses parenthèses : «Nous avons d'autres affaires à régler, mon enfant; tu diras au cheik Yâqoub que rien ne m'échappe, et qu'il y a ici un génie qui me dit tout. Je sais que son neveu Souleyman vient d'épouser sa fille Zahra; j'espère qu'ils se conduiront bien et en bons chrétiens, et ne manqueront pas de se présenter devant moi pour recevoir le sacrement du mariage et la bénédiction que j'ai seul le droit de donner; entends-tu bien, mon enfant? Moi seul, moi seul, il ne s'agit pas de consulter les fakyr ni les santons, qui sont des menteurs. — (Je t'ai déjà dit de t'habiller plus décemment que cela, Taleb; tu es ici tout nu dans une église, mon enfant; ce serait tout au plus bon en plein champ.) — Oui, tu diras au cheik que si les deux époux ne se présentent pas ici, leur mariage sera nul devant Allah, entends-tu? — comprends-tu bien?»

L'enfant immobile jusque-là fit un signe d'intelligence.

«Et que Monkir et Eblis les attendent, s'ils ne viennent pas se présenter devant le prêtre de Issa<sup>(1)</sup>.»

Taleb répondit gravement par une citation du Koran : «C'est Issa qui a changé une pierre en oiseau?

— Oui, mon enfant, c'est cela même», poursuivit le père, et se tournant vers l'interprète, comme pour s'excuser : «Ces pauvres gens n'en savent pas plus, dit-il en français, il faut bien parler un peu leur langage et hurler avec les loups, pour en faire un jour des brebis du bercaïl.»

Puis reprenant sa harangue : «Pour toi, Taleb; toi je t'ai promis

(1) Nom arabe de Jésus.

de te baptiser et de te faire enfant de cœur, mais tu es trop entêté, tu ne veux pas t'habiller; à dix ans! (tu auras dix ans au mois de Ssafâr<sup>(1)</sup>, et tu ne portes pour vêtement qu'une calotte rouge sur la tête). C'est honteux, Taleb; va vite, et n'oublie rien; surtout qu'ils n'aillent pas chez le santon. — Monte vite à cheval; prends ta grande lance. Allons, saute. — Ce santon est un menteur, entends-tu? il ne passera pas le pont Al Sirât au jour du jugement, dis cela au cheik, entends-tu? — Ah! le voilà parti! ouf, ils me donnent assez de peine! ils ont la tête si dure, qu'il faut parler de notre sainte religion avec les noms du Koran de leur faux prophète, pour se faire entendre.»

Et l'enfant parti, le bon père, en s'essuyant le front, revint, prit le bras de l'interprète, et se promena de long en large avec lui, comme pour se remettre de la grande fatigue qu'il venait d'éprouver; il avait encore quelque scrupule dont il paraissait embarrassé, et dit en marchant :

«Ne soyez point scandalisé, mon ami, de ce que vous venez d'entendre : malgré leur amour fanatique de la fausse croyance, les Orientaux ont naturellement un besoin, j'oserais presque dire un instinct de religion qui ferait honte aux chrétiens, et j'ai pensé que, pour ne pas les heurter et pour les ramener, je ferais bien, par degrés, de leur parler leur langage; car, à tout prendre, leur faux prophète (que Dieu confonde!) a cependant montré quelque respect pour la personne divine de notre Seigneur Jésus-Christ : il dit, dans le Kôran, au chapitre *de la Table*, qui fut écrit à Médine, et qui contient cent vingt versets : «Allah dira à Jésus, fils de Marie : Souviens-toi de la grâce que je t'ai faite et à ta mère. «Je t'ai fortifié par le Saint-Esprit; tu as parlé dans le berceau «comme un homme de quarante à cinquante ans; je t'ai enseigné «l'Écriture et la science, l'Ancien Testament et l'Évangile; tu as «guéri les aveugles-nés, tu as ressuscité les morts, tu as fait des «miracles que les impies disent être magie.» C'est peut-être ce qui fait que ses sectateurs montrent tant de vénération pour la mère

<sup>(1)</sup> Ce mois de l'hégire correspond au mois de juin (vieux style) et de messidor, style républicain.

de Dieu ; ils l'appellent la mère du grand prophète Issa, et la révérent jusqu'à faire empaler les Juifs qui osent blasphémer contre elle, tandis que des hommes élevés au sein du christianisme hésitent à lui rendre les honneurs et l'adoration qu'on lui doit ! — Le saint sépulcre est un des termes de leurs pèlerinages de dévotion : j'ai vu dans la cité sainte des pèlerins turcs allant sur leurs genoux et se traînant à terre depuis la porte jusqu'au saint tombeau, et avant d'y entrer, ils ôtaient la laisse de leur turban ; ensuite ils se prosternaient et faisaient de profondes inclinations en frappant le pavé de leur tête. Et considérant aussi que le grand-seigneur, parmi tous ses titres pompeux et magnifiques, se fait gloire du nom de protecteur et conservateur de la cité sainte, j'ai pensé que nous pouvions répondre, pour ainsi dire, à ces procédés que l'on pourrait regarder, en quelque sorte, comme des avances pour rentrer dans le giron de notre sainte mère l'Église. Le Père Félix n'était pas toujours de mon avis sur ce point, et ce fut souvent le sujet de quelques douces contestations ; mais personne ne pouvait décider entre nous, car notre correspondance avec le Père procureur des missions du Levant avait été totalement dérangée par les événements inouïs de la révolution de France, que je n'ai sus que par vous depuis six mois, et auxquels j'ai peine à croire encore.

— Ils vous seront confirmés bientôt, mon bon Père, dit l'interprète en lui serrant la main ; oui, sévèrement confirmés. Vous m'aviez pris en amitié parce que depuis longtemps vous n'aviez plus personne à qui parler français ; eh bien ! vous aurez bientôt des Français pour soutenir la conversation avec vous, et...»

L'interprète fut interrompu par un gémissement sourd qui se fit entendre derrière le péristyle ; tous deux y coururent à grands pas, et distinguèrent un homme à cheval qui s'avancait lentement vers le grand temple qu'ils habitaient. Le missionnaire alla chercher sa fidèle lanterne, et, s'approchant timidement, reconnut un Mamelouk à l'élégance de son costume et à la richesse de ses armes ; mais il fut effrayé du délabrement et de l'accablement total du maître et du cheval : l'animal, fatigué, harassé, traînait avec peine ses membres couverts de sueur et de sang, où s'attachait la pous-

sière comme une cendre délayée; il tirait une langue haletante et écumeuse, et allongeait sa tête jusqu'à terre : le Mamelouk laissait pendre un damas attaché par un cordon d'or à son bras droit, dont la main semblait à demi séparée par un coup de sabre; ses pistolets d'argent et sa carabine évasée tombaient aussi sur ses cuisses, à l'extrémité des longs cordons de soie qui les attachaient, comme des instruments inutiles qu'il ne pouvait plus manier. Il s'arrêta; et malgré sa blessure, portant sa main gauche au poignard de sa ceinture, il s'écria :

« Chiens de chrétiens! donnez-moi de l'eau. »

L'interprète saisit d'une main son bras, et de l'autre la bride de son cheval, et lui répondit en arabe :

« Dis-nous d'où tu viens, et tu auras de l'eau. »

Le reste d'orgueil du Mamelouk s'éteignit avec ses forces, et sa menace en avait été la dernière lueur. « Les beys sont vaincus, dit-il d'une voix étouffée, les maudits qui viennent ont les bras attachés les uns aux autres par des anneaux de fer. Laisse-moi gagner le désert, et donne-moi de l'eau.

— Déjà! dit l'interprète, Mourad-Bey déjà vaincu!

— Voilà une étrange nuit, il faut en convenir, dit le Père en présentant au Mamelouk l'extrémité d'une petite outre de peau de bouc. Tiens, mon ami, bois, nous secourons le pharisien et le gentil. »

Le malheureux but avec une avidité effroyable l'eau que renfermait l'outre, sans reprendre haleine une fois, et ouvrant fixement des yeux ardents; puis il la jeta brusquement, et regardant encore en arrière, comme s'il eût cru voir l'ennemi sur ses pas, il donna quelques coups de talon à son cheval épuisé, et du tranchant de ses étriers blessa et coupa les flancs du pauvre animal, qui partit plus vite qu'on ne l'eût attendu, et ne tarda pas à se perdre dans l'ombre du côté des déserts, au delà du vaste emplacement d'un hippodrome antique.

Les deux amis revinrent assez pensifs dans la grande enceinte du palais, et demeurèrent quelques instants sans parler, se regardant fixement l'un l'autre, mais ne voulant pas s'exprimer leurs sentiments. L'interprète se taisait, parce qu'il ne semblait pas croire

que ses paroles pussent être d'une grande utilité à un homme qui hésitait à suivre ses avis, et auquel, de son côté, il ne voulait pas se confier; le missionnaire gardait le silence par un reste de respect humain qui l'empêchait de témoigner trop de frayeur en présence d'un inconnu. Ce fut dans cette idée qu'il affecta de revenir une troisième fois à son ouvrage favori; et reprenant son pinceau, il se mit à passer des teintes jaunes sur l'auréole de l'Osiris devenu saint Jean; cependant il était visible que cette fois ce pinceau ne donnait plus les touches hardies et larges d'un grand maître, mais au contraire se promenait mollement sur des couleurs déjà *empâtées*, selon le terme des peintres, et ne faisait qu'accroître l'épaisseur de la couche d'ocre qui remplissait l'orbe de l'auréole. Le bon Père Servus Dei poussa son air d'assurance jusqu'à fredonner un *Magnificat*, et commencer en tremblotant un *Salve Regina*, puis il parla de choses toutes différentes de celles qui l'occupaient, et demanda d'un air distrait et sans se retourner, si l'interprète n'avait point passé quelque temps aux Indes orientales.

« A Séringapatam dans le royaume de Mysore, répondit l'autre avec son insolence accoutumée, et sans la moindre affectation; j'y ai fait connaissance avec le sultan Tippto-Saëb, et il me fit un accueil bizarre. Il était au moment de partir pour la chasse, cent éléphants étaient rangés sur la place de Séringapatam, sa capitale; lorsqu'il parut les souquedars crièrent: « Sa Présence, vos éléphants vous saluent! » et les animaux fléchirent le genou trois fois; le sultan était suivi de ses tigres de chasse très apprivoisés, et que l'on menait comme une meute; ils étaient couverts d'un manteau traînant à raies d'or, et portaient chacun sur la tête un bonnet de drap. Tippto avec sa figure presque noire, et vêtu de gaze blanche, s'avança tout seul, nous regarda tous fixement, et sans rien dire, nous tourna le dos, monta à cheval, et partit pour la chasse.

— Et qui, *nous*? dit le Père impatienté en se retournant, qui étiez-vous? qui êtes-vous?

— C'est ce que vous ne saurez pas, à moins que d'autres que moi ne vous le disent, reprit l'interprète avec le même flegme, en se promenant encore de long en large.

— Comme il vous plaira, dit le Père Servus Dei.

- Comme il me plaira, en effet, dit l'autre.
- Vous faites peut-être mal, reprit le premier.
- Mais peut-être fais-je bien, repartit le second.
- Je puis être plus utile qu'on ne pense, dit le missionnaire tout en donnant force coups de pinceau.
- Je puis être plus dangereux qu'on ne croit, répéta l'interprète, en marchant toujours du même pas, et s'amusant à parodier les paroles de son interlocuteur.
- Vous êtes un plaisant, dit celui-ci en se retournant d'un air conciliant, car il ne demandait qu'à faire la paix.
- Je ne suis pourtant pas gai, je vous jure», répondit l'autre, et un nouveau silence commença.

Sans s'inquiéter le moins du monde de cette interruption, l'interprète tira de sa poitrine une petite montre d'or à double fond, et s'approchant de la lanterne, en prit la clef, et se mit à la monter gravement. Les mouvements reprirent leur battement régulier, et les aiguilles leur marche lente; il les regarda avec une grande attention, et porta plusieurs fois la montre à son oreille.

«Allons, allons, dit-il, en s'adressant à la montre, puisque les événements recommencent pour nous, recommençons donc à compter les heures et les minutes des jours. A quelle heure sera célébré ce mariage demain, bon Père? Je vous conseillerais de vous presser, si vous me demandiez mon avis.

— Hélas! dit le père, qui commençait à s'affecter sérieusement, la jeunesse rit et plaisante de toutes choses, parce qu'un sang brûlant coule dans ses veines, et qu'elle se sent assez de force pour recevoir le choc des événements; mais lorsque l'inquiétude entre une fois dans l'âme d'un vieillard, rien ne peut la combattre, si ce n'est une grande confiance dans la Providence, car ses forces diminuent tous les jours.»

En disant cela, il remit son pinceau dans le pot de couleur, et s'asseyant sur les pierres qui lui servaient d'échafaudage, il baissa la tête, et soupira profondément.

L'interprète changea de ton subitement, et lui serrant la main dans les siennes, lui dit avec une voix émue et attendrie :

«Ah! croyez, mon bon Père, que je ne me plais point à vous

tourmenter par de vaines prévisions, et que si je garde encore le secret de mon nom et de mon pays, c'est moins pour moi que pour vous-même, car aux yeux des gens dont j'attends la venue, vous seriez aussi compromis que moi-même. Aussi criminel, ajouta-t-il avec un rire de mépris, aussi criminel de lèse-nation. Ah! ah! vous apprendrez bientôt ce que c'est que ce crime-là. Je vous en dis assez, mon Père, pour que par la suite vous puissiez deviner ce que je suis, quand vous serez plus au fait des derniers événements de l'Europe; mais je ne vous ferai aucune confidence qui puisse vous compromettre et vous engager, je ne vous demande aucun serment, ne taisez rien de ce que j'ai dit, parlez de vos soupçons à qui vous plaira, je n'ai aucun droit à rien exiger de vous. Vous êtes libre, nous verrons ce que vous ferez.»

On put voir à la lueur de la lanterne la rougeur dont se couvrirent les joues du missionnaire. Il salua légèrement et ploya les épaules comme pour se résigner à une nouvelle humiliation, et dit avec douceur : «Mon frère, je n'ai fait que bien peu de bonnes œuvres, mais je puis dire que je n'en ai jamais fait une mauvaise avec l'intention de nuire.

— Il faut pardonner, reprit l'interprète, en appuyant son doigt sur la manche de bure du Père Servus Dei, il faut pardonner aux malheureux leurs craintes continuelles; je vous affirme ici, mon cher père, que depuis longtemps je n'ai parlé à aucun homme avec autant de confiance que je le fais avec vous. A présent je vous demande, soit que nous demeurions encore quelque temps ensemble, soit que nous nous séparions, je vous demande de ne plus me parler de moi; au premier mot que vous m'en diriez, je vous quitterais pour toujours, et ce serait avec la plus grande peine, car je ne désespère pas de vous être utile bientôt. Adieu, je vais dans ma cahute voir si je suis prêt en tout point à lutter contre l'orage, et préparer l'équipage d'un voyageur aussi perpétuellement en marche que le Juif errant. A demain matin, c'est-à-dire dans une heure ou deux tout au plus, car la nuit va finir.»

En disant ces dernières paroles, il serra la main du missionnaire, et le quitta. Il traversa à grands pas l'enceinte du palais ruiné, et à quelque distance en dehors du second pylône, gra-

vissant un petit monticule sablonneux qui s'étend en avant de la chaîne libyque, il entra seul dans une des cahutes de terre, du village de Medinet-Abou, entièrement abandonné depuis plus d'une année.

### III

#### UNE LETTRE.

Souvenez-vous de cette journée : la peur vous faisait trouver la terre étroite pour fuir, et vous avez tourné le dos comme vaincus.

*Al-Koran, chap. de la Conversion.*

Le pauvre missionnaire n'eut pas un moment la pensée de s'aller coucher après le départ du compagnon de sa solitude, il ne songea même pas à reprendre l'occupation méritoire de sa peinture à fresque; tout à fait abattu par la conversation qu'il venait d'avoir, et par les tristes symptômes de guerre et de désastres qui étaient venus l'épouvanter, il demeura dans la position où l'avait laissé l'interprète; et, posant ses deux coudes sur ses genoux et sa tête dans ses deux mains, il se livra aux plus amères réflexions. Le chagrin de voir en danger le saint établissement qu'il avait si péniblement formé, et les germes de foi qu'il se flattait d'avoir jetés dans les cœurs, était le plus grave de ses soucis, et il cherchait dans son esprit de quel bouclier il pourrait s'armer pour protéger son troupeau naissant. Depuis la mort du P. Félix, il avait dû lutter seul contre les violences, les avanies, les vols à main armée et les trahisons de toutes sortes des Mamelouks, des Fellahs, des Bédouins et des Cophites; à force de compositions, de douceur et d'art, il était parvenu à se maintenir à travers les passions opposées des tyrans et des esclaves, des infidèles et des schismatiques, à peu près comme un pilote habile maintient en

pleine mer une frêle chaloupe, et, les yeux toujours attachés sur sa boussole, présente tantôt sa voile tout entière, tantôt la moitié, tantôt le bord seulement, aux vents qui viennent l'attaquer; une autre fois la reploie et se laisse rouler au gré de la vague, puis profite d'un faible vent qui s'élève, pour revenir au point qu'il occupait dans la carte marine; et un moment après, se voyant emporté par les courants plus loin qu'il ne voulait, vire de bord tout à coup, met à profit le vent contraire, ne le reçoit qu'en partie, et s'armant de l'air contre l'air même, s'avance en louvoyant vers le point qu'il veut conserver, et réussit enfin à garder sa dangereuse position. Mais le pauvre Père voyait venir un nuage menaçant et inconnu dont il ne pouvait mesurer ni l'étendue ni la profondeur; il se perdait en conjectures pour deviner ce que ce pouvait être, et quelle armée avait pu vaincre Mourâd lui-même, ce redoutable bey qui partageait avec Ibrahim l'empire de l'Égypte; il ne voyait aucune puissance voisine qui eût pu réussir dans une telle entreprise; rien n'avait fait encore penser que la Porte voulût inquiéter dans son empire la féroce aristocratie des Mamelouks : il ne fallait donc pas attendre moins qu'une de ces grandes invasions par lesquelles, de temps à autre, un peuple se rue sur un peuple, une race écrase une race, efface ses lois religieuses et humaines, réduit son langage au silence pour en faire une science morte, et recouvre la civilisation précédente de tout le poids de la sienne, comme une couche de terre, éboulée tout à coup, laisse à peine quelques arbres et quelques grands édifices montrer leurs cimes et leurs pointes au milieu des aspects nouveaux des campagnes rajeunies.

Lorsqu'il venait à se représenter l'une de ces inondations d'hommes, auxquelles l'Égypte n'était guère moins sujette qu'aux inondations périodiques du Nil, le pauvre moine considérait avec effroi le peu de surface et de résistance qu'offrait sa chétive personne au choc d'un pareil bouleversement. Pourrait-il seulement conserver la liberté de ses pratiques religieuses sous les nouveaux conquérants? Saurait-il du moins se faire entendre d'eux? La seule langue européenne qu'il possédât était le français, sa langue naturelle; et si les Anglais étaient les nouveaux maîtres qu'il

devait attendre, son ignorance de leur langage, leur haine pour l'Église de Rome et pour la nation française l'exposerait à de grands dangers. Quelquefois il pensait que le terrible Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, était celui dont la venue était ainsi annoncée, par l'effroi qui le précédait toujours, et lui avait fait donner le surnom de *Boucher*; mais avec quelles armées aurait-il passé de la Syrie au Delta, et du Delta au Saïd? Les Druses et les Turkmans, réunis à toutes les forces des Ottomans du pachalik de Saint-Jean-d'Acre, ne lui auraient pas suffi pour traverser les déserts de Jaffa, et s'emparer du Nil, depuis Alexandrie jusqu'à Thèbes. D'où pouvait donc venir ce nouveau Cambyse, qui faisait déjà fuir devant lui-même les Mamelouks? Dans la confusion de ses idées, le père ne songea pas une fois qu'il fût possible à ses propres compatriotes de descendre sur la terre d'Égypte : le peu qu'il savait de la révolution française lui avait laissé la douloureuse conviction que sa patrie était en proie aux déchirements intérieurs d'une guerre civile, et qu'entourée d'ennemis, harassée par ses propres convulsions, l'épuisement la rendait capable tout au plus de conserver ses frontières. Dans son inquiétude, il ne pouvait s'empêcher de songer aux fréquentes prédictions de l'interprète, et à leur prompt accomplissement : loin que sa confiance en lui s'accrût par le succès, il ne pouvait se défendre au contraire de soupçons quelquefois injurieux à son compagnon du désert. Était-ce par des voies naturelles et légitimes que cet homme, qui n'avait aucune relation avec qui que ce fût, avait su et raconté tout ce qui se passait sur le globe entier, et annonçait un événement qui se hâtait de venir vérifier ses paroles? Quoique touché du mouvement d'épanchement et de sensibilité qui avait provoqué tout à l'heure ses confidences, le père les trouvait obscures, et se sentait troublé d'avance de la situation dans laquelle se jetait volontairement un jeune homme qui l'intéressait vivement, et lui inspirait une compassion que les soupçons ne pouvaient détruire. Il y avait six mois qu'un brick léger et armé en corsaire, sans pavillon qui le distinguât, avait jeté cet inconnu seul à terre à Cosséir; se trouvant dès son arrivée en relation avec les habitants, dont il parlait la langue comme s'il fût né à la Mekke, il était

venu avec une troupe de Bédouins à Médinet-Abou, et s'était emparé de droit d'une des cabanes abandonnées de ce village, avait fait au Père Servus Dei une visite de voisinage, et, lui parlant dès l'abord le plus pur français, avait réveillé dans le cœur de ce vieillard ce besoin de confiance et d'épanchement que les Français éprouvent plus que tous les hommes. Mais, lorsque le bon Père eut occasion de remarquer que les idiomes étaient comme indifférents à ce jeune homme, et que des gens de plusieurs nations diverses prenaient tout à coup, en l'entendant, le sourire d'intelligence d'un compatriote, il ne put se défendre de ce refroidissement involontaire que l'on éprouverait en découvrant qu'un homme, que l'on a reçu comme son proche parent, s'était présenté sous un nom supposé. Ses dernières confidences montraient une âme susceptible de quelques bons sentiments; mais s'il semblait s'avouer le compatriote des conquérants futurs, exposé à leur haine, cette délicatesse de ne pas vouloir faire l'aveu entier au Père, de peur de le compromettre, était-elle bien sincère? N'était-ce pas la honte d'un criminel qui se cache et veut se couvrir d'un beau voile? Ce n'était pourtant qu'à regret que le missionnaire accusait dans son cœur ce mystérieux jeune homme, car il se sentait un grand penchant à l'aimer, quoiqu'il eût trouvé en lui une ironie habituelle de propos qui avait quelque chose de froid, de désespéré et de sinistre, et un goût de sophisme qui faisait de toutes les conversations autant de disputes au fond desquelles son opinion véritable était aussi impénétrable que l'était le lieu de sa naissance.

Le bon vieillard, ne cessant ainsi de balancer dans son esprit ses soupçons et ses penchants, demeura, sur le compte de son compagnon, dans la plus complète incertitude, et elle lui arracha un profond et douloureux soupir. Résolu d'attendre la suite de ses actions pour asseoir un jugement sur lui, ses réflexions devinrent plus mûres encore lorsqu'il songea que cet homme était le seul qui eût avec lui ce rapport d'idées qu'une civilisation égale établit entre nous, et que depuis quarante ans il n'avait trouvé que lui et le révérend Père Félix, ce missionnaire qu'il avait perdu, en qui il lui fût permis de répandre les pensées

variées et fécondes de l'observation unie à l'instruction. Enfin le résultat des rêveries du bon moine fut celui où bien d'autres hommes sont arrivés comme lui, lorsqu'ils ont voulu porter la sonde dans le cœur de ceux qui les entouraient. Sa conclusion fut qu'il n'avait pas un ami.

Il leva les yeux sur les grands piliers carrés du péristyle, et contempla longtemps les hautes et majestueuses statues, coiffées encore de leurs tiaras, qui se tenaient debout adossées à chaque pilier, les bras croisés sur la poitrine, comme un rang de sentinelles silencieuses. La lumière douteuse de la nuit commençait à faire place à celle du jour; on sentait s'évanouir par degrés la fraîcheur de l'ombre, et une sorte de vapeur étouffante annonçait l'approche du soleil de la zone torride. Une abondante rosée semait sur le sol et sur les pierres noires ou rougeâtres de petites lueurs innombrables qui étincelaient autant que des diamants, et comme en même temps les étoiles s'éteignaient au ciel, on aurait pu croire qu'elles en étaient tombées l'une après l'autre pour s'attacher à la terre. Les masses obliques du palais commençaient à prendre cette teinte dorée qu'elles tiennent du soleil qui les calcine. Le bon Père regarda tristement les murs comme des amis dont on va se séparer, car s'il s'était habitué à les considérer jusque-là comme son incontestable propriété, il ne prévoyait que trop que le moment était venu où il lui serait difficile de la conserver paisiblement. Il se leva tristement de son siège en pierre, et faisant lentement le tour des murailles, il s'inclina respectueusement devant chacune des croix fleuries, des niches de saints creusées dans la pierre et devant des dessins hiéroglyphiques que les solitaires, ses prédécesseurs, et lui-même avaient transformés en images de la sainte Vierge et de saint Marc, fondateur de l'église d'Alexandrie, qui fut envoyé par saint Pierre en Égypte pour l'établir. L'une des plus belles de ces représentations grotesques était autrefois un Osymandias foulant aux pieds deux Éthiopiens; mais, comme on en avait fait saint Pierre écrasant Eutychès et Nestorius, les fondateurs du schisme qui porte leur nom, ce fut cette peinture qui obtint la plus longue station de notre pieux personnage : arrivé enfin au milieu du mur du midi

sur lequel il avait cloué une simple et grande croix de bois, il se prosterna le front contre terre, et demeura profondément absorbé dans l'extase d'une prière sincère et fervente.

Ce fut dans cette attitude que le trouva son compagnon. Ce jeune homme entra lentement dans l'enceinte découverte du temple, et appuyant sa tête contre le genou de l'une des cariatides, il attendit, les bras croisés, que le Père eût achevé sa prière. Le jour naissant éclairait la physionomie noble et expressive ainsi que le bizarre costume de l'interprète; ses yeux creux et ardents étaient pleins d'une pensée inquiète; il était blond, et son teint hâlé, comme celui des hommes de mer, semblait fait pour être plus blanc, à en juger par la couleur plus claire de ses mains et de son cou à demi découvert. Son vêtement de drap bleu, le couvrant jusqu'au genou et serré d'une ceinture de cuir, était d'une forme très-ample, et l'on n'aurait pu dire si c'était la blouse d'un marin de l'Europe ou la robe d'un Arabe; mais ce qui décidait la question en faveur de l'Europe, c'était un chapeau rond vernis et luisant, de longs cheveux qui tombaient sur ses épaules, formant une grosse queue que nouait un ruban noir; on pouvait juger que ses cheveux avaient été poudrés, à la légère teinte blanchâtre qui n'avait pu totalement s'effacer. Il n'avait d'arme apparente qu'une sorte de coutelas recourbé, qui était un très grand poignard ou un très petit sabre, et pendait à une chaîne de cuivre. L'ensemble de sa personne avait à la fois quelque chose d'Européen et d'Asiatique qui donnait une juste idée de la double nature d'un interprète, et ne pouvait étonner dans le voisinage du port de Cosséir, où tous les Grecs, les Juifs et même les Arabes qui ont quelques rapports avec les consuls ou les commerçants européens s'empressent de mettre le chapeau rond, tirant vanité de leurs relations avec les peuples civilisés.

Il regarda quelque temps le Père sans que sa figure exprimât autre chose qu'une observation attentive pour laquelle il semblait que tout son être eût été créé; ses yeux fixes ne perdirent pas de vue la physionomie du moine absorbé dans sa prière, comme s'il eût voulu deviner si elle était sincère. Il ne parut pas que ce spectacle lui donnât le moindre désir de s'agenouiller devant la

croix, ni qu'une seule pensée religieuse résultât de sa méditation et de ses remarques; au contraire, un sourire un peu caustique erra un moment sur le coin de ses lèvres qui reprurent, tout à coup, leur expression sérieuse. Il tira de sa gaine le poignard recourbé qu'il portait, et, comme par désœuvrement, se mit à achever sur les murs les deux dernières lettres d'une inscription qu'il y avait sans doute gravée lui-même précédemment.

«Je fais aussi mes hiéroglyphes, dit-il au Père lorsqu'il se releva. *Popule mi, quid feci tibi?*»

Et il continua en silence, sans ajouter aucune réflexion à la lecture de cette épigraphe, ne paraissant occupé que de la difficulté de tracer le point d'interrogation sur une pierre aussi dure. Le missionnaire ne voulant pas revenir sur la conversation précédente, et n'ayant l'air d'attacher aucun sens à ces mots latins, affecta d'être exclusivement occupé du mariage qui allait se célébrer dans la matinée, soutenant ainsi avec son compagnon cette petite ruse de conversation à laquelle leur fausse position vis-à-vis l'un de l'autre les avait habitués.

«Vous ne connaissez pas encore tous mes néophytes, Yousouf, dit le père; je ne vous ai pas nommé encore le neveu du cheik Yaqoub, qui est pourtant un de ceux qui me donnent le plus d'espérance : il s'appelle *Richesses-de-Dieu*.

— Richesses-de-Dieu ! dit l'interprète avec la plus grande surprise; mais, en vérité, mon Père, vous avez des noms d'une complication prodigieuse dans votre mission !

— N'importe, n'importe, mon ami, dit le bon homme avec un léger mouvement d'impatience. La coutume des Arabes est qu'aucun enfant ne porte le nom de son père, et la nôtre est de leur en donner au baptême qui leur rappellent notre sainte religion; ce jeune homme, par exemple, se nomme Souleyman, mais je voudrais donner à ses frères l'habitude de l'appeler d'un nom plus chrétien.»

Là-dessus le Père se mit à raconter comment un jour que le jeune Arabe était malade, il lui avait jeté de l'eau sur la tête, et, par une innocente et pieuse supercherie, avait prononcé tout bas les paroles du baptême sur sa tête, le faisant ainsi chrétien malgré

lui-même. L'interprète fit bien encore quelques observations malignes sur ce qu'il nommait escamoter une âme, et représenta au Père qu'il ne pouvait regarder comme chrétien cet homme en qui la foi n'était pas alors bien vive; mais le Père Servus Dei cita, comme un exemple et une grande autorité, le trait du R. Père Brévedent, qui, pendant son séjour à Sennâr, en Éthiopie, fut appelé près d'une jeune Mahométane comme médecin, et, la voyant à l'extrémité, la baptisa, sous prétexte de lui faire boire une potion salutaire, et lui donna ainsi l'éternité, n'ayant pu lui conserver la vie. Ensuite il fit à l'interprète le portrait moral de son prétendu néophyte.

« C'est, dit-il, le plus brave et le plus entreprenant des Bédouins Ababdéhs; dans leur tribu, ces pauvres fanatiques admirent tant le feu surnaturel qui anime les actions hardies, qu'ils disent que deux anges lui ont ouvert la poitrine, comme jadis à leur prophète, et ont rempli son corps et son sang des rayons du soleil <sup>(1)</sup>. Il est certain que ce jeune fou a bien mérité d'avoir pour femme (et Dieu veuille que ce soit la seule!) cette petite fille arabe, car on m'a raconté de lui des traits d'amour qui surpassent ce que l'on doit à une créature; et même c'est là, soit dit entre nous, ce que je n'ai pu lui faire comprendre encore. On dit qu'une fois, au milieu du désert, l'eau vint à se tarir dans les outres que portaient les chameaux; Souleyman disparut de toute la vitesse de son cheval, et bientôt il revint lentement, nu-pieds, marchant sur le sable qui le brûlait, mais il tenait dans ses mains, pour Zahra, une jatte de lait, contre laquelle il avait changé tout ce qu'il possédait au monde. Un matin, un léopard vint à passer près d'elle; Zahra l'avait admiré : il partit seul, il le poursuivit pendant sept jours dans le désert, loin des puits et du Nil, se nourrissant de la

<sup>(1)</sup> Al-Monteki Gjannabi dit que deux anges vinrent trouver Mahomet, âgé de trois ans; ils portaient un bassin d'or plein de neige. Ils tirèrent Mahomet à part, l'emmenèrent sur une colline voisine, le couchèrent par terre, lui fendirent le ventre et lui ouvrirent ensuite la poitrine. Ils en tirèrent une certaine tache noire; ils lui lavèrent après cela le corps avec cette eau de neige; ils lui remplirent le ventre de lumière, et, l'ayant refermé, le laissèrent dans le même état qu'avant. C'est à ce trait sans doute que le missionnaire fait allusion.

gomme qui découle des palmiers; son cheval y périt, mais lui, il revint tout sanglant rapporter la peau tachetée que Zahra avait trouvée belle. On dirait que tant de passion épouvante la jeune fille elle-même, et je crois bien qu'une sombre jalousie est cachée dans cette flamme, comme un charbon noir au fond d'une fournaise. J'ai remarqué qu'elle n'osait témoigner un désir, ni montrer une crainte devant cet ardent jeune homme, et qu'elle n'osait presque pas parler devant lui, victime de sa passion, esclave de son esclave.»

Le bon Père ajouta encore quelque chose des projets qu'il avait d'adoucir les mœurs de ces jeunes gens, lorsqu'une fois il les tiendrait sous la loi de l'Évangile; mais voyant encore sur le visage de l'interprète le même rire qu'il y avait tant de fois remarqué avec chagrin, et qui semblait ne se manifester jamais que lorsqu'on formait un projet quelconque, il se rappela tout à coup les craintes qu'il venait d'oublier un moment, et poussant un profond soupir, il s'écria :

« Je ne sais vraiment pourquoi la Providence nous a réunis, et pourquoi je me suis involontairement attaché à vous, car jamais deux hommes n'eurent moins de rapports que nous deux ! »

L'interprète, aussi calme après cette exclamation qu'avant, se contenta de tirer de sa poche une petite lunette marine, et en dirigea le point de vue hors du palais, vers le nord du désert, comme pour voir si celui qu'il attendait ne venait pas. Son vieux compagnon tourna involontairement la tête de ce côté, et plongea ses regards dans la plaine, sous le portique pesant du pylône, à demi enfoui dans le sable et les décombres.

« J'aperçois quelque chose de blanc, entouré d'hommes, qui marche vers nous, dit le missionnaire; qu'est-ce que cela peut être ? dites-le-moi, mon ami. »

L'interprète ôta un moment la lunette de ses yeux, en essuya le verre, et le posa de nouveau sous ses sourcils froncés.

« C'est un éléphant blanc, dit-il; il porte un homme, et un enfant le conduit monté sur sa tête; ce n'est encore sans doute que l'envoyé indien. Je croirais volontiers que nous avons un peu de temps devant nous. »

— Autant que mes faibles yeux me le permettent, reprit le vieillard en élevant sa main ridée au-dessus de ses sourcils blanchis, je vois une file d'hommes et d'animaux.

— C'est la tribu des Ababdéhs qui se retire, marche vers le Nil », dit Yousouf le drogman, ou Joseph l'interprète.

En effet, des yeux plus jeunes que ceux du missionnaire eussent pu, sans la lunette de son compagnon, distinguer à peu de distance la nombreuse tribu qui sortait lentement du bois d'acacias, derrière lequel elle avait campé cette nuit. Quelques cavaliers, drapés de manteaux blancs, armés d'une lance démesurée, s'élançaient en avant, et revenaient en tournant vers la lente file de bagages qui s'avavançait d'un pas plus prudent. On pouvait distinguer des chameaux portant entre leurs deux bosses, comme dans une selle formée à cet usage, des femmes voilées et des enfants nus; des dromadaires, plus légers, chargés des tentes, des sacs de blé, de dattes, de café, et des outres pleines de l'eau du Nil, si précieuse au désert. On voyait parfois une jeune fille marcher légèrement auprès de ces animaux, portant un enfant sur sa tête, comme un vase de lait, avec une grâce toute particulière à son pays; une autre passait sans aucun vêtement, mais tenant avec soin sur son visage le masque de toile bleue, parce que la pudeur d'une fille arabe est surtout de cacher ses traits qui, seuls, dit-elle, la distinguent des autres femmes. Quelques vieillards à barbe blanche suivaient sur de beaux chevaux, et laissaient pendre jusque sur le sable les longues pipes qu'ils fumaient en avançant; des troupeaux de chèvres noires, et quelques moutons à longue laine, marchaient après eux; et la nombreuse tribu, disparaissant et se montrant tour à tour dans les inégalités de ce terrain sablonneux, décrivit un grand cercle, et s'arrêta sur les bords du fleuve, dont le crépuscule commençait à découvrir les larges contours.

« Ces gens-là sentent l'approche de la tempête comme les oiseaux de mer, dit l'interprète en les lorgnant toujours; ils vont mettre le fleuve entre eux et lui.

— Qui, lui? » dit le missionnaire impatient, qui oublia sa résolution de ne plus questionner. En effet, il eût aussi bien fait de se taire, car l'interprète ne donna plus signe de vie, et demeura

aussi immobile que les cariatides du temple, lorgnant toujours, jusqu'à ce que le cheik et les principaux de la tribu, conduisant l'Indien, fussent arrivés à vingt pas du pylône et des péristyles du palais ruiné. Là, toute cette troupe bigarrée et singulière s'arrêta tout à coup, et comme voulant s'en retourner, fit tout à coup volte face : « Venez, dit l'interprète au père, venez voir un Indien adorer le soleil; je suis bien trompé si cet homme n'est pas un brahme. Venez, je vous expliquerai sa prière. » Ils se hâtèrent d'aller au-devant de leurs nouveaux hôtes, et virent qu'en effet les Orientaux semblaient tous attendre la naissance du soleil, qui, en ce moment même, se montra dans toute sa gloire au-dessus de la chaîne arabe, comme un énorme flambeau derrière un tombeau de granit bleu, et jeta sur le firmament, azuré jusque-là, des flammes qui le rendirent pareil à une fournaise ardente. L'astre immense et sans aurore but et dessécha tout à coup la rosée de la terre, qui, en un instant, devint brûlante sous les pieds, et renvoya au ciel ses dévorantes chaleurs. Le Nil, comme si l'on eût arraché son voile, fut éclairé dans tout son cours, et parut comme endormi au milieu d'une forêt d'obélisques, de statues tronquées, de pylônes debout encore, de portiques renversés, de môles carrés et inébranlables, de pilastres isolés, de chapiteaux sans base, de soffites sans portes et de murs penchés, dont les pointes, les têtes, les angles, les cylindres et les masses, brillèrent subitement de mille nuances rougeâtres, grises, bleues, roses, noires ou dorées. A ce spectacle, le brahme fit un geste aux douze serviteurs indous qui l'accompagnaient, et ils se prosternèrent la face contre terre; lui, se tenant debout devant eux, la face tournée vers l'orient, s'éleva sur la pointe des pieds en étendant les bras, et le creux des mains tournées vers le ciel, il prononça cette prière :

« O soleil! œil du monde! Dieu de la lumière, des planètes et de la vie! venez, le dieu Vichnou emprunte de vous son éclat; vous êtes pur et vous purifiez. »

Et, prenant des mains d'un des sudras une petite soucoupe d'or, il versa en libation de l'eau, des fleurs rouges et de la poudre de sandal.

L'Européen, comme impatienté de ces cérémonies, s'avança

d'un air de mauvaise humeur vers l'Indien, au moment où il finissait sa libation, et le frappa sur l'épaule : le brahme se retourna en rougissant subitement, et comme s'il eût su parfaitement qu'il devait lui obéir, le suivit vers le temple de Médinet-Abou, avec une docilité qui rendit le Père Servus Dei totalement stupéfait. L'Indou, suivi de ses sudras et de la famille arabe, marchait à pied près de l'Européen, comme un écolier auprès de son maître qui lui fait répéter sa leçon. L'interprète paraissait même réprimander ce nouveau venu, qui, parvenu à la grande enceinte ruinée que nous connaissons, tira de sa poche un portefeuille de satin blanc, qui en renfermait un autre de moindre taille ; dans le second était un troisième portefeuille parfumé.

« Il n'en finira pas, dit l'interprète, en français, au missionnaire. Enfin, on vit sortir d'un quatrième sachet une petite lettre sur papier jaune, barbouillé d'une écriture tortueuse et confuse.

— C'est lui! c'est bien lui! cria l'interprète en souriant d'un côté de la bouche seulement; tenez, Père, voilà l'homme : lisez, si vous pouvez.

— Je ne sais pas bien, mon ami, si ma vue a baissé ou si j'ai oublié le français; mais cette écriture ne ressemble à aucune de celles que j'ai vues dans ma vie. C'est une suite d'*et cætera* tortillés comme des serpents entassés dans un bocal.

— C'est tout simplement la main d'un homme d'action que l'écriture ennuie et qui se dépêche; mais lisez.»

Le missionnaire lut :

« A sa Présence<sup>(1)</sup> Tippoo-Saëb, sultan de Mysore. — Liberté-Égalité.»

« Liberté! Égalité! quels sont ces mots-là?

— Ce sont des mots, répondit l'interprète laconique; allez toujours.»

<sup>(1)</sup> Sa Présence. Ce titre équivalait dans les Indes au titre de Majesté en Europe.

Le Père continua en épelant, hésitant mille fois, et secouru comme un enfant à l'école :

« Je suis sur les bords de la mer Rouge avec une armée innombrable et invincible, remplie du désir de vous délivrer du joug de fer de l'Angleterre. Envoyez à Suez un homme avec lequel je puisse conférer.

« BONAPARTE. »

« Le charlatan ! continua l'interprète, il n'a que trente mille deux cents hommes ; mais n'importe : probablement il s'en servira bien.

— Bonaparte ! je ne connais pas ce nom ; mon ami, est-ce un Italien ? d'où vient-il ? est-ce un Espagnol ? c'est un nom méridional.

— Oui, oui, papa, dit l'interprète, en lui frappant sur l'épaule, et lui parlant du ton que l'on prend avec un vieillard qui radote, et auquel on accorde tout ce qu'il dit. Oui, oui, vous avez raison. Ne vous en inquiétez pas trop, vous saurez tout cela bientôt. Il s'agit à présent de savoir ce qui se passe dans le Vostanich<sup>(1)</sup>, et d'envoyer un Ababdéh à la découverte. »

Il répéta cette demande en arabe au cheik Yâqoub, qui se contenta de deux gestes pour réponse : ôtant lentement sa pipe de sa bouche, il montra sa tribu en sûreté sur la rive droite du Nil, et jetant les yeux vers le nord, il indiqua un point blanc qui s'agitait dans la plaine comme les ailes d'un papillon ; ce point grossit rapidement et devint le manteau flottant d'un Arabe, enfin un Bédouin à cheval, puis Souleyman, fils du cheik, en aussi peu de temps qu'il en faut pour lire le récit de son approche.

Le voir, c'était déjà l'avoir près de soi ; aussi prompt que le vent enflammé de son pays, il arriva sur ceux qui l'attendaient, comme s'il eût été emporté par le galop effréné de son cheval, et l'arrêtant tout à coup à la manière des Arabes par la subite secousse d'un mors déchirant, on vit cet animal superbe, raidissant

<sup>(1)</sup> Moyenne-Égypte.

ses jarrets vigoureux avec un effort pénible à voir, glisser dans un long espace jusqu'aux pieds d'Yâqoub, qu'il couvrit d'un nuage de poussière.

L'aspect du jeune Bédouin était étrange et sauvage : debout sur ses larges étriers, et assis sur le rempart élevé de sa selle orientale, tenant à peine l'extrémité de ses longues rênes séparées, il jetait autour de lui des regards farouches; ses cheveux noirs à demi crépus formaient trois larges touffes sur sa tête, entourée d'un petit turban tissu de poils de chameau; son teint presque noir, son nez aquilin, ses lèvres épaisses, évasées et faisant la moue : tous ses traits annonçaient l'homme du désert, un vrai fils de la race nomade. Un manteau large et blanc l'enveloppait tout entier, et ses deux extrémités flottantes derrière lui pendant sa course semblaient être deux larges ailes; il portait à l'arçon de sa selle une sorte de sac, d'où tombaient sur le sable des taches rouges et larges.

« Que m'apportes-tu, Souleyman ? » dit le cheik.

Celui-ci, sans répondre, saisit son offrande par cette longue touffe de cheveux que tout Musulman laisse croître sur sa tête, afin que l'ange Azraël l'emporte après sa mort chez les houris; il la secoua en l'air avec mépris, et la jeta sur le sable, où elle entra en roulant. L'Européen détourna la vue un moment; ensuite il se fit effort, et reporta les yeux sur ce jeune homme, dont la main était rouge comme celle d'un boucher. Il ne put s'empêcher de sourire ironiquement en regardant le missionnaire, qui se hâta de dire :

« Ne soyez pas étonné de cela; malheureusement ce sont là les mœurs du pays, et d'ailleurs, je crois que *Richesses-de-Dieu* n'a tué qu'un Mamelouk, mais je vous jure que ce jeune homme est d'un naturel très bon.

— Il n'a pas eu grand'peine à venir à bout de son ennemi, reprit l'interprète, faisant rouler cette tête avec le pied, car c'est ce pauvre diable auquel nous avons donné à boire. Mais ils ont leur honneur qui ne ressemble pas au nôtre.»

Cependant l'assertion du Père ne paraissait pas dénuée de vraisemblance, car le jeune Arabe descendit lestement de cheval, dit

quelques mots à son père d'une voix très douce, et s'en alla tranquillement attacher son cheval et puiser de l'eau dans le grand fleuve, avec la simplicité et la docilité d'une jeune fille.

La nouvelle qu'il donnait si paisiblement et qui était reçue de même par la famille, agita beaucoup plus les deux Européens.

« Avez-vous entendu ? dit le missionnaire inquiet.

— J'ai entendu très clairement, répondit son compagnon, que l'on a jeté de la poussière des minarets, mais je ne comprends pas très bien ce que cela veut dire.

— Qu'il y a un grand danger pour tout le pays; les Égyptiens s'avertissent ainsi de village en village depuis des siècles.

— Allons ! Je ne l'attendais pas sitôt ! Je vais continuer mon rôle ; mais il sort un peu de la comédie pour tourner à la tragédie, mon père. »

En disant cela, il s'éloigna seul et se mit à marcher à grands pas dans le sable, avec la détermination d'un homme qui sait bien où il va.

## IV

### LES NÉOPHYTES.

Les uns s'en moquèrent, les autres dirent : « Nous vous entendrons une autre fois sur ce point. »

*Actes des Apôtres.*

Le Père Servus Dei se sentit plus à l'aise dès que son compagnon l'eut quitté. Il respirait toujours plus librement en son absence. N'ayant plus à rougir devant un Européen (témoin trop éclairé) des petites concessions qu'il faisait à l'Orient et à ses usages, il s'accroupit, les jambes croisées, devant ses hôtes Bédouins et devant l'Indou. La famille entière du cheik Yâqoub forma un cercle autour de lui, à l'ombre des murailles immenses du grand temple, que le Père nommait son église. Il s'était tellement fait

aux coutumes du pays, que sa physionomie avait pris l'expression, et son corps les attitudes d'un Arabe du désert. Chacun des Bédouins roulait dans ses doigts, en parlant, les grains d'un chapelet; le missionnaire roulait aussi le sien, qui n'avait d'autre distinction qu'une petite croix de cuivre suspendue au milieu. Espérant toujours les amener par degrés à sa fervente croyance, il faisait ainsi de continuelles avances et ne doutait pas de ses progrès dans leur âme, comme nous l'avons déjà vu. En ce moment, il avait quelque inquiétude, et tournait souvent la tête du côté du pylône, à travers lequel on voyait, comme dans un cadre rouge, Thèbes entière, et le cours du Nil, jusqu'à l'horizon du nord. Cependant cette préoccupation cessa dès qu'on se fut mis à boire le café, servi par les femmes à demi nues et à demi voilées, et s'effaça presque totalement dès qu'il eut commencé à parler à ses néophytes; la présence d'un Indien l'anima même au point qu'il s'imagina pouvoir le convertir, et se prépara à redoubler d'éloquence. Il parla pendant deux heures consécutives sur le sacrement du mariage, avec une conviction profonde. Il divisa son sermon en quatre points contre l'usage, afin de pouvoir suivre son système de politesse envers Mahomet. En conséquence il prit pour texte du premier point, le paragraphe de l'épître de saint Paul, aux Éphésiens : «L'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme»; pour texte du second point, le verset du Koran, tiré du chapitre des Femmes, écrit à Médine : «O peuple! craignez votre Seigneur, qui a créé l'épouse de l'homme de sa côte. Epousez celle qui vous agréera.» Le bon Père jésuite eut soin de supprimer la suite qui porte : «Ou bien les esclaves que vous aurez achetées.» Le troisième point eut pour texte ces paroles de la Genèse : «Or Jacob ôta la pierre du puits, fit boire le troupeau de Rachel et l'embrassa en pleurant»; et le quatrième point, ces mots du Koran, au chapitre de la Table : «Jésus, fils de Marie, je t'ai fortifié par le Saint-Esprit.» D'après ces bases, on peut se figurer ce que fut son sermon, dans lequel il s'attacha à démontrer à ses graves et patients néophytes, 1° qu'ils étaient chrétiens, et même l'avaient toujours été de père en fils, depuis le commencement du monde, puisque la Bible renfermait l'histoire de leurs pères; 2° il leur dé-

montrait non moins clairement que Mahomet avait toujours été bon chrétien, comme le témoignaient les nombreux passages du livre qu'il cita en abondance, et dans lesquels Mahomet raconte même plusieurs miracles de Jésus, négligés par les évangélistes, comme par exemple d'avoir formé un petit oiseau avec de la boue et l'avoir animé ensuite, avoir fait descendre du ciel une table chargée de mets, etc.

Le bon Père fut assez satisfait de l'effet de son discours; ses néophytes ne cessèrent de l'écouter avec attention, les uns fumant avec gravité, les autres mâchant de l'opium ou de la gomme, et tournant leur chapelet. A chaque interruption du prédicateur, le cheik criait *Allab!* en levant au ciel ses grands yeux, et ses enfants répétaient *Allab!* les uns après les autres. Souleyman surtout, assis sur ses talons, les genoux réunis, et se tenant ainsi en équilibre sur la pointe des pieds, à la manière du pays, avait croisé ses mains sur sa poitrine, et ne cessait de soupirer avec une ferveur qui avait quelque chose de farouche. Lorsque le discours fut fini, il étendit les bras et cria en se levant : «Allah! el Allah! Mahomet e rasoul Allah!» «Dieu est Dieu! et Mahomet est son prophète.» Conclusion du sermon à laquelle le père ne parut pas s'attendre. Il arriva aussi que le plus petit des enfants, Ababdéh Taleb, se glissa nu et roulant dans la poussière comme un petit serpent, et feignant de jouer au soleil avec des cailloux; mais il parvint à voler un petit reliquaire dans la poche du Père Servus Dei, sans que personne s'en aperçût. Le missionnaire ne le sut qu'en cherchant sa relique pour la montrer en témoignage à la fin du dernier point, et sentit un léger mouvement d'humeur en se voyant ainsi privé d'un de ses moyens de conviction les plus efficaces. A cela près, tout se passa dans l'ordre; mais le bonhomme sentait quelque inquiétude en voyant arriver successivement plusieurs cheiks Ababdéh, qui, tant que dura son discours, entrèrent et s'assirent silencieusement, formant de nouveaux cercles en dehors de son cercle, et ne donnant du reste aucun témoignage d'impatience ou d'ennui. Était-ce pour écouter le prêtre chrétien? il ne pouvait guère se flatter de ce succès imprévu. Était-ce pour la cérémonie nuptiale chrétienne? l'épouse ne paraissait pas, on

avait même renvoyé par un geste toutes les femmes, filles et esclaves, que l'on apercevait à l'ombre d'un petit bois d'acacias épineux, occupées à traire deux chamelles. Le Père, voyant le nombre des cheiks et de leurs fils accru peu à peu jusqu'à près de soixante, commença à se trouver un peu interdit, et vit sans déplaisir, pour la première fois, que l'interprète était revenu se placer derrière lui debout, et sans parler.

Le sermon était fini; on se taisait. Il prit son parti, et dit au cheik Yâqoub : «*Salam alicum*<sup>(1)</sup>. Allons-nous commencer?»

Le cheik ôta sa pipe et dit : «Nous allons commencer.» Alors il déroula un petit rouleau d'écorce de palmier préparée pour écrire, il prit aussi une sorte de pinceau noir, traça, au bas, un petit barbouillage carré de droite à gauche, avec des points au milieu. Il passa le rouleau et le pinceau à tous les cheiks qui signèrent successivement.

«Je ne croyais pas que les Arabes eussent leurs contrats de mariage», dit l'interprète dans ses dents.

Le Père Servus n'osait pas répondre, et regardait.

Le cheik fit signe à deux jeunes enfants noirs et nus, dont la tête était couverte de calottes rouges, et ils coururent hors du péristyle du temple. Un instant après, ils revinrent, conduisant une petite jument naissante, toute faible et gracieuse, qui pouvait à peine se porter sur ses jambes grêles et trop longues; une belle cavale libre et sans frein la suivait d'un air inquiet, la léchant ou la mordant doucement sur la crinière, comme pour la soutenir. On la plaça au milieu des Bédouins, et le cheik lut à haute voix :

«Je jure par l'Aurore, par la dixième nuit du mois djemady-el-Aoucl, par le pair et l'impair et par l'arrivée de la nuit, que la belle Tariba est fille de la rapide jument Sobba, qui couvre la terre de sa queue, issue de Lazaz, qui dépassait le Semoum; de Mortagjez, plus vive que le tonnerre, issue elle-même d'Al-doldol, fille unique d'Al-Borack, la divine, jument du Prophète. *Alla Kerim*<sup>(2)</sup>.»

(1) La paix soit avec toi.

(2) *Al-Coran*, chap. de l'Aurore.

La tribu répéta *Alla Kerim*; et la belle cavale grise, comme si elle eût attendu la fin de la cérémonie, saisit dans ses dents la crière naissante de sa fille : on lui permit de la soulever et de l'emmener sur la fine poussière du Désert, comme pour lui apprendre à la fouler aussi légèrement qu'elle.

Le pauvre Père n'eut pas de peine à reconnaître là une de ces insolences perfides, si communes aux Arabes dans leurs relations avec les *chiens* de chrétiens, et n'étant pas le plus fort, il n'osa rien dire. Mais son amour-propre et sa bonne foi furent si cruellement blessés de cette avanie qui lui était faite en présence de l'interprète, qu'il baissa sur sa poitrine sa vieille tête tremblante et sa barbe grise; son front chauve, ridé, et habituellement pâle et jaune, était devenu d'une excessive rougeur, qui se faisait remarquer jusque sur la peau luisante de son crâne : il se retourna et s'approcha de la muraille comme un enfant honteux, et enfin il pleura.

L'interprète s'avança vers lui, et remarquant les grosses larmes qui roulaient sur la barbe du vieillard, lui serra la main avec force.

« Venez, venez, lui dit-il brusquement, ces gens-là ne valent pas la peine que vous vous donnez. Cela fait mal de voir pleurer un brave homme comme vous. »

Le bonhomme, tout à fait abattu, se laissa emmener sans résistance, et marchant à demi courbé, s'appuya sur le bras de l'interprète, comme il aurait pu faire sur celui de son fils. Il était tout pensif et ne disait rien, il ne voyait même pas trop le chemin qu'on lui faisait prendre; et son guide, le soignant avec une attention toute filiale, fut obligé plusieurs fois de couvrir la tête du Père avec son capuchon, et n'oublia jamais de le conduire à l'ombre ou d'un petit bois d'acacias, ou des pans de murailles, ou des murs de temple, ou des colosses tombés; il regardait avec un intérêt triste ce pauvre vieillard infirme, jeté tout seul dans un désert, au milieu des Barbares, sans autre appui que sa foi, et voué à une seule idée dans laquelle il était trompé, celle de son prosélytisme.

Tous deux marchaient silencieusement dans ces grandes soli-

tudes, et s'arrêtèrent au pied des rochers calcaires qui ferment la vallée des tombeaux. Ce ne fut qu'en cet endroit que le missionnaire s'aperçut qu'il avait marché : il s'arrêta, et essuya la sueur de son front.

« Mais où allons-nous, mon ami, dit-il ? Je ne suis jamais venu ici depuis quarante ans que j'habite ce pays. Arrêtons-nous un peu, j'avoue que je suis fatigué. » Il s'appuya en même temps contre un rocher. « J'avoue aussi que la légèreté de mes néophytes m'a un peu ému ; et Richesses-de-Dieu lui-même qui avait tant de zèle ! Mais je sais d'où cela vient ; ils auront vu le santon.

— Il y a donc un santon près d'ici ?

— Hélas ! oui. Un Beelzébuth, qui les fait retomber dans le péché tous les jours, et détruit mon œuvre évangélique... »

Comme il parlait, on entendit un bruit sourd et lointain, comme un coup de tonnerre, qui fut répété cent fois dans les souterrains de la chaîne libyque. L'interprète regarda son vieux compagnon d'un œil ferme et animé.

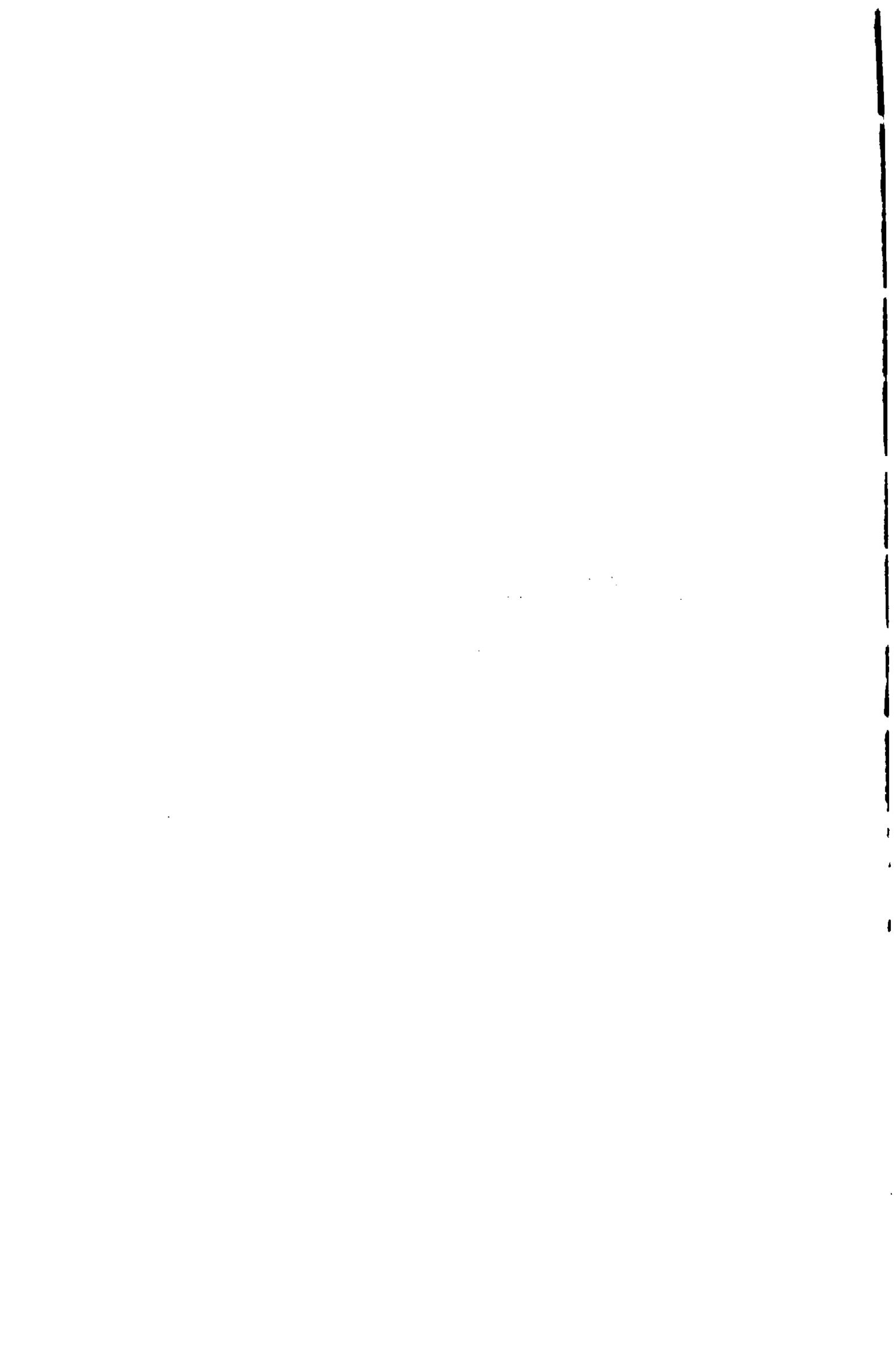
« Que pensez-vous de cela ? dit-il ; connaissez-vous ce bruit-là ?

— Mais serait-ce... dit le Père en balbutiant.

— Le canon, dit l'interprète. Montez, montez vite, et vous verrez ce que ma lunette m'a fait apercevoir il y a une demi-heure. »

Le vieillard était trop troublé pour répondre, et ils suivirent un de ces larges sentiers à pente insensible, ouverts dans le roc par les mains gigantesques des Égyptiens, pour faire glisser, jusque dans la plaine, les colosses qu'ils taillaient dans le cœur même de la montagne.....

**NOTES**  
**ET ÉCLAIRCISSEMENTS**



# NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

---

## I. L'ORIGINE ET LE SENS DE L'ŒUVRE.

Au chapitre xx de *Cinq-Mars*, Vigny avait fait une place somptueuse à la primauté du génie poétique; il laissait paraître l'espoir, partagé avec toute sa génération littéraire, d'un avènement prochain du *règne de l'intelligence* : le rôle essentiel des grands écrivains dans les sociétés modernes semblait d'autant plus indispensable que le régime du sabre et le pouvoir de l'hérédité nobiliaire étaient également dépassés par l'esprit du temps, et qu'un retour à la théocratie paraissait improbable. Or le Régime de Juillet satisfit de moins en moins des espérances qui, aux approches de 1830, étaient fort impatientes : la royauté de Louis-Philippe associa bien à la « curée » un certain nombre d'écrivains, mais ne tarda guère à accorder aux puissances d'argent, aux grandes entreprises, une importance fort explicable : encore paraissait-elle une trahison à ceux qui avaient annoncé « l'empire toujours croissant de l'intelligence ». Ils entendaient par là, non seulement le droit à la critique ou les revendications des « capacités », mais aussi les vues qui dominent, par l'expérience de l'histoire et la vie supérieure de l'esprit, les simples exigences des partis et des intérêts.

Dès la fin de l'année 1830, les notes prises au jour le jour par Vigny témoignent d'un agacement qui va croissant, et qui n'est pas moins révélateur parce qu'il se revêt d'une sorte d'humour, également hostile aux apostasies fructueuses, aux succès de l'improvisation facile, aux condescendances du talent pour la popularité, aux surenchères

des flatteurs de l'opinion. Au poète qui s'était trouvé plutôt en froid avec la Restauration, la Monarchie de Juillet n'agréa guère davantage, et son principal grief — auquel s'ajoutera maint ressentiment personnel — c'est que l'« esprit pur » ne s'y trouve pas assuré d'une meilleure situation que sous d'autres régimes. *Despair and die*, « désespère et meurs » : sera-ce donc l'issue obligée de tant d'enthousiasme généreux chez les plus désintéressés des écrivains ?

La position du poète vis-à-vis du pouvoir — non sans une outrance caractéristique dans les revendications — va donc inspirer la seconde œuvre romanesque de Vigny. Qu'elle dût être fort différente de la première, l'auteur de *Cinq-Mars* s'en rendait si bien compte que son manuscrit a gardé, biffé au bas d'une page, un rappel de ce qu'il y avait de plus « frénétique » dans son premier roman — et qui ne devait pas reparaître dans l'œuvre en cours. Stello dit au Docteur-Noir :

(F° 6.) Commencez donc pour me consoler une douce histoire de malade [qui] où il n'y ait pas un Bourreau, pas un précipice, pas un monstre, pas un Damné, pas une sorcière, ni une tempête, ni un orage comme j'en ai fait dont bien me peine, favorable aux grands cris et sentimens criminels, [ni une scène d'auberge, s'il vous plaît,] et leur servant de basse continue; pas une émeute populaire, [je vo] surtout; c'est trop facile pour vous par le tems qui court, il ne faut qu'une fenêtre sur la Rue. Surtout je vous en conjure point d'Écoliers [c'est encore trop [facile] aisé, vous n'auriez qu'à copier tout autour de nous, Écoliers ministres, [critiq] conspirateurs en plein vent, écoliers capitaines, écoliers tacticiens] j'ai mon enfance en horreur.

Ce n'était pas le seul rappel donné au temps où Vigny écrivait *Cinq-Mars*. Le même feuillet, imputant d'abord les *diabes bleus*, « monstres pluviatiles, infernales puissances de l'hiver et des brouillards », à une tendance au rhumatisme, portait ceci, qui fait allusion à l'impatient époque où le 55<sup>e</sup> de ligne tenait garnison à la frontière d'Espagne :

Maudite soit la nuit [des] où dans les Pyrénées... mais [qu'importe à qui que] qui s'intéresse [à des] aux services longs et douloureux d'une armée évanoüie? Ah! [si vous pou] mon ami, si vous pouviez...

Le mécontentement de Stello, enfin, disait son fait à la médiocrité contemporaine :

(F° 10.) — [Je suis las des [jeunes] [nouveaux] livres] qui prennent l'air vieux, [autant que des vieu] piteux [et bonhomme] et mignard; de leur fausse bonne-foi, de leur crédulité sournoise, de leur rudesse étudiée, de leur sauvagerie parisienne, de leur [gaucherie] paisannerie citadine, de leur

dévotion impie, de leur sublimité pie, noire et blanche ou [comme l'antithèse] antithétique, [de leur] comme il vous plaira; de leurs effrois symétriques, de leurs trépas paralléliques, des ogres [faméliques] héroïques; des vierges sottes; des horreurs chirurgicales, aussi bien que je le suis de [la] prose poétique, de poésie prosaïque, [l'une] sautant, l'une du bas en haut l'autre du haut en bas; [la première] pour se joindre et mêler assez tristement parfois. Et nos Drames, ô mon fidèle ami, les Drames [à personnages escamotés, à colères boursoufflées, à ficelles tordues à dénouement] à scènes combinées comme une partie d'échecs, à événemens entassés géométriquement dans des cartons [magnifiques] peints, à personnages escamotés, nos Drames raides comme [le valet de cœur] la Dame de trèfle et [le valet de pique] son valet; nos chers Drames noirs et rouges comme le charbon [d'enfer] et le Diable, parlant en vers qui me font mal aux lèvres en passant. Si vous en êtes las pour les voir que suis-je donc pour les faire, hommes éternellement injustes!

[Et les [journaux] grands journaux et les petits [journaux et les gros journalistes et les petits] [qu'on se garderait de lire, n'était la crainte d'y voir son nom barbotant] qu'on se garderait de lire, n'était la crainte d'y trouver son nom barbotant malgré soi et la nécessité de le relever [du pied ou de la] de sa propre main [de peur de] pour empêcher la submersion — comment n'en être pas fatigué [à sentir] à mourir. Et les idées Aristocratiques filles de l'Orgueil et les idées Démocratiques filles de l'Envie — choisissez entre deux péchés mortels.

[Par Dieu j'ai la pluie en horreur et le soleil en dégoût] Je suis las de la fausse science, etc.

Il y a donc, chez Vigny, tout un frémissement d'impatience excédée, qui fait écho à la déception dont témoignent des œuvres comme les *Jambes* de Barbier. «Le Docteur Noir seul parut en moi, Stello se cacha.» (1832.) Œuvre de douleur — et d'insomnie, si nous en croyons l'aveu du poète et les crayonnages manuscrits de son labour nocturne, — ces proses recueillent des griefs que domine, par ailleurs, la foi idéaliste de Vigny.

Cependant c'est une forme humoristique, au moins au début et dans ses allures apparentes, que prend la mauvaise humeur de l'écrivain. Il «polarise» les suggestions de l'intelligence et celles du cœur — «la tête est philosophe, le cœur est poète» — en opposant le Docteur-Noir à Stello, en les mettant aux prises comme Sancho et Don Quichotte. Le *Tristram Shandy* de Sterne a certainement contribué à créer l'atmosphère et tels personnages de Vigny et à y introduire un certain maniérisme : là aussi triomphent les infiniment petits dans les plus grandes entreprises, le sens des gestes et des attitudes, l'illogisme fantaisiste des personnages, la cordialité d'un caporal Trim et l'humour

d'un D<sup>r</sup> Slop, les dissonances foncières dans l'opinion qu'on peut se faire des choses. D'ailleurs, si « l'idée des Consultations et du D<sup>r</sup> Noir m'est venue de cette observation très simple que les hommes sont tous malades de la tête » (*Journal inédit*, 1832), il était naturel que le spécialiste portât un nom qui rappelait par antiphrase le fameux D<sup>r</sup> Blanche, le psychiatre lettré, élève de Pinel, à qui se confièrent tant d'hommes de lettres à Montmartre et à Passy. Il ne paraît pas douteux, d'autre part, que les livraisons d'août et décembre 1830 de la *Revue britannique* n'aient aidé Vigny à animer sa confrontation du médecin et de l'hypocondriaque, l'un et l'autre tenant là une place éminente : le médecin — dans l'espèce le D<sup>r</sup> Samuel Warren, auteur du *Diary of a physician*, — servant de confesseur à l'espèce humaine, le neurasthénique maudissant la vie dans ses accès de spleen. Un ami de Vigny, Lourdoueix, avait imaginé semblable dialogue dans ses *Folies du siècle* (1818).

Dans une note biffée de son manuscrit [f<sup>o</sup> 3], Vigny faisait dire à Stello que seul un peintre anglais, avant lui, avait éprouvé ce genre de détraquement causé par l'atmosphère : on songe aux sautes d'humeur de ce singulier ami de Sterne, Hall Stevenson, châtelain de *Crazy Castle*. Le *blue devil*, enfin, figurait dans la *Démonologie* de W. Scott et dans la *Fée aux miettes* de Nodier.

D'autre part, les singularités de Hoffmann dont la vogue est grande à ce moment, les truculences de Rabelais que Vigny pratique volontiers, ont contribué à l'attirer sur ce terrain de l'humour, assez peu analogue à ses dispositions profondes.

Ce n'est que chemin faisant (et sur les instances de Buloz) que Vigny a porté à trois le chiffre primitif de deux anecdotes contées par le Docteur-Noir à son client [f<sup>o</sup> 8 du manuscrit] : le triptyque ne s'est complété qu'en mars 1832. En 1831, une histoire d'Ancien Régime monarchique, une histoire de Régime Parlementaire, suffisaient à épuiser l'acrimonie du défenseur des poètes.

L'histoire d'Ancien Régime s'en tient à la légende de Gilbert — victime légendaire de la dure condition de l'homme de lettres — devenue d'assez bonne heure et sans raison le symbole du génie infortuné : Vigny a consulté la *Correspondance littéraire* de La Harpe et, sans doute, les éditions de Gilbert de 1788 et de l'an XII.

Pour l'idée de la « puce enragée », qui agrémenté d'une élégance un peu façonnière la démonstration de la désinvolture royale, Vigny a pratiqué les deux volumes d'un recueil : *Paris, Versailles et les Provinces au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1809), dont l'auteur anonyme, Du Gas

de Bois Saint-Just, réunit de nombreuses anecdotes bien faites pour documenter un narrateur en quête d'histoires. Vigny trouvait là (1, 288, 294, 343) un souvenir des « petits soupers » du timide et défiant Louis XV le Bien-aimé, une allusion à M. de Beaumont, archevêque de Paris, une anecdote relative à M<sup>me</sup> d'Esclignac et à sa peur des puces enragées. Une certaine rancune à l'égard des oublieux Bourbons ne pouvait manquer de se faire sentir dans un récit qui mettait l'un d'eux en scène, et c'est M<sup>me</sup> de Châteauroux elle-même — morte avant la naissance de Gilbert! — que le manuscrit du poète nous présentait d'abord.

Assez habilement, Vigny a opposé en quelque sorte, aux *Plaintes du malheureux* de Gilbert, les vers de Clitandre à Trissotin (*Femmes savantes*, IV, 3). Lecteur de Chamfort (cf. *Mercur de France*, 16 janvier 1909), il s'est trouvé par lui confirmé dans cette idée que « l'espérance est la plus grande des folies »; mais il n'en espère pas moins, de son intervention pour les poètes, un sort meilleur dans l'avenir.

Quant à l'histoire de Chatterton, ou plutôt à sa légende, elle était depuis longtemps connue en France; mais, comme Ch. Nodier avait servi, à Amiens, en 1809-1811, de secrétaire à sir Herbert Croft, le premier défenseur passionné du *marvellous boy*, on peut admettre que le jeune Anglais qui avait tenté de se pousser au plus vite par une supercherie littéraire jouissait à l'Arsenal d'une réputation déjà faite.

Le poète français est d'ailleurs en 1832, et restera en 1835, au moment où sa pièce reprendra le même thème, assez médiocrement informé au sujet de son émule d'outre-Manche. H. Reeve, qui deviendra son ami et qui lui rend visite le 14 janvier 1835, très enthousiaste de *Stello*, notera que « son Chatterton est une pure abstraction fondée sur une biographie résumée de ce jeune garçon mise en tête de ses œuvres »: sans doute, en effet, les notices courantes ont-elles suffi à lui donner quelques repères. C'est le tome XV des *English Poets* de Chalmers (1810), qui lui fournit textes et glossaires. En somme, il le dira à propos de son drame :

Chatterton n'était qu'un nom d'homme et j'écartais à dessein les faits exacts de sa vie pour ne prendre que ce qui la rend un exemple à jamais mémorable d'une noble misère (1839).

A quoi s'ajoutent, pour Kitty Bell, une dolente interprétation d'héroïnes à la Richardson et, peut-être, le souvenir de l'élégiaque Marcelline Desbordes-Valmore.

Enfin, quelque atmosphère anglaise peut avoir été suggérée à l'écrivain français, avant tout séjour outre-Manche, par la saison de plage, en pleine colonie britannique, que Vigny fit à Dieppe en 1827 et qui fut peut-être agrémentée d'une excursion sur la côte d'en face.

Les deux récits concernant Gilbert et Chatterton paraissent dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 octobre et 1<sup>er</sup> décembre 1831 : « Première consultation du D<sup>r</sup> Noir, position du poète dans la société. » Outre l'insistance de Buloz qui presse l'écrivain de poursuivre, une autre invite encore lui était adressée par Nodier, qui a publié dans la *Revue de Paris*, en 1829, la rapsodie qu'il appelle *Souvenirs et Portraits de la Révolution*. Or, dans son chapitre *La réaction thermidorienne*, le négligent conteur, avouant son absence d'ordre et de méthode, ajoutait : « . . . Mais quel tableau, grand Dieu ! pour ces grands écrivains qui sont de grands peintres, un W. Scott, un Victor Hugo, un Alfred de Vigny, que celui de ces jours d'exception dont le caractère indéfinissable et sans nom ne peut s'exprimer que par les faits eux-mêmes. . . »

Avec ses dispositions à la *Tristram Shandy*, Vigny devait être enclin à conter ces faits du point de vue des infiniment petits, facteurs insoupçonnés des plus grandes choses. La réaction thermidorienne résulte, à en croire son récit, de la nonchalance d'un canonnier (qui, pour le fantassin Vigny, semble devoir sa drôlerie spéciale à Rudon l'artilleur, crayonné par G. Cavaignac dans le *Vieux Canonnier*, *Revue des Deux Mondes*, t. III, p. 275, 1831) : les humoristes se complaisent à attribuer à des causes ridicules les plus grands événements.

Mais le pathétique suprême, au gré de Vigny, et la farouche iniquité de toute cette époque, n'était-ce pas l'exécution d'André Chénier ? Sa vieille admiration pour le poète des *Idylles* était presque une déclaration de profondes affinités ; ne l'avait-on pas salué, dès 1825, comme son vrai continuateur.

Toi qui nous rends Chénier, jeune et brillant Vigny ?

A l'heure présente — il termine *Stello* en mars 1832 — l'opposition grandissante et l'hostilité fondamentale entre les « avocats » et les « penseurs » qui lui paraissait caractériser le régime ne pouvait manquer de grandir jusqu'à le fausser l'holocauste d'André. Celui-ci était depuis assez longtemps la troisième figure d'une triade douloureuse,

et par exemple Ch. Loyson, dans le *Lycée français* de 1819, le mettait à côté de Gilbert et de Chatterton. Peut-être Vigny a-t-il pris connaissance des inédits de Chénier (cf. C. Kramer dans la *Rev. d'hist. litt. de la France*, 1925, p. 105).

Sur la tranquille frivolité et le stoïcisme involontaire des prisonniers de la Terreur, *Paris, Versailles et les Provinces* (I, 335) contenait des textes probants. Des personnes de son monde avaient connu M<sup>lle</sup> de Coigny; d'autre part Vigny, le 27 décembre 1832, jetait cette ligne dans son *Journal* : « Note sur M<sup>me</sup> de Saint-Aignan. Ma mère l'a connue — se la rappelle parfaitement. » Il se pique aussi d'avoir visité l'ancienne prison de Saint-Lazare.

Enfin l'*Histoire de la Révolution et de l'Empire* de Thiers, que Vigny a consultée de près (il note sur son manuscrit les pages 28, 244 du tome VI) contribuait à sa documentation générale, tandis que les *Mémoires sur les Prisons de 93*, ceux d'un *Prêtre régicide*, ceux de Thihaudeau, lui sont connus, et qu'une brochure vengeresse de l'époque, *L'agonie de Saint-Lazare sous la tyrannie de Robespierre* (Paris, s. d.), qui lui fournissait le nom du concierge Semé et l'âge de l'abbesse de Montmorency, lui permettait aussi de parler des tombereaux où les victimes étaient garrottées deux à deux. *La vie et les crimes de Robespierre et de ses principaux complices* (Paris, an V) peut l'avoir également documenté (p. 160, 178, 184). Il n'en a pas moins ignoré que c'est à la « Barrière renversée » que Chénier fut guillotiné, et que les cheveux du poète n'étaient pas « noirs et plats », mais châtain foncé.

Ce qui semble, plus que toute autre chose, avoir ému la bile de Vigny en 1832, c'est la cristallisation tendancieuse de la légende révolutionnaire, telle que les partis politiques la pratiquaient désormais. Un passage biffé porte témoignage de cette inquiétude :

(F<sup>o</sup> 95.) [Et ne me parlez pas de] [Aujourd'hui, à l'heure où je vous parle, on leur invente des systèmes, on leur fait l'honneur de les supposer dévoués volontairement à la haine de l'avenir par amour de l'humanité et de la patrie.]

C'est sur épreuves que Vigny, au chapitre XXXI, ajoutera quelques citations caractéristiques de l'esprit de système chez Saint-Just, comme pour protester davantage encore contre des doctrines de Salut Public dont l'injustice le révolte au même titre que la doctrine des souffrances expiatoires chez J. de Maistre.

Des « notes » (anciens papiers Ratisbonne) aident à faire com-

prendre la genèse de la plus importante des trois histoires enchâssées par Vigny dans son encadrement humoristique. Elles s'ajoutent à ce *memorandum* : « Tous les ouvrages de Robespierre et une dizaine de ses discours, l'éloge de Gresset, les *Institutions* de Saint-Just... » :

Nodier dans ses *Souvenirs* (à la fin) dit ceci : *On dit que j'ai étendu Robespierre sur le lit de Procuste : cela est possible, mais j'ai peur de l'y avoir grandi.* — Il est noble de l'avoir grandi sous la Restauration et de s'en accuser en 1832. — Moi je ne le grandirai pas, par esprit d'opposition. Je voudrais le peindre tel qu'il fut.

Je ne suis pas content des *Souvenirs* de Nodier. — Il gâte ce qu'il y a de bien dans les observations sur les hommes et les tems, par des fables trop romanesques et trop composées et empesées.

Mad<sup>e</sup> de Montcalm a connu M<sup>lle</sup> de Coigny, celle qui fut emprisonnée avec André de Chénier et pour qui il composa la jeune captive. — Elle épousa depuis M. de Fleury, divorça, puis épousa M. de Montrou qui la ruina en faisant ce qu'il appelait arrondir la dot de sa femme, c'est-à-dire en vendant tous les jours un angle. Elle le quitta enfin et est morte depuis plusieurs années. — Elle était brune de peau, les yeux noirs; hardie et animée, enflammée de langage, [et mais] ressemblant à la Corinne de Gérard.

Mad. de S<sup>t</sup> Aignan souffre de voir l'étourderie de M<sup>lle</sup> de Coigny compromettre André Chénier il fait pour lui plaire des vers qui le perdent. Ces bourreaux barbouilleurs de lois.

Notes sur 93. — Le 9 Thermidor. Le 8 André de Chénier mourut (Thiers).

Ce fut une lutte entre la Convention et la Commune. — Henriot voulait faire feu. Le refus des canoniers fixa le sort du 9 Thermidor... Si un canonier eût approché sa mèche la face du monde eût changé...

La Commune assiégeait les Tuileries.

La Convention assiégea l'Hôtel de Ville.

Les Sections se décidèrent pour la Convention qui envoya ses commissaires.

(Mesure meilleure que d'attendre à l'Hôtel de Ville les députés de section. — Robespierre fit cette faute.)

Robespierre — avocat froid — méchant et lâche. Thiers appelle les œuvres d'André Chénier d'*admirables ébauches*. Ce sont des tableaux parfaits.

D. La Commune et la Convention s'excommunient mutuellement. — Ceux qui attaquaient succombèrent — ce fut la première fois dans la Révolution. A ce signe on voit que le mouvement ascendant était fini (Mignet) (bien vu).

Le D<sup>r</sup> : il y avait là quelque chose de fatal.

Je crois qu'il ne devait plus rien produire puisqu'il est mort alors.

L'OPPOSITION À JOSEPH DE MAISTRE<sup>(1)</sup>.

On peut s'étonner que, dans sa revendication de plus en plus véhémement en faveur des poètes, Vigny en soit venu à voir en eux non seulement des victimes de la dure concurrence sociale, mais les offrandes expiatoires de sociétés armées du droit de mort. De fait, les « chapitres de métaphysique et de philosophie » deviendront pour lui la grande affaire, « pages que bien des lecteurs passeront mais que d'autres étudieront. Dites-moi si vous pensez comme moi sur la substitution des souffrances expiatoires. Les trois histoires : l'élegie de Gilbert, le drame de Chatterton et le roman d'André Chénier ne sont que des accessoires qu'au premier abord le public prendra pour le principal intérêt. C'est l'appât que je lui jette pour saisir sa fugitive attention. » (à La Grange, 3 juin 1832).

Écrits sur un papier un peu différent du reste, rattachés à *Stello* d'un lien que l'écrivain ne semble pas avoir prévu tout d'abord, les chapitres XXXII et XXXVII sont datés expressément, l'un du 22 avril, l'autre du 27 avril 1832, et ce dernier porte la mention : « au milieu de l'hist. d'A. Chénier ». Il est probable que la publication du *Dernier jour d'un Condamné* par Victor Hugo dans sa forme de 1832, et surtout d'un supplémentaire *Fragment sur la peine de mort* dans la *Revue de Paris* de mars 1832, a déterminé cette orientation : Vigny rejoignait là le libéralisme philosophique et la charité chrétienne, qu'avait conciliés sur ce point le sage Ballanche dont la pensée l'influença.

Au bas du f° 207, une liste dressée par Vigny atteste l'importance que prenait l'adhésion ou l'hostilité à la souffrance expiatoire :

Pour : S' Athanase, S' Bazile, S' Grégoire de Nazianze, S' Hilaire, S' Grégoire de Nysse, S' Chrysostome.

Contre : S' Bazile [?], S' Épiphane, S' Jérôme, Anastase I<sup>er</sup> et Justinien.

Avec une sorte de hâte impatiente, à la suite de : *la substitution des souffrances expiatoires*, Vigny a jeté les réflexions suivantes à l'adresse de Joseph de Maistre :

[Celui] C'était ainsi que [l'une des plus belles] un homme doué d'une des plus hardies et des plus brillantes imaginations philosophiques [les plus hardies] [que

<sup>(1)</sup> Cf. mon étude — alors assez hypothétique, et abondamment confirmée depuis — sur Vigny et Joseph de Maistre (*Alfred de Vigny*, 1912).

les] que le [monde ait vu luire] dont l'Europe ait jamais été éblouie, était arrivé à [une] [rattacher au pied de la croix, le premier a] rattacher au pied même de la Croix le premier anneau d'une chaîne effrayante et interminable de sophismes [sangla] ambitieux et impies, [dont] qu'il [admirait] inconsciemment, [les corollaires] et qu'il regardait...

Et c'est une des rares références du manuscrit qui porte, au bas du f° 205, la double indication : *Soirées de S. P.*, t. 1; *Soirées de S. P.*, t. 2. Enfin Origène avait sa mention plus spéciale, en attendant *Dapbné* :

...cet Origène [qui pour premier sophisme, puis dans] et pour première immolation, [puisa] crut trouver dans l'Évangile l'ordre qu'il exécuta, de faire, de lui-même, un Abeylard volontaire.

Enfin, les documents sur *Stello* que renferme, au Musée Condé de Chantilly, le troisième volume du manuscrit de *Cinq-Mars*, insistent sur la nécessité de « combattre la doctrine de sacrifice de Maistre. Rien de plus immoral. Source de crimes, car il n'y a pas de raison pour ne pas la pousser là ». « Non esprit faux, mais esprit falsificateur, car il sait qu'il ment et a conscience du vrai », l'auteur des *Soirées* est, ici, pris à partie pour ses *Lettres sur l'inquisition espagnole*. Et c'est à ce propos qu'une haine vigoureuse des « systèmes » anime Vigny et son « analyse ». « Le sacrifice de l'homme aux hommes » lui paraît une monstruosité, de quelque loi qu'il s'autorise, et il ne se lasse pas de renvoyer dos à dos les théoriciens de « l'ostracisme perpétuel » :

(Anciens papiers Ratisbonne.) L'ordre social est toujours mauvais. De tems en tems il est seulement supportable. Du mauvais au supportable, la dispute ne vaut pas une goutte de sang. C'est une théorie d'assassin. — C'est celle des septembriseurs et des inquisiteurs et de Ravailac et de Louvel.

L'ordre social est mauvais et le sera toujours, [puisque] pendant le tems que Dieu lui-même a daigné habiter la terre, il lui eût été facile de nous indiquer une forme de gouvernement parfaite. Le genre humain a manqué là une bien bonne occasion qu'il ne retrouvera plus [qu'à la fin ou il]. Il faut donc se résigner à ne rien voir de stable, malgré le cri : *cette fois c'est pour toujours*, cri que jettent en chœur tous les législateurs à mesure qu'ils ont fait une institution.

Il est certain que des velléités d'action politique, déçues ou combattues, ont abouti à la « volonté de solitude » affirmée par Vigny à l'égard du Pouvoir : car c'est de cette solitude-là, souvent mal comprise par l'exégèse Vigny, qu'il s'agit pour lui.

## LES PROJETS DE CONTINUATION. — DAPHNÉ.

Très délibérément, Vigny avait écrit au bas de la dernière page du manuscrit de *Stello* : « fin de la première consultation ». La *Revue des Deux Mondes*, en tête de sa livraison du 1<sup>er</sup> avril 1832, avait de même imprimé, comme titre de l'actuelle dernière partie : LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR NOIR. PREMIÈRE CONSULTATION. Buloz fit de son mieux pour amener l'auteur à faire honneur à cette promesse implicite. Mais la suite de *Stello* va, en réalité, se confondre avec une bonne part du journal intime et devenir les « mémoires de sa vie » : sa confession perpétuelle en matière de foi, de rêve, de pensée, d'inquiétude religieuse. Écoutons-le plutôt :

Le Docteur Noir, c'est la vie. Ce que la vie a de réel, de triste, de désespérant, doit être représenté par lui et par ses paroles, et toujours le malade doit être supérieur à sa triste raison de tout ce qu'à la poésie de supérieur à la réalité douloureuse qui nous enserme ; mais cette raison selon la vie doit toujours réduire le sentiment au silence, et le silence sera la meilleure critique de la vie (1832).

Ou encore (1844) :

Le Docteur Noir est le côté humain et réel de tout ; *Stello* a voulu voir ce qui devrait être, ce qu'il est beau d'espérer et de croire, de souhaiter pour l'avenir : c'est le côté divin...

Enfin, si *Stello* symbolisait ainsi « l'enthousiasme même » au gré de l'auteur, le Docteur-Noir devait être « armé contre les idées, jamais contre les hommes pour lesquels il avait une céleste pitié » :

Le but des *Consultations* doit être de fortifier l'âme contre tout ce qui s'attaque à sa partie faible. Les crimes viennent de faiblesse.

Les vrais éclaircissements sur les « suites » ébauchées par Vigny, ce serait, en somme, le *Journal* intégral du poète, où l'initiale Δ, le mot Λαζων groupent en particulier des remarques, des intentions, des notes de lecture, qui tiennent à la fois à la plus achevée de ces velléités de continuation et au cours de ses curiosités, de ses élans, de ses doutes : les rapports de la pensée et de l'action y trouvent surtout

leur place, mais presque tous les grands problèmes s'y présentent à leur tour.

*Daphné* n'est devenu la plus viable de ces «suites» qu'après avoir évincé, ou partiellement absorbé, dans les vellétés du poète, d'autres sujets de *Consultations* : le suicide moderne, l'homme politique ou le vide des lois, l'idée de l'amour. Jadis, et peut-être dès 1816, un projet de tragédie avait familiarisé l'enthousiaste apprenti de lettres avec une figure impressionnante; dans des feuillets de cette époque, le titre de *Julien l'Apostat* désigne les épaves suivantes :

Jupiter... Jupiter...

Tes autels m'ont trahi leur secours n'est qu'une ombre.

Ceux que l'on disait morts ont tué les vivants.

L'amour est voisin du malheur.                      ESCHYLE, *Choéphores*.

Vigny n'a-t-il brûlé qu'en mai 1832 l'«assez mauvaise tragédie» dont ce seraient là les épaves? Dès cette année, en tout cas, le personnage de Julien le hante, rappelé à son souvenir, peut-être, par les *Études historiques* de Chateaubriand; rapproché de l'actualité par les différends de Lamennais avec Rome et par des troubles sociaux dont le sac de l'Archevêché, le 14 février 1831, avait semblé le prélude; destiné à fournir la première partie d'une «épopée à triple nœud et triple fable avec unité de pensée»; avoisinant, dans la rêverie de Vigny, d'autres épisodes significatifs de la vie spirituelle des temps modernes, comme Abélard remis en honneur par V. Cousin et Guizot. Le *Misopogon* de Julien est mentionné comme une lecture du 30 mars 1832 : mais Vigny prendra plutôt le contre-pied de cette rude apologie d'une rusticité qui s'opposait à la dépravation efféminée d'Antioche.

En 1833, le philosophe couronné devra faire sentir que «le Christianisme a rendu l'homme larmoyant»; Libanius apparaît à ses côtés. Le 18 mai, Vigny s'avoue à lui-même sa hantise de penseur évincé du domaine de l'action :

Je ne puis vaincre la sympathie que j'ai toujours eue pour Julien l'Apostat.  
Si la métempsycose existe, j'ai été cet homme.

C'est l'homme dont le rôle, la vie, le caractère m'eussent le mieux convenu dans l'histoire.

L'année suivante, cette remarque : «Une âme contemplative comme celle de Julien, quand elle daigne donner quelques-unes de

ses idées à l'action, la domine et l'agrandit.» Si, en mémoire de l'ancien projet, Vigny avait pu songer à la forme dramatique, si une figure de femme avait été imaginée un instant aux côtés de l'Empereur, l'année 1834 fixe, pour ce «poème épique en prose», «deux lignes parallèles dans la composition : «l'époque de Julien — notre époque», entrelacées par une action double». Complication que Vigny augmentera plutôt qu'il ne l'atténuera, à mesure qu'il s'efforcera de rattacher la plus grande crise religieuse de l'Europe dans notre ère à celle de la Réforme et du Rousseauisme humanitaire.

Une volonté d'expresse documentation est du même temps : dès le 14 juin 1834, Vigny reçoit d'H. de Triqueti une «pédante liste de Grecs déjà transmis en latin» qui permettent d'étudier le Bas-Empire. S'il n'a pas absorbé cette vraie bibliothèque, il a conservé par devers lui diverses références données par son informateur.

Il lit le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, feuillette sans leur emprunter plus que des détails les biographes de Julien ou des Empereurs comme Tillemont, La Bletterie, Le Beau, Jondot, Beugnot, Tourlet, mais se réfère principalement à Gibbon et à son *Histoire de la décadence de l'Empire romain* (trad. Guizot, 1812, t. III à V surtout) : le pullulement des sectes chrétiennes, les dix-huit symboles issus de l'arianisme, Aetius et l'homoousion (consubstantialité), Athanase l'adversaire des Ariens, la nomenclature des Basilidiens, Valentinien, Marcionites, le système des Sabelliens qui finit où celui des Ébionites commence (cf. M. Citoleux, *Alfred de Vigny*, p. 259).

D'autre part, beaucoup de ses lectures, faites ou reprises dans les années 1834-1837, ont pour objet la même documentation générale ou particulière, Epictète, Libanius, Ammien Marcellin, Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme surtout; les œuvres de Julien et plusieurs dialogues de Platon l'amenant à sentir «sous la robe usée [du christianisme] le platonisme toujours vivant». Il n'est pas surprenant que la cellule principale du récit projeté devienne de plus en plus le *Banquet de Libanius* (1836) tel que le raconte le compare juif Jechaïah. La rédaction principale de *Dapbné* se poursuit surtout de mai à septembre 1837; ce qui, initialement, aurait été la revendication symbolique des hautes vertus dans l'action, est désormais une étude anxieuse sur les origines du Christianisme et les chances de survie de l'Hellénisme. Libanius, simple rhéteur d'Antioche, devient le sage parfait, le Docteur-Noir de cet autre Stello qu'est l'ardent Julien, dépouillé de l'humeur rustique du *Misopogon* et inclinant à une mort volontaire après qu'il a vu l'inanité de sa tenta-

tive. Polyeucte à rebours, ce dévot attardé des dieux cède la place au Galiléen. En 1839, Vigny n'hésite pas à condamner son effort :

Julien hâta la chute de l'Hellénisme et du Paganisme en essayant de le rallumer sans foi réelle. Le calcul parut clairement aux yeux des Peuples et piqués d'être pris pour dupes par une société de savants, ils s'éloignèrent plus vite de la religion grecque idolâtre. — Son amour profond du beau et sa vertu ne suffirent pas, car jamais ils ne suffiront à sauver la multitude d'elle-même. Elle était lasse de ses Pénates, il lui en fallait d'autres.

Le rattachement de l'histoire de Julien au problème chrétien fait reparaître plusieurs projets envisagés par Vigny pour opposer, semblablement, un pur effort théosophique à l'instinct utilitaire des masses et à la scolastique des esprits doctrinaires. Écarté Astrolabe, « fils d'Héloïse et d'Abailard, le type de ce que fut l'homme jeune et passionné dans le vrai moyen âge », sorte d'Ange « allant de son père à sa mère et les consolant » (1832-1833), Lamuel, ou Samuel, ou Emmanuel aurait représenté (1837) un Lamennais versant dans la secte parce qu'il ne sait pas se dégager avec dignité de l'obéissance, « réformateur religieux dans un siècle froid, broyé entre l'enclume et le marteau, et de son sang sortira l'idée »; François, « symbole de l'état religieux et moral de la France » (1840), aurait été un jeune Israélite élevé sans religion par son père, banquier réaliste, « Barbare judaïsé », et s'éprenant d'une jeune fille pieuse : Christian (surtout en 1842) aurait repris les traits essentiels de cette donnée. La connexion de divers récits, à ce moment, est absolue dans l'esprit de Vigny, qui écrit le 14 septembre 1840, après avoir transformé son  $\Delta$  familial en un tétraèdre : « La seconde consultation a la forme d'une Pyramide. Daphné en est la large base, + et + sont postées au centre et au sommet et Lamuel couronne l'édifice. »

En 1844, il est certain que la continuation la plus assurée de *Stello* est la *Deuxième Consultation du Docteur-Noir ou le Religieux*, proclamant la supériorité du sentiment religieux véritable sur la théologie, la « théurgie ». Le 21 octobre, Vigny est à peu près décidé à détacher, comme « fragment avant la publication » d'une suite de *Stello*, l'épisode de l'*Apostat*. Mais l'année suivante il réitère à Buloz les objections qui l'ont fait renoncer à ce dessein et même à achever la *Deuxième Consultation*, plaidoyer d'une idée dangereuse : il se félicite « d'avoir eu le courage de renoncer à un succès » et suppose que son œuvre « eût pu être interprétée favorablement aux Jésuites ».

En 1845, l'ordonnance du Docteur-Noir reste celle-ci :

Eh! pourquoi donc avez-vous cru nécessaire de dire à ces hommes comme à des enfants : Il y a à droite la punition, à gauche la récompense; ici le fouet, là les gâteaux.

Que ne disiez-vous : Aimez le Bien pour sa Beauté — la Beauté pour son excellence.

Sans crainte de rien, sans espoir de rien.

En 1849 et 1850, Buloz étant revenu à la charge, Vigny, redoutant la diffusion de principes d'anarchie sociale, est plus que jamais décidé à ne pas contribuer, pour sa part, à disloquer les tutelles courantes. *Daphné ou les neuf vases* (1851) : titre qui voisine avec cette idée que «les Barbares toujours renaissants» ont besoin d'une croyance au niveau de leur faiblesse d'esprit, mais aussi que Libanius estime les Barbares «plus sains au salut du monde» que les décadents de l'Atticisme : en 1853, ces Barbares sont aussi bien des sauvages américains que des émeutiers parisiens, ou que les nouveaux venus que Julien voudrait contenir, et contre lesquels (1857) ce chef croit les soldats chrétiens de Rome insuffisants : «Le christianisme affaiblit la défense de l'Empire.»

Julien fut grand surtout à mes yeux parce qu'il défendit la Foi en un monde surnaturel et mystique, sans laquelle il n'y a pas de Religion et la terre retombe dans le matérialisme... Julien dut se dire : Plutôt le paganisme, qu'un Dieu dont les serviteurs disent : c'est un homme et un philosophe (février 1852).

L'image du Taurobole — le taureau immolé à Neptune sous le sang duquel Julien faisait passer ses adhérents — le hante vers ce moment. En 1859 — après que Vigny a refait connaissance avec le bouddhisme — Julien serait rattaché par sa pensée et par son initiation (reçue à Macella d'un sage hindou) à la rêverie religieuse de l'Inde. Juillet, août, novembre 1861, mars 1862 voient encore le poète, en proie au cancer qui l'emportera, confier au papier de suprêmes notes, «la Cité des Dieux», «Julien le Pieux», «l'Anachorète», dont *Daphne* se trouve encore et toujours le centre.

Il est bien imprudent, comme on voit, de donner au fragment de *Daphné* un sens définitif. L'«esprit pur» en matière de religion est d'une incarnation aussi malaisée qu'en poésie; son acceptation par les «multitudes» peut être le martyre de ceux qui en sont possédés : telle est l'idée que Vigny, sous tant de reprises et d'ébauches, a le

moins volontiers abandonnée dans cette confession indirecte de sa maturité. Et aussi : « l'esprit grec dirige le monde, l'esprit de Socrate et de Platon... »

#### LES SCÈNES DU DÉSERT, FRAGMENTS DE L'ALMÉH.

Un roman historique sur Bonaparte sollicita de bonne heure la curiosité de l'officier-poète, et le *Journal* garde trace de vellétés précoces dans ce sens. C'est, d'autre part, un poème sur les *Sept merveilles du monde* qui le tente : la septième serait les *Pyramides d'Égypte*, et cette suprême merveille, la seule éternelle, aurait eu cette surprenante fortune d'être associée à un prodigieux épisode de la moderne histoire. D'autre part, l'immobile Orient aurait vu se mesurer Christianisme et Mahométisme, Ancien Régime et Révolution en l'un de ses carrefours.

En 1829, lectures, projets, documentation qui va jusqu'à des textes du Coran et des listes de noms arabes, ont de plus en plus Bonaparte pour centre : double hardiesse de la part du romancier de *Cinq-Mars*, de l'ancien garde du corps. Vigny voudrait dédier l'*Alméb*, romanesque évocation de la campagne d'Égypte, à la première génération du XIX<sup>e</sup> siècle : « J'ai fait ce livre pour vous et le dédie à vous qui avez l'âge de ce siècle si jeune encore et déjà si grand... »

La *Revue des Deux Mondes*, qui opérait à ce moment même sa transformation de magazine de voyages en un périodique littéraire, publie en avril et mai 1831 le fragment publié plus haut ; mais comme le poète, en 1829, envisageait comme pouvant donner deux volumes in-8° un « grand roman sur les Français en Égypte », sans doute en avait-il écrit davantage.

En 1841, l'*Alméb* occupe à nouveau la pensée de Vigny.

Vigny avait trouvé, outre une documentation assez variée et sérieuse, le mot de l'*alméb* (lettré, savant, en arabe) dans le *Voyage dans le Levant* du comte de Forbin (Paris, 1819, p. 237), et l'*Histoire de l'expédition d'Égypte et de Syrie* d'Ader lui aurait rendu les mêmes services que pour la *Sérieuse* et *Servitude*. Enfin, son ami A. de Beauchamp (*Mémoires secrets et inédits...*, 1825, I, 340), signalait un curieux épisode de l'expédition d'Égypte, la guerre sainte prêchée par un mahdi « annoncé aux hommes par le Coran ».

## II. LES TEXTES.

---

### LES MANUSCRITS.

---

#### STELLO.

Contrairement à une indication donnée par le *Journal d'un Poète* le 20 mai 1832, Vigny n'a pas détruit le manuscrit de *Stello* (que M. Louis Barthou a eu la gracieuseté de nous communiquer). Il se compose de 277 grands feuillets où s'est fixé ce qui est, le plus souvent, le premier jet d'une inspiration presque toujours vive, voire fougueuse : les ratures, nombreuses pour des détails de forme, ne trahissent guère d'incertitude dans l'élan de l'imagination, et souvent une indication au crayon amorce, au terme d'un développement, la suite à y donner. Une pagination successive des diverses parties, des hésitations dans le numérotage et la répartition des chapitres, témoignent d'ailleurs du scrupule de composition ordinaire à Vigny. C'est ainsi que les chapitres XXXII et XXXVII actuels, on l'a vu, ont été insérés après coup dans sa rédaction.

Le manuscrit a servi à la première typographie de l'ouvrage et porte les noms des ouvriers de l'imprimerie.

Voici quelques passages — outre ceux qu'on a vus plus haut — que porte seul le manuscrit :

(F° 1. En tête du chapitre 1.) : « ce chapitre doit être mis à la place de l'autre 1<sup>er</sup> chapitre ».

(F° 2.) Chapitre 2. [Ce que dit Stello au Docteur.

Stello était couché hier matin [à quatre heures de l'après-midi, souffrant horriblement, mais mortellement malade] sur un canapé, ne souffrant pas mais affaissé sous le poids d'un impérissable ennui, lorsque [fort] par un grand bonheur la porte de sa chambre s'ouvrit et il vit entrer le Docteur noir.

#### CHAPITRE II.

[Symptômes et [les] choses singulières [que dit Stello]  
que Stello dit au savant docteur noir]

(F° 3.) [Tout cet ennui vient du mal de tête sans nul doute et de la pluie qui est de tous] Eh! de tous les fléaux qui tombent du ciel c'est le pire à mon

sens. C'est cette pluie qui donne le [Blu] Diable-Bleu (Blue Devil) mot Anglais, monstre infatigable que l'humidité enfante]. Comment pourrai-je exprimer mon horreur pour cette pluie [qui tombe] et le mal qu'elle me fait? — quelle forme symbolique [lui] pourrais-je donner jamais à cette incroyable souffrance? — Ah! — j'y entrevois quelque possibilité grâce à un Savant. Honneur soit rendu au bon Docteur Gall.

(F° 4.) Eh bien, mon ami, sachez donc que dès qu'il va pleuvoir je sens autour de [ma tête] mes cheveux tous les Diables de la migraine qui sont à l'ouvrage sur mon crâne pour le fendre. Ils y font l'œuvre d'Annibal aux Alpes.

(F° 5.) Hélas! hélas! mon Dieu, pourquoi avez-vous permis à ces petits monstres pluviatiles de s'attaquer à cette bosse du Merveilleux? C'était la plus grosse de toute ma tête et celle qui me fit faire [quelques Élévations, vers vous, Seigneur] quelques poèmes qui m'élevaient l'âme vers le ciel inconnu, comme aussi toutes mes plus chères et secrètes folies. S'ils la détruisent que me restera-t-il en ce monde ténébreux?

(F° 7.) ... il ne me reste rien qui me garantisse des mouvemens déréglés de mon cœur et je le sens tout prêt à me faire tomber dans une crise toute particulière... çà n'allez pas vous moquer de moi... mon cœur me conseille de me dévouer pour une opinion politique et une sublime forme de gouvernement que je vous détaillerai...

A part de légers détails — en particulier la substitution de M<sup>lle</sup> de Coulanges à M<sup>lle</sup> de Châteauroux comme héroïne de la première histoire, — ce sont là les principales variantes qu'offrent les 42 premières pages du manuscrit. Quant à l'histoire de Chatterton, qui occupe les 40 pages suivantes, elle appelle différentes observations :

Vigny, très hésitant en général sur les termes anglais à employer, les a presque toujours ajoutés dans un blanc qu'il avait laissé. Il avait commis (f° 50) le solécisme de faire dire à Kitty : «Do you know read English?» devenu «... a English letter», puis «elle me demanda en anglais si je saurais la lire» et de faire écrire à Chatterton : «I will only confie to you». Le langage forgé par Chatterton était du «treizième siècle». *Clouds of sable* était traduit par «nuages de la couleur du sable». Mrs Bell était régulièrement écrit Mistriss Bell. Un détail, relatif à la pitoyable Kitty, était d'abord plus bref :

(F° 76.) Elle était si effrayée, ses yeux ouverts démesurément avaient une expression de Méduse si extraordinaire que je frémis moi-même et la quittai brusquement pour monter. — Je ne savais vraiment où j'allais...

Avant de trouver son titre *Tristesse et Pitié*, le chapitre XIX s'était intitulé : *Le cœur les plaint, l'esprit les méprise et Dur comme la pensée.*

Dans ce chapitre — un des plus raturés du manuscrit — un passage dont l'élaboration est curieuse à suivre :

(F° 87.) [Je crois que] [Le] [Peut-être que le tems [est une chose] invisible comme l'air, [mais comme lui il] et qui se pèse et se mesure, comme lui aussi apporte aux hommes des influences [certaines] inévitables. Il y a des heures néfastes. Telle est pour moi celle [de l'aube] [de la froide aurore] de l'aube humide, tant célébrée [, et] qui [m'apporte une] ne m'amène que l'affliction et [l'effroi] l'ennui, parce qu'elle éveille [à la fois] [la foule] tous les cris de la foule [qui] pour toute la démesurée longueur du jour, dont le terme me semble inespéré. Dans ce moment, si vous [lisez] voyez revenir la vie dans nos regards, elle y revient par des larmes, mais c'est [le calme] la vie enfin et c'est le calme adoré des [noires heures] heures noires qui me la rend.

Ah! je sens en mon âme une ineffable Pitié, [une indulgence sans borne] pour ces glorieux pauvres [que] dont vous avez vu [la fin] [la mort] l'agonie et rien ne m'arrête dans [mon amitié] ma tendresse pour ces morts bien-aimés. [S'ils furent méchants parfois, oh! qu'ils eurent bien raison de l'être!]

Le début du chapitre XX ne tardait pas à insister sur la sinistre grandeur de l'époque évoquée par Vigny :

(F° 93.) ... leurs têtes ramassées entre leurs épaules reployées, comme pour les cacher et les défendre [d'un vent [de mort] empoisonné qui soufflait de tous côtés et partout. Et cependant l'aspect général de notre grande Nation était sévère et majestueux] un caractère de grandeur et de gravité sombre était empreint sur tous [les] ces fronts menacés et jusques sur la face des [petits] enfans; [ce même caractère que donne la mort à ceux qu'elle touche]. C'était comme ce masque sublime que nous met la mort. — Alors les hommes s'écartaient les uns des autres ou s'abordaient brusquement comme des combattans [qui s'att] Leur salut ressemblait à une attaque, leur bonjour à une injure, leur sourire à une convulsion, leur [costume] habillement aux haillons d'un [pauvre] mendiant; leur coiffure à une [guenille sanglante] guenille trempée dans le sang; leurs réunions à des émeutes, leurs familles à des [tanières] [terriers] repaires [de loups [défians] sauvages] d'animaux mauvais et défians; leur éloquence au cri des halles, leurs amours aux orgies [noctur] Bohémiennes; leurs [fêtes] cérémonies publiques à [des] de vieilles tragédies romaines manquées sur des traiteaux [sic] de province; leurs guerres à des migrations de peuples sauvages [poussés par la faim] et misérables; [leurs] [leurs] [leurs dates à des parodies] [leurs noms d'époques et de jours] les noms du tems à des parodies poissardes [en note : les sans culottides].

C'est au cours de la rédaction que M<sup>me</sup> de Saint-Aignan s'est vu attribuer son âge exact.

«Ajouter des noms», se prescrit Vigny au crayon, en plein cha-

pitre xxviii. Au lieu du couplet et du madrigal remémorés à Robespierre par Joseph Chénier (cf. à ce sujet Schroeder, *Robespierre homme de lettres* dans la *Revue du dix-huitième siècle*, mai-déc. 1916), cette autre gaillardise :

Quand l'escadron audacieux	Bacchus, rassurant
Des enfans de la terre	Jupiter tremblant
Jusque dans le séjour des dieux	Décida la victoire
Osa porter la guerre,	Tous les Dieux à jeun
	Tremblaient en commun
	Lui seul avait pu boire.

Le symbolisme de certains détails était plus marqué dans le manuscrit :

(F° 220.) La Nation humiliée ployait le dos et roulait par troupeaux entre [la Liberté et la Guillotine, dégoûtantes l'une de la pluie qui [la] détrempait des couleurs] une fausse statue, [la] une Liberté qui n'était que l'image d'une image et [un] un réel échafaud, teint de son [plus] meilleur sang. [L'eau qui ne pouvait laver la guillotine avait]

(F° 224.) J'étais devant l'hôtel de ville. Je le reconnus à son cadran [lumineux pareil à une [une immense] horloge suspendue dans l'air] lumineux qui semble de loin une large lune...

Au chapitre xxxviii, l'évocation des intellectuels malheureux se lisait ainsi :

(F° 249-250.) Levez les yeux [au pl] à ce plafond et figurez-vous y voir monter ces fantômes [paisibles et] mélancoliques : [entre Tasse] Torquato Tasso, les yeux brûlés de pleurs, couvert de haillons, [n'ayant pas une] dédaigné même de Montaigne (ah! philosophe qu'as-tu fait là) et réduit à [ne] n'y plus voir, non par cécité mais... ah! je ne le dirai pas en français, que la langue des Italiens soit tachée de ce cri de misère qu'il a jeté :

Non avendo candella per iscrivere i suoi versi.

Milton aveugle jetant, à un libraire, son Paradis perdu pour dix livres sterling, — Camoëns recevant l'aumône à l'hôpital des mains de ce sublime esclave, qui mendiait pour lui, sans le quitter, — Cervantès [au lit] [ayant à peine une plume dans son lit de mort pour é] tendant la main de son lit [de mort et] de misère et de mort. — Lesage en cheveux blancs suivi de sa femme et de ses filles allant demander un azile pour mourir, à un pauvre chanoine son fils. — Corneille manquant de tout, *même de bouillon* dit Racine au Roi, au grand Roi! — Dryden à soixante et dix ans mourant de misère

et cherchant dans l'astrologie une vaine consolation aux injustices humaines. — Spenser errant à pied à travers l'Irlande moins pauvre et moins désolée que lui, [rêvant à la Reine des fées et qui] [et ne pouvant] [portant] et mourant avec la Reine des fées dans sa tête, [et] Rosalinde dans son cœur, et pas un morceau de pain sur les lèvres. — Wondel ce vieux Shakespeare de la Hollande mort de faim à quatre-vingt-dix ans et dont le corps fut porté par quatorze poètes [aussi] misérables et pieds nus. — Samuel Royer qui fut trouvé mort de froid dans un grenier. — Buttler, qui fit Hudibras et mourut de misère. — Floyer Sydenham et Rushworth chargés de chaînes comme des forçats. — [Rymer vendant [qui vendait ses livres publiés pour avoir du papier.] — [J.-J.] Rousseau qui [lutt] se tua [ne pouvant] pour ne [plus] pas vivre d'aumônes. — [Winkelmann poétique antiquaire], Malfilâtre [mort dont] que la faim *mit au tombeau*, dit Gilbert à l'hôpital, [et tous ceux encore que je ne nomme pas et dont les noms cachés dans les honteuses annales de tous les peuples, tous les peintres, avec tous ces] sont placés dans le ciel [de chaque] des peuples [de chaque nation] et furent souillés sur sa terre].

Après cet amer martyrologe, un chapitre, devenu le XXXIX<sup>e</sup>, semble resté «en l'air» et, avant de s'appeler «Du mensonge social», a porté les titres successifs de «Dernière crise», «Dispute», «République des lettres», «Inégalité, Liberté, Solitude». Le passage de ce chapitre qui commence par «La neutralité...» et finit par «...ne pense plus à ce qu'il a fait» est ajouté d'une main pénible, sans doute au lit ou dans une position incommode.

#### DAPHNÉ.

Le manuscrit de *Daphné*, que M. Eug. Carré a bien voulu nous communiquer, se compose de grands feuillets d'une pagination discontinue, reliés aujourd'hui en deux volumes avec un certain nombre de documents relatifs à l'élaboration de cette œuvre. L'état du manuscrit, par ses remaniements et ses surcharges, témoignerait à lui seul du scrupule incessant de l'auteur, ainsi que des perpétuels retours qui ramenaient celui-ci à une œuvre devenant ainsi la confession continue de certaines de ses années. Il manque au manuscrit les pages allant de 100 à 118, enlevées après que le gendre de L. Ratisbonne en eut pris la copie qui servit depuis à la publication de M. Fernand Gregh.

Celle-ci, faite d'après cette copie Tréfeu (sauf pour les quelques feuillets en question, que M. Gregh a eus entre les mains), diffère pour quelques détails du manuscrit. En dehors des menues différences

de ponctuation, de majuscules, d'orthographe désuète, — *agraffe*, *boîte*, *aperçu*, *applati*, etc., — voici diverses variantes à signaler :

## ÉDITION DELAGRAVE.

## MANUSCRIT ET PRÉSENTE ÉDITION.

P. 9. ... des épanchements divins de l'âme.

P. 12. ... je vais consommer sa guérison.

P. 37. ... *inter missae solemnia*.

P. 80. — A Vénus-Uranie, reprit-il, levant sur nous...

P. 100. ... nous nous taisions avec une plainte remplie de pitié et de bonté.

P. 105. ... de tous les cœurs de l'assemblée.

P. 118. ... il me paraît avoir tout à coup une chaîne d'idées.

P. 120. ... les langes chrétiens qui l'enveloppaient. Dès qu'il n'a plus vu...

P. 132. Mais de quel homme ne mériterais-je pas la violence?

P. 171. «Auguste, prends garde à toi, fuis!» et tombant en arrière...

P. 276 (*supra*). ... des épanchements dévoués de l'âme.

P. 277. ... je vais continuer sa guérison.

P. 287. ... *inter missarum solemnia*.

P. 308. — A Vénus-Uranie, dit-il. Et il prit une couronne de violettes et de lierre qu'il mit sur la tête de Chrysostome. A Vénus-Uranie, reprit-il...

P. 318. ... nous nous taisions avec une crainte remplie...

P. 321. ... de tous les coins de l'assemblée.

P. 328. ... il me paraît avoir tout à coup une vue claire de toute une chaîne d'idées.

P. 329. ... les langes chrétiens qui l'enveloppaient, le jour où il apprit qu'Arius triomphait et que le Dieu Jésus n'était qu'un homme sage aux yeux des chrétiens.

P. 335. Mais de quel homme ne mériterais-je pas le mépris par la violence?

P. 356. «Auguste, prends garde à toi.» Puis, tombant en arrière...

## VARIANTES DIVERSES DU MANUSCRIT.

P. 276 ci-dessus. (Au haut du f° 5.) Dev. sur l'ignorance humaine.

P. 278. ... le cœur est poète, la tête est philosophe.

P. 282. Jean-Louis se retrouve dans le dernier chapitre.

P. 283. ...spectacle l'un à l'autre. [Nulle colère ne remuait ces masses épaisses et tristes.] Les seules victimes...

P. 285. (Au bas du f° 20.) Παράκλητος. Saint-Esprit intercesseur.

P. 286. ...plaire à vous qu'à lui : [O mon ami quelle femme quelle vierge n'a pas brûlé pour vous?] *te magis offendere...*

P. 289. Elle ne pense qu'à notre arrivée. [Elle tient son rosaire, la bonne, l'heureuse, simple fille. Elle demande à Dieu de retrouver son malade.] Elle va droit... (en marge, f° 26 bis) : Trivulce [Lamuel, le jeune Lamuel].

P. 291. ...une assez dangereuse lecture [et il faut se tenir ferme sur l'étrier pour n'en pas être ébranlé dans ses idées premières. Mais si elle a des poisons ce n'est que pour les hommes pareils à lui, pour ceux que l'idéal entraîne à perte de vue et que la métaphysique et la Théologie passionnent comme un amour].

P. 293. Il est épris de Daphné. [Oh! Daphné! Daphné! Daphné! où es-tu?] Qu'est devenue ta cendre? Tu n'es plus mais ta cendre vole parmi nous et nous la respirons tous sans le savoir.

P. 295 (en tête des quatre lettres). A abrégé encore. Tout est dans l'idée que je prête à Libanius sur les cultes, et l'originalité de la composition est dans la nouvelle interprétation donnée au mot semi-fabuleux : *Tu l'emportes, Galiléen*. J'aime à le faire dire à Julien comme conclusion de son entretien philosophique. — J'aime à penser que s'il l'a dit, ce qui est fort douteux historiquement, il l'a dit de la sorte.

P. 296. ...derrière des grillages. Ces derniers adorateurs des Dieux sont des hommes d'un courage éprouvé. Tristes et silencieux devant ces sortes d'orgies publiques, ils conservent publiquement l'attitude de citoyens et ne craignent pas de se rendre à Daphné, malgré les insultes perpétuelles des Nazaréens. Il est vrai qu'ils sont enhardis et contenus par la toute-puissance du jeune Empereur dont la main est partout sans qu'on la voie]. On voyait revenir...

P. 304. ...et le chercher dans les bois. [Je vis sur une table de marbre un manuscrit de Démosthène qu'il copiait encore malgré son âge avancé et sur lequel il avait mis en note qu'il le copiait pour la huitième fois.] Le soleil se couchait...

P. 305. Tout me rappelait la ville des morts. [Je me rappelai le mot du fossoyeur et je [ressentis beaucoup de tristesse dans mon âme] frémis involontairement.

...d'en être effrayé; [l'Empire est près de sa destruction, mais la terre est-elle aussi proche de sa destruction].

P. 308. Quelles paroles as-tu prononcées? [Comment par le plus éloquent et le plus sage des hommes, n'avez-vous pas] par quel sentiment ou par quelle pensée...

...que nous sommes tous perdus. [Je viens parce que j'ai encore tressailli au souvenir de nos entretiens et que l'amour de la souveraine beauté, l'adoration de la Vénus Uranie] Libanius sourit...

P. 308. ...le visage de son maître. [Je sais, dit-il, en lui rendant la coupe, que tu caches une idée nouvelle sous le voile de cette fable, car dès longtemps tu nous as montré le sens tout symbolique, mais j'attends de toi la vérité simple, sans ironie et sans images, sans traditions fabuleuses ou Poétiques, la vérité mâle si toutefois, dans notre]

P. 309. ...uniquement occupé de lui. [Tu es tombé dans la confusion, lui dit-il, parce que tu as fait trop d'attention]

P. 315. ...l'ancien temple de Cérès-Déo (en note : De *δηω*, j'invente, pour l'invention de la culture), d'abord [Mercure Epaphrodite].

P. 316. ...à réciter selon la cadence usitée parmi les chrétiens, [le traité de Philosophie Platonicienne [ouvrage des] écrit en grec par les juifs d'Alexandrie et que les Chrétiens attribuent à Salomon quoique l'original Hébreu n'existe pas et qu'ils nomment le livre de la Sagesse].

P. 317. Nous nous remîmes à observer. [Julien s'était assis et l'assemblée assise comme lui se disposait à écouter l'Évêque qui s'avança suivi d'un grand nombre de prêtres. Il y eut une chose en ce moment qui me montra que les hommes de notre temps ne sont pas changés par leurs changements extérieurs; ce fut la froideur et la nonchalance de l'assemblée, tandis que le jeune lecteur était enflammé et que les [émotions profondes se trahissaient par les] choses du ciel [étaient]. Julien, le jeune Julien...]

P. 332. ...Paul est-il donc toujours esclave?

[— Il n'a jamais voulu être affranchi, répondit Julien, je l'ai laissé faire car il a la liberté d'Épictète et son âme toute digne de ce sanctuaire de Daphné où elle s'est formée n'a cessé de régner et de souffrir sans orgueil et sans gémissements. Puisse la mienne l'égalier jusqu'à la fin de ma tâche.

Je ne pus m'empêcher de frapper mes mains avec surprise et de m'écrier :

— Quoi! triomphant Empereur du monde! c'est vous qui parlez ainsi?

— Ah! que sont les victoires de la guerre, reprit-il...]

P. 335. ...je compris [la grandeur de tout ce qui se passait devant moi] ce qui se passait.

P. 336. ...qui attend le coup d'une habile épée. [Hélas! telle est la faiblesse de notre nature, que l'arme que nous redoutons le plus est la vérité.]

P. 357. ...est mort comme Epaminondas, [vainqueur des ennemis, de la mort]

P. 360. [troupe immonde d'oiseaux ténébreux, d'orfraies et d'oiseaux ténébreux et repoussants] (pour la suprême invective de Julien).

Le manuscrit a rejeté un fragment retrouvé par M. P. Flottes :

QU'EST-CE QUE DAPHNÉ?

La nuit était silencieuse et le sommeil ne pesait plus sur les yeux de Stello. Il marchait dans sa chambre, agité par l'activité de ses pensées, activité violente que les songes avaient multipliée. Il croyait voir devant lui les visages (?) mélancoliques de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier, et la voix ferme et inflexible du Docteur-Noir résonnait encore dans ses oreilles. Le spleen inexorable ne cessait pas de déchaîner autour de sa tête les légions d'idées sinistres, qu'il avait douloureusement décrites lui-même dans son premier accès. Cependant, dompté par le sinistre raisonneur, il s'était résigné et avait étouffé volontairement et sans gémir le désir d'action du poète sur les sociétés! A présent, il cherchait dans l'immensité un point d'appui sur lequel il pût asseoir ses pensées toujours errantes. Une impression ineffaçable de tristesse lui fit chercher partout quelqu'un qui fût aussi triste que lui-même et, songeant que le souvenir des plus grandes douleurs de la terre modérerait le sentiment des siennes, il se prit à songer au peuple de l'Univers qui avait le mieux compris la tristesse de la vie : les Juifs...

LES IMPRIMÉS.

*LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR NOIR.* Petit fragment d'un gros livre. Première Consultation. *STELLO OU LES DIABLES BLEUS (Blue Devils)*.

C'est sous ce titre compliqué que la *Revue des Deux Mondes* publia d'abord l'ouvrage (15 octobre et 1<sup>er</sup> décembre 1831, t. IV, p. 171 et 475; 1<sup>er</sup> avril 1832, t. VI, p. 5). L'intéressant, c'est que les deux chapitres d'opposition aux théories maistriennes n'y figurent pas. C'est aussi après cette publication que l'auteur a contrôlé et rectifié quelques-uns des mots anglais qu'il employait. En dehors des particularités typographiques propres à la *Revue*, Vigny se soumet à l'orthographe courante de divers mots, *cou* pour *col*, *asile*, *boîte*, mais laisse imprimer *mistriss* et *mycroscope* deux fois, *parantbèses*, etc. Quelque maladresse dans la désignation des répliques, l'emploi des italiques, etc. Peu de majuscules encore comme initiales de mots significatifs, poète, esprit, éternité, etc. Beaucoup moins de virgules que dans les éditions à venir, et une ponctuation négligée en général. Vigny a corrigé la Conciergerie en Saint-Lazare.

*LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR. STELLO OU LES DIABLES BLEUS (Blue Devils)*, par le comte Alfred de Vigny. Première Consultation. Paris, Gosselin; Renduel, MDCCCXXXII. In-8° de 436 pages. Everat, imprimeur.

*Journal de la Librairie*, 9 juin 1832. Trois gravures de T. Johannot gravées par Brevière, représentant un épisode de chaque histoire.

« J'ai achevé de corriger moi-même, et moi seul, porte le *Journal d'un Poète* à la date du 20 mai 1832, les épreuves de la première édition de *Stello*. Cette édition vaudra mieux que le manuscrit... » Il s'agit, après la publication dans la *Revue des Deux Mondes*, de paraître dans toute l'efficacité du rôle de défenseur des poètes que Vigny s'est assigné. Les chapitres *De la substitution...* et *De l'ostracisme...* sont introduits.

Deux faux titres, l'un avant, l'autre après la page de titre, avec un libellé un peu différent. Dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, le chapitre XLII a été ajouté après la table. Peu de majuscules symboliques. Dans le récit de la Terreur, quelques passages ajoutés aident à l'allure de l'action.

*STELLO, OU LES DIABLES BLEUS*. Par le comte Alfred de Vigny. PREMIÈRE CONSULTATION. Bruxelles, Louis Hauman et C<sup>ie</sup>, éditeurs, 1832; in-12 de 412 pages.

Le *Journal de la Librairie* ne porte naturellement pas trace de cette contrefaçon. Des coquilles assez nombreuses; en général, reproduction pure et simple du texte précédent.

P. 75 : les longues Ladyes; p. 163 : *L'aideur spirituelle*; p. 386 : l'Hérédité de la Propriété.

*LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR*, par le comte Alfred de Vigny. Première Consultation. Troisième édition. Paris, Gosselin, MDCCCXXXVI; in-8° de 504 pages. Imprimerie Bourgogne et Martinet.

*Journal de la Librairie*, 24 septembre 1836. Faux titre : *Stello ou les Diables Bleus. Première Consultation du Docteur Noir* (sans tiret ici). Mêmes gravures que dans la première édition. Une certaine indécision dans l'emploi des majuscules symboliques ou historiques (Poète, Terreur, Peur, mais : époque organique, pouvoir). La prodigalité des virgules est sagement limitée; guillemets supprimés, sauf pour J. de Maistre. Le chapitre XLII ou dernier manque.

Quelques coquilles (p. 268, etc.); un peu d'incertitude dans la disposition des répliques (p. 275, 316, etc.).

*LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR. STELLO*, par le comte Alfred de Vigny. *Première Consultation*. Tome VII des œuvres complètes chez H. Delloye et V. Lecou. Paris, 1838; in-8° de 456 p. Imprimerie de Béthune et Plon.

*Journal de la Librairie*, 22 décembre 1838.

Le chapitre XLII manque. Correction soignée en général. Des majuscules symboliques (Poète, Poésie, Esprits, Mort, Terreur, Peur, mais ange, bible, époque organique). Pas de guillemets, sauf pour la lettre de Chatterton et les rappels de J. de Maistre.

*LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR (Première Consultation)*. *STELLO*, par le comte Alfred de Vigny. Cinquième édition. Paris, Charpentier, 1841; in-18 de 390 pages. Imprimerie Béthune et Plon.

*Journal de la Librairie*, 5 février 1842. Suivi de *Mademoiselle Sedaine*.

Le chapitre XLII manque. Typographie en général assez correcte.

Vigny avait signé le 19 septembre 1841 un traité avec l'éditeur Charpentier, qui avait inauguré en 1838 sa bibliothèque in-18. *Cinq-Mars*, les *Poésies complètes*, *Servitude et Grandeur militaires*, le *Tbéâtre* avaient été mis en vente vers la fin de l'année 1841 : «*Stello* que j'y ajouterai dans peu de jours», écrit le 12 janvier 1842 Vigny. Le tirage (à 3,466 exemplaires) mettra près de dix ans à être épuisé.

*LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR (Première Consultation)*. *STELLO*. Par le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. Sixième édition revue et corrigée. Paris, Charpentier, 1852; in-12 de 316 pages. Imprimerie Gratiot. Suivi de *Mademoiselle Sedaine*.

*Journal de la Librairie*, 17 avril 1852. Vigny constatait en 1851 que *Stello* était épuisé en librairie. L'auteur demande à l'éditeur «moins de lignes à la page» pour sa réédition : il a toujours souhaité que, même par sa disposition typographique, son livre humoristique eût quelque chose d'un peu libre et aéré. Le tirage (à 1,091 exemplaires) fut épuisé en décembre 1855. Vigny avait tenu à faire annoncer par Busoni (*Illustration* du 31 juillet 1852) cette édition, «revue avec un soin de la forme et un respect du public devenus bien rares aujourd'hui».

*LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR NOIR (Première Consultation)*. *STELLO*. Par le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. Septième édition revue et corrigée. Paris, Librairie Nouvelle, 1856; in-8° de 358 pages, dont 258 pour *Stello*. Suivi de *Mademoiselle*

*Sedaine* et du Discours de réception à l'Académie. Imprimerie Simon Razon et C<sup>ie</sup> (Bibliothèque nouvelle).

*Journal de la Librairie*, 23 février 1856. Assez correct.

Œuvres complètes. *STELLO*, par le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. Huitième édition revue et corrigée. Paris, Librairie Michel Lévy frères, 1863; in-18 jésus de 367 pages. Imprimerie Claye.

*Journal de la Librairie*, 22 août 1863.

Œuvres complètes. *STELLO*, par le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. Neuvième édition revue et corrigée. Paris, Librairie Nouvelle Michel Lévy frères, 1865; in-18 jésus de 355 pages. Imprimerie Loignon et C<sup>ie</sup> (Bibliothèque contemporaine).

*Journal de la Librairie*, 27 juillet 1865.

*LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR* (Première Consultation). *STELLO*, par le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. Dixième édition revue et corrigée. Paris, Michel-Lévy, 1868; in-18 jésus de 351 pages. Imprimerie Bouret.

*Journal de la Librairie*, 18 juillet 1868. Suivi de *Mademoiselle Sedaine* et du Discours de réception.

Réédité sans changement dans la Nouvelle Collection Michel-Lévy et dans les autres rééditions de la maison Lévy (in-18 jésus en 1873, in-12 en 1880, in-18 en 1882).

Œuvres complètes de Alfred de Vigny. *LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR* (Première Consultation). *STELLO*. Paris, Lemerre, MDCCCLXXXIV; petit in-12 de 485 pages. Imprimerie Unsinger.

*Journal de la Librairie*, 8 novembre 1884. Suivi de *Mademoiselle Sedaine* et du Discours de réception. Forme le tome IV de cette édition des Œuvres complètes en 8 volumes de la Petite Bibliothèque littéraire.

Dans l'ensemble, suit les éditions immédiatement antérieures, mais corrige quelques coquilles persistantes jusque-là. Laisse Cromwel, p. 305; Wondel, Buttler, Floyer, Sydenham, p. 323.

*STELLO*, par Alfred de Vigny. Avec une introduction de Jules Case. Paris, 1901; in-8° de 334 pages. Société artistique du Livre illustré, 4, rue des Petits-Champs.

Tiré à 500 exemplaires, illustré de 65 compositions de G. Scott,

gravées sur bois par Eug. Dété. 350 exemplaires sur velin, numérotés.

*Journal de la Librairie*, 8 juin 1901. L'Introduction fait l'éloge de Ratisbonne, qui s'était chargé d'écrire une notice que sa mort l'a empêché de donner. Les compositions de G. Scott restituent d'une manière ingénieuse l'atmosphère des trois récits : elles sont un peu clairsemées pour Chatterton. Texte amélioré : p. 54, le duvet hérissé ; p. 55, Eh! pourquoi cela? p. 63, Ophélie ; p. 108, je l'entendis ; p. 111, Ce second coup ; p. 136, comme ange gardien ; p. 142, par les rues ; p. 196, reçus à Versailles ; p. 207, mort de chacun ; p. 284, un cri étrange, inentendu ; p. 302, de lie... Ailleurs subsistent des leçons discutables.

Œuvres complètes de Alfred de Vigny. *STELLO*. Édition définitive. Paris, Delagrave [1906], Grand in-12 de 296 pages.

*Journal de la Librairie*, 31 mars 1906. Quelques leçons fautives, p. 56, 143, 167, 206, 210, 227, 265, 282, 286, 288, etc.

Alfred de Vigny. *STELLO*. Notices et annotations par Gauthier-Ferrières, lauréat de l'Académie française. Bibliothèque Larousse, Paris, Larousse [1913]. Petit in-8° de 184 pages.

*Journal de la Librairie*, 21 novembre 1913.

Quatre gravures hors texte : portrait de Vigny en 1832, lithographies de Maurin. Aucun recours aux premières leçons, mais une correction typographique fort attentive. Des notes, au bas de quelques pages, donnent la référence de la plupart des citations insérées par Vigny dans ses récits.

Il faut ajouter à cette liste diverses réimpressions dans les Collections Nelson, « Les meilleurs Livres » (Fayard), « Les meilleurs auteurs classiques » (Flammarion). *Une Histoire de la Terreur* a été éditée à l'usage des classes, par J. Denis, dans la Collection Teubner (1913).

#### DAPHNÉ.

Du vivant de Vigny, et malgré les vellétés qu'on a vues, rien n'avait été donné au public d'une œuvre qui eût cependant été assez vite mise en forme. R. Eude avait publié (*Annales pol. et litt.* du 4 août 1907) « L'entrée des Romains à Antioche », quand F. Gregh révèle (*Revue de Paris*, 15 juin, 1<sup>er</sup> et 15 juillet 1912) le premier texte

imprimé, qui fut cité par divers périodiques et servit ensuite à l'établissement de l'édition suivante :

*DAPHNÉ* (*Deuxième Consultation du Docteur-Noir*); œuvre posthume publiée d'après le manuscrit original avec une préface et des notes par Fernand Gregh. Édition définitive. Paris, Delagrave,

In-12 de XLVII-240 pages. Voir plus haut, p. 435. Les notes de F. Gregh avaient paru dans la *Revue de Paris* en mai et juin 1912.

Une édition illustrée des *Quatre Lettres de Joseph Jecbaïab* (format 250 × 165<sup>mm</sup>) a été « construite » en 1925 par F.-L. Schmied.

#### SCÈNES DU DÉSERT, FRAGMENTS DE L'ALMÉH.

Publiées dans la *Revue des Deux Mondes* d'avril et mai 1831, où elles occupent une cinquantaine de pages, les *SCÈNES DU DÉSERT, FRAGMENTS DE L'ALMÉH*, étaient envisagées par le poète, en 1829, comme pouvant amorcer deux volumes in-8°.

Le *Tableau anthologique de la littérature française* d'H. Mager (Berlin, 1837), donne à nouveau deux extraits de ce fragment : *Une tente arabe* et *Un palais désert*. La *Bibliotheca romanica* promet une réédition de ce fragment.

## III. JUGEMENTS ET OPINIONS.

Ce fut d'abord, dans *Stello*, le renouvellement de la manière de Vigny qui surprit. Prenant les devants, le prospectus de la *Revue des Deux Mondes*, annonçant en tête de la livraison d'octobre 1831 « la suite prochaine des *Consultations du Docteur-Noir* », rappelle que « le public a vu avec étonnement l'auteur de *Cinq-Mars* et de la *Marécbale* changer brusquement... » Et cette forme inattendue, chez le poète de *Moïse*, est encore signalée dans une annonce de 1832 du même périodique. Le *Journal général de la littérature* (p. 134) loue « des idées neuves, souvent profondes, des pensées mises en action... » La *Revue de Paris*, d'abord, fait écho, et annonce « un spirituel pastiche où se trouvent très artistement fondues la manière de Sterne et la manière d'Hoffmann ». Quelques jours après (juin 1832, p. 128), la même revue daube sur « les réflexions et les digressions d'un ou deux personnages factices dont l'originalité d'emprunt s'amuse à distraire l'attention du lecteur, à peu près comme le paillasse, le clown, ou le *gracioso* des anciennes parades... »

La *Revue des Deux Mondes* est bien obligée (15 juin) de défendre son auteur, « cavalièrement » traité par le magazine rival ; un bout de chronique incident observe que la *Revue des Deux Mondes*, sans cela, n'aurait point parlé de ce livre « dont il ne nous est peut-être pas permis de faire l'éloge » : Vigny ne s'est pas plaint sans raison que *Stello*, « fait, non pour être lu, mais pour être étudié », ait d'abord donné « le vertige à la critique ». Dès le 23 avril, le *Charivari* s'était fort égayé du « mal à la tête » du ridicule *Stello*.

Il faut dire qu'avec l'épidémie de choléra, l'équipée de la duchesse de Berry en Vendée, le procès des Saints-Simoniens, l'année 1832 avait d'autres façons d'occuper l'attention du grand public.

Mais, déjà, les passions politiques s'étaient emparées de l'œuvre. Voici, le 28 avril 1832, avant la publication en volume, un dur article de l'*Européen* de Buchez qui prend la défense de la tradition révolutionnaire, insultée dans le troisième récit de *Stello*. A. Chénier, « petit aristocrate libéral », la mort des marquis sous le couperet de la guilotine : ce n'est pas de quoi autoriser des attaques collectives contre

les nécessités de la Terreur; « nous aurions laissé passer sans réflexion la leçon de M. de Vigny, s'il n'insultait des noms que nous entourons de notre respect et de notre admiration ».

Il est visible que les républicains déçus, au début du régime de Juillet, montaient bonne garde : David d'Angers, le 25 juin 1832, retrouve dans *Stello* « le génie d'un poète, mais trop le grand seigneur vexé contre la pauvre espèce humaine ». Le *Constitutionnel* du 22 août n'est content, ni du « style pimpant », ni des « plaisanteries dédaigneuses sur les gens qui *puent* le peuple ». Le *Mercur* du XIX<sup>e</sup> siècle proteste (1832, p. 483) contre les détracteurs de Robespierre.

St.-C. [Saint-Chamans?] dans la saint-simonienne *Revue encyclopédique* de septembre 1832, soulignait le scepticisme politique de Vigny, souhaitait que les poètes se mêlent davantage à la vie de leur temps, reconnaissait d'ailleurs le douloureux problème, regrettait enfin l'excessive rigueur que les partisans de la Révolution manifestaient, « ardeur si véhémement qu'ils pourraient bien à leur tour avoir nui à la bonté de leur cause ». La polémique, en effet, est déchaînée; le 29 septembre 1832, l'*Européen* revient à la charge, et, examinant l'*esprit des conventionnels*, il relève les attaques contre Robespierre, fulmine contre « l'infâme *Journal des Débats*, le jésuitique *Constitutionnel*; un Janin, un Barthélemy, un Alfred de Vigny, et toute la race des écrivains mercenaires... race matérialiste d'égoïstes... »

La mesure, ici, était dépassée, et on le fit bien voir au journal de Buchez; le 6 octobre, une *Variété* faisait amende honorable :

Une erreur grave que rien ne justifie, et qui a tenu à l'absence momentanée du rédacteur en chef, a fait placer, dans le premier article de notre dernier numéro, le nom de M. Alfred de Vigny à côté de ceux de deux hommes que l'opinion publique a marqués au front... L'opinion de M. de Vigny est loyale... c'est un honorable écrivain...

Une discussion explicite de la thèse de Vigny tarde donc à se manifester. A défaut de Sainte-Beuve, G. Planche (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> août 1832; *Portraits littéraires*, I) discerne à travers la manière « inattendue et nouvelle » de l'écrivain, « le plus personnel, le plus intime et le plus spontané de ses livres »; il se contente d'admettre avec Vigny que les poètes sont « les enfants perdus de l'humanité ».

Après une brève et défiante mention dans le numéro du 9 octobre, paraissait dans le *Temps* des 19 octobre et 20 novembre 1832 un article assez embarrassé, d'autant plus important pour l'avenir que l'auteur,

qui ne signait que de ses initiales, devait devenir un intime de Vigny : Philippe Busoni reconnaissait que *Stello* avait passé presque inaperçu, et que ce n'était pourtant pas seulement « la boutade passionnée et peut-être injuste d'un esprit supérieur à qui le mécompte des idées politiques a donné le spleen ». L'histoire médiocrement comprise et interprétée, un attachement contestable à l'ancienne aristocratie n'empêchaient pas de « proclamer hautement qu'il n'y a pas chez nous (M. de Chateaubriand excepté) d'homme plus profondément poète que l'auteur de *Stello* ».

D'autres protestations s'élèvent — non plus contre la partielle présentation de Robespierre, mais contre l'utilisation de la légende de Chénier : Molé, Pasquier, G. de Chénier se feront les porte-paroles de cette objection. Il faut dire que, dès 1833, M<sup>me</sup> Jenny Bastide, dans ses *Contes vrais*, reprenait et développait l'épisode de Saint-Lazare dans le sens de Vigny.

Selon Vigny, « après deux ans », l'opinion s'est trouvée conquise. En réalité, la faible rumeur de *Stello* ne tardera pas à se fondre dans le bruit, bien plus violent, suscité par *Chatterton*. Le « droit à l'existence » des poètes sera discuté alors jusqu'au Parlement. D'où un retour d'attention donné au livre de Vigny.

Rolle (?), dans le *National* du 16 février 1835, contestait les exemples allégués par Vigny, mais apportait à la discussion de sa thèse une compréhension qui toucha l'écrivain. Ces adhésions trop rares n'empêchent pas le poète de se plaindre, dans la *Dernière nuit de travail de « Chatterton »*, que *Stello* n'eût converti personne. L'étude de Sainte-Beuve (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1835; *Portraits contemporains*, II) est élogieuse, mais ne manque pas de critiquer « un certain manque de réalité, une certaine apparence de poétique chimère, qui tient moins encore à l'arrangement et à la symétrie qu'à un jour mystique, glissant on ne sait d'où... ».

Et les poètes ? Th. de Banville, dans la préface des *Cariatides* (1842), ne veut plus des jérémiades qui se servent de Gilbert aussi bien que de Chatterton pour un vain apitoiement. Mais vers la même date Champfleury constate, dans la mansarde où Murger réunit ses amis, « une tendance à la Chatterton » et une estime particulière pour les préfaces de Vigny : il y a là une extrême-gauche de la littérature qui, en attendant Jules Vallès et la Commune, trouve dans la bohème sa protestation contre la société. En 1844, l'*André Chénier* de J. Dallière à l'Odéon (27 décembre 1843) amène G. de Chénier, neveu d'André, à protester vivement (*La vérité sur la famille de Chénier*) contre les cha-

pitres où *Stello* mettait si haut le poète — au détriment, dit l'auteur, de la vérité, et surtout de son père et de son frère. D'autre part, Ch. Labitte, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1844, félicitait Vigny de « l'instinct de poète » qui lui avait fait à peu près deviner la vérité (reproduit dans *Études littéraires*, 1846).

Quelle était, à cette époque, la fortune de l'ouvrage à l'étranger, puisque Vigny se tourne volontiers du côté de l'élite occidentale qui remplacera pour lui un public français inattentif à son gré? L'Italie semble s'en être tenue au vif intérêt suscité par *Chatterton*, et que *Stello* n'avait fait que préparer vaguement : c'est pourtant du récit, non du drame, que partait la pièce de C. Zanoli Caffereni en 1841.

En Allemagne, L. Robert, à qui E. de La Grange avait communiqué *Stello*, s'en était épris au point d'en entreprendre la traduction (1832), et il y a là un effet intéressant de notre romantisme; de même, G. Herwegh, à qui M<sup>me</sup> d'Agoult avait fait lire en particulier l'épisode d'A. Chénier, « charmant, réel et idéal tout à la fois », en reste très pénétré, et il est probable que c'est à ce roman que Grillparzer fait allusion avec éloge le 12 septembre 1842. C'est vers la même date qu'un correspondant imprévu, le prince Maximilien-Joseph de Bavière, place *Stello*, « ouvrage profond et intéressant à la fois », « roman et traité de philosophie », au-dessus de la plupart des œuvres du romantisme français.

La *Foreign Quarterly Review* d'avril 1833 préfère l'*André Chénier*, plus direct, de cet « habile mais capricieux je ne sais quoi littéraire », aux autres récits du livre.

J. Stuart Mill (*London and Westminster Review*, avril 1838; *Dissertations and Discourses*, I) met très haut la valeur artistique d'un livre dont il discute la thèse : n'est-ce pas la vanité qui empêcha Gilbert et Chatterton de gagner leur vie?

Le *Dublin University Magazine* (1843, n° 127) fait élection de Vigny dans la médiocrité de la production « parisienne » et ne répudie pas ses idées sur la mission du poète; Kitty Bell est la plus réussie des héroïnes de l'écrivain.

A la même curiosité sympathique se rattache la publication du *Docteur Noir* dans *The Parlour Library* (1847, etc.) et de *Stello* dans les *Advanced French Texts*.

En Russie, Polevoï, en 1832, donne des fragments étendus de traduction, et Biéliniski, dans la *Molva* de 1836, à propos d'une autre version médiocre, voit dans *Stello* « une des meilleures œuvres de la littérature française ».

Cependant, mêlée quoi qu'en eût son auteur au tumulte des idées aux alentours de 1848, l'œuvre de Vigny tendait à faire derechef figure sociale : s'il ne la citait pas (1841) dans la partie consacrée aux hommes de lettres de son *Organisation du travail* (excluant la « propriété littéraire »), Louis Blanc avait remarqué le chapitre *De la substitution* et en avait fait l'éloge à l'auteur. Loménie (*Galerie...*, 1840) en retient le « fatalisme dédaigneux » en matière historique. C'est une « belle action » au gré de la *Galerie de la Presse* (1840); M<sup>lle</sup> Ozenne (*Mélanges*, 1843) y condamne l'exagération et le suicide.

On joue en 1845, à la Porte-Saint-Martin, un *Stello* dont Vigny s'inquiète comme d'un « travestissement ». De plus en plus, le soupçon de « socialisme » s'attache à une thèse qui pourrait intéresser l'État au sort des déshérités. « Attendrissant plaidoyer en faveur d'une idée peu réfléchie, développée avec un rare talent », dit l'*Encyclopédie des gens du monde*; « lieux communs », dit le *Dictionnaire de la Conversation*, et qu'il faut laisser au socialisme d'Hugo. E. Faure (*Revue indépendante*, 10 février 1846) voit dans *Stello* une « phase nouvelle » de la carrière de Vigny, une forme impossible à classer, une thèse ancienne qui est peu juste en un temps où beaucoup d'écrivains font fortune.

Fallait-il la médiocrité brillante des lettres françaises au cours du Second Empire pour remettre en pleine valeur, mais au gré d'un nombre limité de fervents, les conseils donnés par Vigny aux écrivains désintéressés et dédaigneux des faciles succès de salon et de boulevard? Nettement (*Littérature sous le gouvernement de Juillet*, 1859) distingue ici la double « révolte de la raison humaine contre les énigmes philosophiques dont elle est entourée, révolte de la raison individuelle contre les énigmes du monde social ». Eug. de Mirecourt (*les Contemporains*, 1855) reconnaît que « ce livre si vrai, si profondément senti, donne la pensée de M. de Vigny tout entière... sa règle de conduite, sa philosophie, sa conviction, sa foi ». *Stello* est, pour Barbey d'Aurevilly, « un chef-d'œuvre dans l'ordre le plus élevé, ... le plus aristocratique de la pensée » (*Pays*, 15 mai 1860).

Cependant la mort du poète, en 1863, replaçait dans la série même de ses créations « l'œuvre la plus marquante de notre auteur » selon E. de Porry (1864), parce qu'elle dénonce l'incompatibilité entre l'âme des poètes et le monde politique; « l'œuvre capitale du poète » pour G. Brusson (1869), l'indice de « la monomanie de l'établissement du poète » (D. Bernard dans la *Revue du monde catholique*, 10 avril, 25 mai 1864). Pontmartin (23 janvier 1864; *Dernières semaines littéraires*) est plus favorable à la forme qu'au fond.

Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> mars 1867, Émile Montégut, un des rares critiques qui aient su voir vraiment clair dans le conflit d'idées où se place la pensée politique de Vigny, admire les trois nouvelles, « la grâce et la coquetterie mêmes » ; « mais si le plaidoyer est beau, il est peu concluant. . . Sous toutes les latitudes et dans toutes les sociétés, les poètes ont été et seront éternellement malheureux ; mais, pour trouver le secret de leurs infortunes, ce n'est pas à la société, c'est à la nature qu'il faut s'adresser ». Ch. de Moüy, de même, dans la *Presse* du 12 janvier 1864, signale la « donnée fautive » et le « paradoxe » du plaidoyer, que F. Clinchamp (*Nouv. Biographie générale Didot*, 1866) juge « entortillé et chimérique ». G. Vattier estime naturelle cette « manifestation », et c'est tout (*Galerie des Académiciens*, II, 1864). Lamartine se contente d'une mention assez brève et Sainte-Beuve (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1864) rappelle l'antithèse perpétuelle de l'homme de pensée et de l'homme de pouvoir. C'est en somme le Vigny d'A. France qui conclut cette période de la destinée posthume de Vigny (1868), transformant celui-ci, à faux, en un hôte perpétuel de la tour d'ivoire, mais mettant dès lors *Stello* en un fort beau rang.

C'est au contraire sa signification sociale qui devra se dégager peu à peu, alors que les particularités de forme avaient si longtemps arrêté la critique. Il s'en faut qu'on y parvienne sans détours.

Blaze de Bury (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juillet 1881) joint les nouvelles de Vigny à celles de Mérimée « pour témoigner du degré de perfection où fut porté de notre temps l'art du récit ».

E. Des Essarts (*Portraits de maîtres*, 1888) déclare *Stello* « ingénieux et chimérique », E. Faguet (*Dix-neuvième siècle*, 1887) répugne au « pénible » et à l'« entortillé » qui y règnent, Paléologue (1891) à la forme indirecte qu'y prend la pensée du poète. Dorison (1892) cependant insiste avec force sur la portée de la « tristesse de *Stello* ».

En raison de ces réserves, beaucoup de traités de littérature ne font vers cette époque aucune place à une œuvre jugée accessoire ou excentrique. Cependant C. Mendès, qui dresse pour 1900 le bilan poétique du siècle, voit dans *Stello* « la propre âme de Vigny, avec tous ses intimes orages que suivra un calme apparent, peut-être si orageux encore. . . » (*Mouvement poétique français*, 1903).

Dans sa préface de 1901 (*supra* p. 442), Jules Case donne raison à Vigny en allongeant le martyrologe des poètes des noms de Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Becque, et en faisant de la FOULE un quatrième pouvoir avilissant. Mais c'est, en somme, à une certaine inter-

prétation du romantisme qu'est liée, au début du XX<sup>e</sup> siècle, la fortune de *Stello*. P. Lasserre (*Romantisme français*, 1907) y voit «de la frénésie et de la manie romantiques concentrées», R. Canat (*Solitude morale*, 1904) y retrouve l'essentiel de la psychologie aristocratique des poètes de l'époque. Très goûtée de P.-M. Masson (1908), cette œuvre «où l'art paraît se moquer de soi, tout en jouissant de sa propre virtuosité, et où les prédications sociales ont un délicieux envers d'ironie», semble au contraire à E. Lauvrière (1909) caractéristique de la morbidesse et du maniérisme de son auteur. A. Guiard, l'année suivante, distingue bien (*La Fonction du poète*) par où ce «sacre du poète» diffère du rôle que V. Hugo lui assigne.

J.-N. Nickels (1910) le trouve «touffu, compliqué, paradoxal»; R. de Gourmont (*Temps* du 24 mars 1912) n'en retient guère que le Robespierre du troisième récit.

Pour E. Dupuy, qui reconnaît que *Stello* s'est démodé, «il y a là, n'en doutez pas, les plus belles pages de prose qui soient sorties de la main d'Alfred de Vigny (1913)»: c'est le chapitre du *Réfectoire* qu'on mettrait ainsi hors de pair. Rosny jeune place *Stello* parmi ses livres préférés (*Temps* du 28 août 1913), et il est certain que le renouveau de gloire dont Vigny bénéficiait à la veille de la guerre comportait, pour *Stello*, un retour de faveur: la «destinée du poète dans le monde» semble à J. Calvet (*Pages choisies*, 1914), l'idée générale à laquelle s'élève le poète; Gauthier-Ferrières voyait dans *Stello* (1913) «peut-être le plus beau livre de Vigny», en tout cas celui où il a mis le plus de lui-même, Jean Giraud (1913) une «œuvre étrange... où le poète confesse ses peines de penseur».

Les conditions faites après la guerre à l'intelligence désintéressée auraient pu donner à *Stello* un renouveau d'actualité: sans doute des espoirs positifs et utilitaires, cependant, dirigent-ils la majorité des intellectuels d'un autre côté, de même que l'auteur de *Chatterton* avait été oublié par les organisateurs de la Société des gens de lettres en 1837. Néanmoins, tandis que l'abbé Delmont range Vigny parmi «les mal-fauteurs intellectuels» (*l'Univers*, 18 août 1918), F. Strowski (*Histoire des lettres*, 1923) trouve dans *Stello* «cette fantaisie et cette liberté créatrices, sans lesquelles toute œuvre romantique est mauvaise». F. Vandérem, s'étonnant de la vague de faveur dont bénéficie Vigny, et contestant la valeur philosophique de sa pensée, met, bien au-dessus de *Cinq-Mars*, *Stello* «autrement significatif, original» (*Bulletin du Bibliophile*, 1<sup>er</sup> septembre 1922). M. Revon (*Nouvelles littéraires*, septembre 1924) «avoue que *Stello* n'a pas de bien vifs attraits pour

notre siècle», tandis qu'E. Estève (1924) regrette que ces «études sur les questions du temps présent» aient adopté une forme ingénieuse sans doute, mais artificielle. Enfin, pour P. Perrier (*Artiste ou Philosophe*, 1924), «l'erreur de Stello est de croire à une antipathie naturelle entre l'art et le pouvoir, antipathie qui existe seulement entre le pouvoir et les philosophes» : mais peut-être l'«art» et la «philosophie» sont-ils pris ici dans un sens un peu différent de celui qu'entendait Vigny, et le «pouvoir» est-il, d'autre part, confondu avec l'esprit collectif? Le livre de P. Flottes mettra cela au point.

Alors que G. Saintsbury (*French Novel*, 1919) préférerait *Stello* à *Cinq-Mars*, B. Croce (*Critica*, 20 janvier 1919) restait assez désorienté devant le caprice et l'outrance de cette défense des poètes. M. Fubini (1922) trouve faiblement développés les germes poétiques renfermés dans les trois épisodes, et plus «voulu» que «senti» le ton du dialogue qui les encadre.

De cette revue d'opinions — contradictoires, comme il convient — que faut-il conclure? Si *Stello* n'était que «de la littérature», on pourrait en faire aussi peu de cas que John Bell des vers de Chatterton; mais c'est la protestation d'un poète contre le prosaïsme, avec une destinée entière de grand écrivain pour en garantir la sincérité. Banville, dès lors, a raison, qui, «bénissant le généreux maître à qui il a dû une grande part de son audace et de sa tranquille fierté», constate que ce poète-là a pris pour lui toutes les souffrances des poètes.

#### DAPHNÉ.

L. Dorison, en 1892 et en 1894, avait révélé cette œuvre fragmentaire où «Vigny aspirait à peindre la situation religieuse de son temps» et en avait donné une analyse dans *Un Symbole social* : c'étaient là, à part les indications fournies par Ratisbonne, avec les fragments épars dans le *Journal d'un Poète*, les premières appréciations portant sur cette œuvre inconnue : le *Bois de Daphné*, «pièce antique» de Stadler (1852), ne lui doit rien. Ce n'est qu'après la publication en volume que critiques et poètes la soumettront à un jugement : F. Gregy y voit posée la question de la morale indépendante; P. Souday (*Temps* du 14 mai 1913) lui trouve «quelque sécheresse et gaucherie, mais plus de pittoresque» qu'il n'est ordinaire à Vigny, et «une idée extrêmement ingénieuse et suggestive, sinon absolument neuve et convaincante».

E. Dupuy (1913) ne partage pas cet enthousiasme, *Dapbné* n'apportant ni « nouveauté visible pour le fond », ni, malgré l'éclat et l'accent de plusieurs scènes, « la révélation d'un mérite éminent de la forme ». De cette froideur pour une œuvre médiocrement chrétienne, P. Souday semble s'alarmer (*Temps*, 28 janvier 1914) : il est lui-même assez sévère pour Vigny, « qui pontifiait », mais tient à mettre en bonne place une œuvre où l'hellénisme est célébré.

P. Savj-Lopez (*Nuova Antologia*, 16 novembre 1913) place très haut cette interprétation saisissante de la première crise véritable du christianisme, tandis que H. F. Muller (*Mod. Language Notes*, mai 1914) insiste sur la clairvoyance qui, dans l'interprétation des « patronats précaires de la basse antiquité » (*supra* p. 311), faisait de Vigny un précurseur de Fustel de Coulanges. Les historiens du christianisme ont beau jeu, d'autre part, à démasquer l'insuffisance documentaire ou critique du poète : le R. P. Lagrange (*Correspondant*, 25 mars 1914; *Mélanges d'histoire religieuse*) trouve Libanius flatté, mais estime qu'il y avait du mérite à discerner dans Julien « le réformateur chimérique, enivré par ses rêves qu'il prend pour des extases »; Ch. Guignebert (*Grande Revue*, 25 mars 1914) trouve au contraire, pour cette dernière figure, le tracé « trop élémentaire », et discerne la thèse centrale de *Dapbné* dans l'idée que « la religion apporte avec elle l'illusion nécessaire au maintien de la morale sociale et privée ». Les biographes ultérieurs, Fubini (Bari, 1922), W. Lednicki (*Vigny*, Varsovie, 1923) s'y arrêtent; et même un spécialiste de l'Apostat, comme J. Bidez, en rappelant l'affabulation imaginée par Vigny, ne lui tient pas rigueur d'avoir ignoré l'initiation de Julien à Mithra. E. Estève insiste sur la double complication dont s'enveloppe *Dapbné* (1924). E. Bendz consacre à ce fragment toute une brochure (Paris, 1923), témoignage d'une affection attendrie pour une œuvre « originale autant que belle, de bon conseil et d'avertissements graves », et s'arrête en définitive à l'exhortation, donnée par Vigny, de « jeter ses idées dans une forme toute philosophique ou poétique ».

## FRAGMENTS DE L'ALMÉH.

L'*Alméh* n'avait guère été cité, du vivant de son auteur, que par son ami G. de Pons (*Adieux poétiques*, 1860, p. 265) qui, envieusement, en faisait état contre les œuvres connues de Vigny. A. Barbier y fait allusion dans ses *Souvenirs personnels* (1883) en même temps qu'à

d'autres écrits inachevés. L'œuvre dort ensuite jusqu'au moment où elle bénéficiera de la faveur retrouvée par son auteur. Avec des extraits appropriés, H. Girard l'analyse dans un feuilleton du *Temps*, 24 juin 1913, A. Beaunier dans le *Figaro* du 5 juillet 1913, en regrettant que ces « fragments magnifiques » soient restés des fragments.

Em. Henriot, dans le *Temps* du 10 juillet 1923, y revient à propos des *Reliquia* du poète. Et, désormais, on ne pourra s'intéresser à l'orientalisme et à ses problèmes, sans se préoccuper de cette œuvre inachevée.

## TABLE DES MATIÈRES.

---

	Pages.
STELLO.....	1
Histoire d'une puce enragée.....	14
Histoire de Kitty Bell.....	49
Une histoire de la Terreur.....	101
LA DEUXIÈME CONSULTATION DU DOCTEUR-NOIR : DAPHNÉ.	273
SCÈNES DU DÉSERT, FRAGMENTS DE L'ALMÉH....	369
NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS..	415
L'origine et le sens de l'œuvre.....	415
Les textes.....	431
Jugements et opinions.....	445





ŒUVRES COMPLÈTES  
DE HONORÉ DE BALZAC

1,200 illustrations de CH. HUARD, gravées sur bois par PIERRE GUSMAN  
Texte révisé et annoté par MARCEL BOUTERON et HENRI LONGNON  
40 vol. petit in-8°. Chaque vol. broché..... 25 fr.

---

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE GUY DE MAUPASSANT

29 vol. petit in-8° imprimés sur papier vergé. Chaque vol. broché. 15 fr.

---

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE GUSTAVE FLAUBERT

18 vol. petit in-8° imprimés sur papier vergé. Chaque vol. broché. 20 fr.

---

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE CHARLES BAUDELAIRE

Éclaircissements, notes et commentaires de JACQUES CRÉPET  
13 vol. petit in-8° imprimés sur papier vergé. Chaque vol. broché. 20 fr.

---

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE ALFRED DE MUSSET

Étude de FERN. BALDENSPERGER. — Notes de ROBERT DORÉ  
Illustrations de E. NOURIGAT, gravées sur bois par V. DUTERTRE  
11 vol. petit in-8°. Chaque vol. broché..... 20 fr.

---

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE MICHEL DE MONTAIGNE

Étude, notes et éclaircissements de M. le D<sup>r</sup> ARMAINGAUD  
10 vol. petit in-18 imprimés sur papier vergé. Chaque vol. broché. 25 fr.

---

ŒUVRES  
DE ALEXANDRE DUMAS

Illustrations de FRED-MONEY, gravées sur bois par V. DUTERTRE  
35 vol. petit in-8° imprimés sur papier vélin. Chaque vol. broché. 18 fr.

---

VERSAILLES ET LA COUR DE FRANCE  
PAR PIERRE DE NOLHAC

10 vol. petit in-8° imprimés sur papier vergé. Chaque vol. broché. 25 fr.

---

*Tous les volumes de ces collections sont en vente reliés.*